

James Hadley

CHASE



Qui vivra, rira

Gallimard

James Hadley

CHASE

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

475, boulevard De Maisonneuve Est

Montréal (Québec) H2L 5C4

180

Qui vivra, rira

Traduit de l'anglais par M. Charvet

« Ça n'a rien de réjouissant d'avoir affaire à un vrai dingue qui, par esprit de vengeance, vous oblige à participer au braquage de la banque la plus sûre du monde. Or c'était moi qui avais mis au point le système de sécurité. Le type m'a bien possédé en collant tout simplement un cadavre dans le coffre de ma voiture. Un beau chantage avec chœurs et orchestre. Tout ça pour les beaux yeux de Glenda, une vraie furie rouquine qui tire ses chèques à coups de mitraillette. »

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



3 2002 5161 2891 3

Illustration de Jean-Claude Claeys.

Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



9 782070 497485



97-XI A 49748 ISBN 2-07-049748-8 catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

Parutions du mois

34. UN HIPPIE SUR LA ROUTE

35. QUI VIVRA, RIRA

JAMES HADLEY CHASE

Qui vivra, rira

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR M. CHARVET

nrf

GALLIMARD

Titre original :

MY LAUGH COMES LAST

© *James Hadley Chase, 1976.*

© *Éditions Gallimard, 1976, pour la traduction française.*

CHAPITRE I

Je me rends compte aujourd'hui que l'origine du cauchemar que je viens de vivre remonte à quatre ans. C'est alors, en effet, que furent semées les graines qui produisirent un chantage, deux meurtres et un suicide.

Il y a quatre ans, pour un salaire minable, j'étais réparateur à la Société de matériel de bureau et machines électroniques. Mon père, chef comptable de cette boîte, m'avait fait entrer chez eux. Après le bac, il m'avait encouragé à étudier l'électronique et m'avait envoyé à l'université de notre ville où j'obtins mon diplôme d'ingénieur. Quand j'étais encore au lycée, il me suggéra également d'apprendre à jouer au golf.

— Dis-toi bien, Larry, qu'on traite plus d'affaires sur un terrain de golf que dans une salle de conseil, déclarait-il.

Je m'aperçus que j'étais un golfeur-né et, par la suite, je devins un fana de l'électronique. Tous les jours de la semaine, samedi y compris, je trimbalais un gros sac d'outils et, le soir, je suivais des cours d'électronique. Le dimanche, je jouais au golf.

J'avais conclu un arrangement avec le prof du golf de Creswell. Il me permettait de faire un parcours gratuitement le dimanche matin à 8 heures 30. En échange, je tenais son magasin jusqu'à l'heure du déjeuner. Cet accord nous convenait à tous deux. Mes moyens ne me permettaient pas de devenir membre du club et lui, de son côté, pouvait ainsi passer la matinée sur le terrain.

Ce chaud dimanche de juin, je décidai de travailler mon putting au lieu de faire un parcours. Je me rends compte aujourd'hui que cette décision me fut dictée par le destin. Si je n'avais pas voulu améliorer mon jeu, je n'aurais pas fait la connaissance de Farrell Brannigan, et cet abominable cauchemar m'aurait été épargné.

Je venais de réussir une approche de sept mètres quand j'entendis une voix rocailleuse dire :

— Bien joué.

Je me retournai.

A côté du green, se tenait un colosse d'une soixantaine d'années. Un mètre quatre-vingts et une carrure impressionnante. Une tenue de type très riche : son équipement de golf puait le fric. Le visage empâté et bronzé, le menton agressif, les yeux bleu porcelaine indiquaient qu'il s'agissait d'un personnage important.

— Vous êtes capable de recommencer le même coup, fiston?

Je reculai, posai une autre balle par terre, estimai la distance du trou, situé à dix mètres, et lançai la balle en spin. Sachant que le green était en pente, j'étais sûr que mon coup réussirait. Ce fut le cas.

— Sapristi! Vous permettez que j'essaye?

— Je vous en prie, monsieur.

Il se mit à tournicoter comme tous les mauvais golfeurs puis il visa, frappa et la balle tomba à un mètre cinquante du trou.

— Ça m'arrive à chaque coup, gémit-il. Il doit y avoir un truc.

— Effectivement.

Il me regarda.

— Expliquez-moi. Qu'est-ce que je fais de travers?

— Pour commencer, votre putter est trop court. Ensuite vous avez regardé en l'air au moment de frapper la balle. Et puis votre position était mauvaise.

— Trop court, mon putter? Nom de Dieu, j'ai joué... (Il s'interrompit un instant avant de poursuivre :) Quelle sorte de putter dois-je utiliser?

— Je peux vous arranger ça, monsieur.

— Faites-le tout de suite.

Je l'emmenai à la boutique, l'ouvris et lui vendis un club correspondant à sa taille. Ensuite je le ramenai au green et lui expliquai comment apprécier la configuration du terrain. Il n'avait jamais entendu parler de ça. Au bout d'une heure, il réussit ses approches en trois putts au lieu de cinq. Il était ravi.

— J'ai encore un problème, fiston, dit-il. Vous pourrez sûrement m'aider. Je hooke tout le temps.

— Voulez-vous que nous allions au driving? demandai-je.

Nous nous y rendîmes. Il plaça son tee et au moment où il allait swinger, je l'arrêtai. Je corrigeai la position de ses pieds et celle de ses mains sur le club

Il plaçait le pouce trop en avant. Il frappa la balle en plein milieu.

— Gardez vos pieds et votre grip bien dans cette position et tout ira bien.

Il frappa trois balles en plein milieu et m'adressa un large sourire.

— Je suis enchanté, fiston, fit-il. J'ai un match tout à l'heure. Vous m'avez sauvé la vie.

— Heureux d'avoir pu vous aider, monsieur. Je retourne à mon putting.

— Un instant. Comment vous appelez-vous?

— Larry Lucas.

— Enchanté de vous connaître. (Il me tendit sa grosse paluche.) Farrell Brannigan.

Je sursautai. Le nom de Farrell Brannigan était aussi connu que celui de Gerald Ford. Il était le président de la Banque Nationale de Californie qui avait des succursales dans tout l'État.

— Tout l'honneur est pour moi, monsieur, dis-je en lui serrant la main.

Il eut un large sourire, visiblement satisfait que son nom m'ait impressionné.

— Quel est votre métier, Larry?

— Je suis réparateur chez B.C. & C.

— Vraiment? (Il me dévisagea.) Que savez-vous des ordinateurs?

— J'ai un diplôme d'électronique.

— De l'université?

J'indiquai le nom de mon université.

— Très bien, Larry. Retournez à votre putting. Venez me voir à la banque demain matin à 10 heures.

Avec un hochement de tête, il reprit son driver et retourna au point de départ de son parcours.

Il y a quatre ans, cette minute avait été le grand moment de ma vie. J'avais l'impression que Brannigan allait faire quelque chose pour moi. Aujourd'hui, je me rends compte que j'accomplissais le premier pas sur le chemin de mon cauchemar.

Le lundi matin, à 10 heures précises, je fus introduit dans un immense bureau où une table immense était placée entre deux immenses baies vitrées donnant sur la ville.

Farrell Brannigan faisait rouler une balle de golf sur le plancher avec le club que je lui avais vendu.

— Entrez, Larry. dit-il. Grâce à vous, j'ai gagné mon match.

— Félicitations, monsieur.

— Parfait, le putter que vous m'avez vendu.

Posant le club par terre, il se dirigea vers son bureau, me désigna un siège du geste et s'assit.

— Avez-vous des projets pour dimanche? Si nous faisons une partie? J'aimerais savoir ce que vous pensez de mes approches. Qu'en dites-vous?

Jouer au golf avec Farrell Brannigan... je n'en croyais pas mes oreilles.

— J'en serai enchanté, monsieur.

— Très bien. Ma femme aime que je rentre déjeuner. Voulez-vous qu'on se retrouve à 8 heures? D'accord?

— Certainement, monsieur.

— J'ai parlé à votre doyen ce matin. Pourquoi diable perdez-vous votre temps comme réparateur? D'après le doyen, vous êtes un ingénieur électronique de premier ordre. Il n'a jamais eu de meilleur élève que vous.

— Mon père voulait que je reste chez B.C. & C.

D'après lui, mieux valait être un gros poisson dans une petite mare qu'un petit poisson dans un grand étang. Mon père est mort il y a quelques mois. Je commence à faire des projets. I.B.M. m'a fait des propositions.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt-sept ans, monsieur.

— Combien gagnez-vous?

Je le lui dis.

— I.B.M., n'y pensez plus, assura-t-il. Avec les qualifications que vous possédez, vous organisez très mal votre carrière. Mais peu importe, je vais m'en occuper.

Il s'interrompt pour allumer un cigare et poursuivit :

— Savez-vous une chose, Larry? Quand on a la position que j'occupe, c'est amusant de jouer au bon Dieu. Je le fais de temps à autre pour quelqu'un qui m'a rendu un service. Jusqu'à présent, je ne me suis jamais trompé et je ne pense pas me tromper en misant sur vous. Vous avez entendu parler de Sharnville?

— Oui, monsieur. (Mon cœur battait à se rompre.) Une ville en pleine expansion entre San Francisco et ici.

— Exact. Nous allons y ouvrir une banque. Une banque tout à fait spéciale parce que d'ici quelques années, Sharnville deviendra un centre très important. Je veux avoir les ordinateurs, les machines et les calcutrices les plus modernes. Croyez-vous pouvoir équiper cette banque?

Mon cœur me cognait maintenant contre les côtes.

— Oui, monsieur, dis-je d'une voix aussi ferme que je pus.

Il hocha la tête.

— Je vous offre la possibilité de réaliser ce projet. Vous avez du temps devant vous. La banque n'ouvrira pas avant six mois. Je vous donne trois semaines pour me soumettre vos idées et vos devis. Si ça ne me convient pas, je m'adresserai à quelqu'un d'autre. Qu'en dites-vous?

— Je suis enchanté, monsieur.

Son gros pouce pressa un bouton et une secrétaire entra.

— Emmenez M. Lucas chez Bill, dit Brannigan. (Puis me regardant :) Bill Dixon est mon architecte. Vous travaillerez avec lui. (Comme je me levais, il ajouta :) A dimanche.

Et il me congédia d'un large sourire et d'un geste de la main.

*

Bill Dixon me plut immédiatement. Petit, trapu, il arborait un large sourire jovial. Malgré quelques cheveux blancs, il ne paraissait pas beaucoup plus âgé que moi.

— Je suis au courant de votre histoire, dit-il en me serrant la main. Je vois que F.B. s'est remis à jouer au bon Dieu.

— En effet.

— Pour moi aussi, il a joué au bon Dieu. Un jour qu'il tombait des cordes, je me suis arrêté pour lui changer sa roue. Aujourd'hui, je suis ici. (Il rit.) Vous faites quelque chose pour lui, il vous le rend... Un

type formidable (Levant un doigt :) Mais n'oubliez jamais une chose : ce type formidable n'est pas tendre ; si vous ne répondez pas à ce qu'il attend de vous, si vous faites un pas de travers, c'est râpé.

Ensuite, il me parla de la banque.

— Venez donc à Sharnville avec moi. Vous ferez la connaissance d'Alec Manson, le futur directeur de la banque. Voici le plan. Vous verrez le topo général. C'est vous qui fournirez le matériel nécessaire et Manson vous dira ce qu'il désire. Voulez-vous qu'on se retrouve demain à Sharnville? A l'hôtel Excelsior?

Rentré chez moi, je me mis à étudier les plans. Il ne s'agissait pas d'une petite affaire! Mais d'une banque énorme, imposante. Trois étages avec salle des coffres en sous-sol.

La chance de ma vie, pensais-je. certain d'être capable de réussir mon affaire.

Je pensai à mon père.

Un gros poisson dans une petite mare ou un petit poisson dans un grand étang. Pourquoi pas un gros poisson dans un grand étang?

Je pris ma décision.

Mon compte en banque se montait à cinq mille dollars environ. De quoi vivre pendant quelques mois. Et puis, si Brannigan n'était pas d'accord avec mes suggestions, je pouvais toujours trouver un autre emploi.

J'appelai donc B.C. & C. pour annoncer au chef du personnel que je donnais ma démission. Je ne pris pas la peine d'écouter ce qu'il disait et lui raccrochai au nez.

Sharnville était une ville en pleine expansion. Par-

tout s'élevaient des chantiers d'immeubles d'appartements et de bureaux.

Je retrouvai Dixon à l'Excelsior et il me présenta à Alec Manson, le futur directeur de la banque. La quarantaine, grand, maigre, distant, mais nous nous sommes tout de suite bien entendus. Il souriait peu et ne s'intéressait apparemment qu'à la banque.

— Et maintenant, à vous de jouer, monsieur Lucas, conclut-il après m'avoir expliqué l'équipement dont la banque avait besoin. Nous voulons tout ce qu'il y a de mieux. A vous de nous le procurer.

Pendant les quatre jours suivants, je ne bougeai pas de chez moi. J'avais toutes les données qu'il me fallait. Ma logeuse m'apportait mes repas. Le samedi soir, j'avais réuni les devis et rédigé les suggestions à soumettre à Brannigan. Je m'étais même créé une situation d'avenir, au cas où Brannigan serait satisfait de mes idées, bien entendu.

Le lendemain matin, j'attendais devant la boutique du prof de golf. Farrell Brannigan arriva au volant de sa Cadillac.

— Salut, fiston! lança-t-il avec un sourire radieux. La journée s'annonce splendide. (Il sortit son chariot et son sac de clubs de la malle arrière.) Alors, on s'y met?

Au cours des neuf premiers trous, on attaqua la leçon. Brannigan s'appliquait à améliorer son jeu. Ses approches étaient plutôt catastrophiques. Au neuvième trou, il était très satisfait de son drive, et son putt devenait plus précis. Il proposa que je lui accorde un avantage.

Comme je voulais lui laisser gagner cette partie, de temps à autre je ratais exprès mes coups et, à l'ap-

proche du dix-huitième trou, nous étions à égalité. Nous n'avions pas les mêmes fers. Je pouvais réussir le putt mais, là encore, je loupai volontairement mon coup et la balle s'arrêta à quelques centimètres du trou.

— Je crois bien que je vais avoir l'avantage, dit-il, aux anges, avant de jouer.

Il prit tout son temps. En nage, je commençai à craindre qu'il ne rate son coup, mais non. La balle partit et il se retourna; un sourire lui fendait la bouille d'une oreille à l'autre.

— Bon Dieu! Je n'ai jamais joué aussi bien. Allons boire un verre.

Je lui adressai tous mes compliments comme il se devait, et il sourit de plus belle.

Confortablement installé dans un coin du club, Brannigan commanda de la bière pour nous deux, alluma son cigare, se cala dans son fauteuil et m'observa.

— Alors, Larry, comment ça marche?

— Vous jugerez par vous-même, monsieur, répondis-je. J'ai terminé. Et je vous ai apporté les devis ainsi que la liste des ordinateurs, des machines, des calculatrices et cætera.

— Vous n'avez pas traîné. Montrez-moi ça.

Je sortis de ma poche les feuillets dactylographiés et les lui tendis. Il parcourut rapidement les devis tout en tirant des bouffées de son cigare. En sueur, j'attendais qu'il en arrive à la dernière page, celle où le prix de revient total était indiqué. Il ne broncha pas.

— Ça m'a l'air parfait, fiston, approuva-t-il.

— Il y a une chose que je dois vous dire, monsieur.

J'ai quitté B.C. & C. lundi. Maintenant, je travaille à mon compte.

Il me regarda, jeta un nouveau coup d'œil aux devis et eut un large sourire.

— Ce qui signifie que vous fournirez le matériel vous-même et toucherez une commission sur tout ce que vous nous vendrez.

— Exact.

— Un gros poisson dans un grand étang, c'est ça?

— Quand vous m'avez dit que je perdais mon temps à faire le métier de réparateur, ça m'a fait réfléchir.

Il éclata de rire.

— Je vois. (Il vida son verre de bière et se leva.) Il faut que je rentre déjeuner. Très bien, Larry. J'emporte votre dossier. Le conseil d'administration se réunit demain. Je ferai étudier vos propositions, et j'en parlerai ensuite à Manson et à mes directeurs. Où peut-on vous joindre?

— Vous trouverez mon adresse et mon numéro de téléphone au verso du devis.

— Merci pour la partie de golf... La meilleure que j'ai jouée.

Après un signe de tête, il me quitta.

Je restai enfermé chez moi durant trois jours d'une attente infernale. Enfin Dixon me donna le feu vert.

— Vous voulez dire que ça marche? demandai-je, n'osant croire mes oreilles.

— Ils ont tout approuvé. J'ai une lettre de F.B. vous autorisant à effectuer les achats au nom de la banque. Passez la chercher demain au bureau, vous serez engagé. (Il s'interrompit un instant avant de poursuivre :) Félicitations, Larry.

Durant quatre semaines, je travaillai jour et nuit pour me procurer le matériel nécessaire. Comme « Sésame », le nom de Farrell Brannigan m'ouvrit toutes les portes. I.B.M., Apex et même la B.C. & C. se mirent à plat ventre pour me consentir des crédits. Je ne rencontrai pas le moindre problème. A l'achèvement des travaux, j'allais toucher de confortables ristournes.

Quand tout le matériel fut prêt à être livré, je m'installai à Sharnville. Je louai un deux-pièces meublé dans un immeuble modeste. Avec Manson et Bill, nous travaillions d'arrache-pied et nous formions une bonne équipe.

Un soir, Bill et moi mangions des hamburgers ensemble.

— Que sais-tu des systèmes de sécurité électroniques? me demanda-t-il.

— Tout ce qu'on peut en savoir. Durant mes études supérieures, je me suis spécialisé dans cette branche.

— Je suis persuadé que F.B. te confiera l'installation du système de sécurité si tu sais t'y prendre avec lui. Par certains côtés, c'est un grand gosse. Présente-lui quelque chose d'original. Mets-y le paquet... le fric ne compte pas.

Je me lançai donc dans ce nouveau travail. J'établis des devis, proposai des suggestions, consultai les plus grands experts en la matière. Une fois la documentation réunie, mes idées précisées par écrit, j'eus la certitude de pouvoir équiper la banque d'un système de sécurité surpassant tous les autres.

Brannigan me téléphona.

— Bill me dit que vous avez des idées concernant

la sécurité, fiston. J'aimerais que vous m'en parliez. Allons jouer au golf.

Après la partie — et, ce jour-là, je ne le laissai pas gagner mais m'accordai un léger avantage —, nous allâmes prendre un verre au bar du club et je lui exposai mes idées.

— Monsieur Brannigan, dis-je pour conclure, si vous acceptez cette installation, je peux vous garantir que vous n'aurez jamais de problème de sécurité. Votre banque de Sharnville sera la banque la mieux protégée du monde.

Il me scruta et tout à coup son visage s'illumina.

— La banque la mieux protégée du monde! s'écria-t-il en s'assenant un coup de poing dans la main. La banque la mieux protégée du monde! Voilà une idée qui me plaît! Nom de Dieu... Quel slogan! Quelle réclame!

Il s'interrompit pour me regarder fixement :

— Vous êtes sûr de ce que vous affirmez, fiston? Si nous faisons de la publicité et adoptons ce slogan, votre système tiendra vraiment le coup?

— Monsieur Brannigan, affirmai-je posément, la banque de Sharnville sera la banque la mieux protégée du monde.

— Le conseil se réunit demain. Vous viendrez leur exposer votre affaire. Je ne connais rien à l'électronique, mais tout ce que vous m'avez dit m'a l'air parfait.

J'allai donc dans la salle du conseil exposer devant dix administrateurs au visage de marbre la manière d'assurer la sécurité d'une banque. Je montrai des appareils, des plans et indiquai le prix de l'installation.

Ils m'écoutèrent et quand j'eus achevé mon exposé, F.B. hocha la tête, m'adressa un large sourire et me dit qu'ils me donneraient une réponse.

Trois jours plus tard, Dixon m'appela pour m'annoncer que j'avais le feu vert.

— Tu as dû leur faire un sacré baratin, Larry. Ils ont été ravis. On fera de la publicité dans le monde entier. F.B. est aux anges. (Après un instant de silence, il poursuivit :) Tu te rends compte de ce que ça représente? F.B. a l'intention d'ouvrir de nouvelles succursales. Automatiquement, c'est toi qui seras chargé de la fourniture du matériel et du système de sécurité. Moi, de la construction. J'ai regardé les devis. Ta commission...

— Je me suis occupé de la question, coupai-je.

— Si nous parlions un peu de tout ça, Larry? On pourrait travailler ensemble. J'ai de l'argent.

Nous parlâmes donc de tout ça et décidâmes de nous associer. Mais avant de nous engager définitivement, nous allâmes trouver Brannigan pour le tenir au courant. L'idée lui plut et il nous donna sa bénédiction. Ce qui était très important. Il promit de nous envoyer des clients. Nous créâmes une affaire, la Better Electronics Corporation dont le siège social devait être installé à Sharnville. Nous louâmes un petit bureau. On travaillait toute la journée et la moitié de la nuit. Et puis une petite équipe de spécialistes vint se joindre à nous.

Six mois plus tard la « banque la mieux protégée du monde » ouvrait ses portes. Des représentants de la presse internationale, des caméras de télévision attendaient l'arrivée du gratin de la société. Le président des États-Unis, dont l'hélicoptère s'était posé

sur le toit de la banque, y passa une dizaine de minutes. Rien ne clocha. F.B. et son conseil d'administration buvaient du petit lait.

A partir de ce jour-là, Sharnville se développa très vite. J'étais chargé de fournir le matériel et l'équipement pour les bureaux et d'en assurer la sécurité, Dixon était responsable de la construction. Nous nous installâmes dans des bureaux plus spacieux. De plus en plus nombreux, de nouvelles firmes industrielles venaient s'implanter à Sharnville. Le nom de Farrell Brannigan les incitait à s'adresser à nous. On disait : Ce qui est bon pour Brannigan est bon pour nous.

Toute la clientèle venait chez nous. Et il y en avait.

Au début de la quatrième année, nous nous installâmes dans des bureaux encore plus vastes avec cinquante employés. Nous étions devenus de gros poissons dans un grand étang.

Je travaillais neuf heures par jour au bureau et j'emportais des dossiers chez moi, mais je me réservais le dimanche pour jouer au golf. J'étais membre du Country Club et Brannigan, tous les premiers dimanches du mois, venait y faire une partie. Les autres dimanches, je n'avais aucun mal à trouver un partenaire. Tous les membres du club étaient charmants avec moi et le fait de jouer avec Brannigan assurait mon image de marque.

Mais les graines de la catastrophe semées un dimanche de juin, quatre années auparavant, avaient germé et, pendant mes quatre années de succès, crûrent rapidement pour déclencher ensuite un cauchemar de chantage et de crimes.

Et un dimanche, par une chaude matinée de juin, le

fruit de malheur, mûr à point, attendait d'être cueilli.

J'allais partir pour le golf quand Brannigan m'appela pour m'annoncer que sa voiture était en panne.

— Dieu sait ce qui a pu arriver à ce foutu engin; impossible de démarrer. J'ai téléphoné au garage mais c'est dimanche. Quand le dépanneur arrivera, il sera trop tard.

Je décidai d'aller tout de même au golf et de choisir un partenaire au hasard. J'arrivai un peu après 8 heures 15 et demandai sans grand espoir au prof si quelqu'un avait envie de jouer.

— Il y a une jeune dame au green de putting, monsieur Lucas. Elle voudrait faire une partie. Elle n'est pas d'ici. (Il eut un large sourire.) Méfiez-vous! Elle m'a l'air de jouer très bien.

C'est ainsi que je fis la connaissance de Glenda Marsh, une rouquine grande et svelte avec d'immenses yeux verts et une personnalité électrique. Je me présentai et elle produisit sur moi un effet extraordinaire.

— Pas possible! s'écria-t-elle en me serrant la main d'une poigne ferme. J'allais justement vous téléphoner demain.

Elle m'expliqua qu'elle était photographe indépendante et venait faire un reportage à Sharnville.

— On m'a raconté que vous étiez l'homme miracle de l'électronique et je voudrais faire des clichés de vous ainsi que du cadre dans lequel vous travaillez.

Je fus flatté en apprenant qu'elle réalisait ce reportage à la demande de *l'Investor*, important mensuel économique à gros tirage.

Me rappelant que j'avais le lendemain une journée

très chargée, je dis que je serais enchanté si elle acceptait de venir à mon bureau à 18 heures. Elle promit de le faire.

Nous fîmes une partie ensemble. C'était une excellente joueuse. J'eus du mal à la battre. Tout en jouant, je ne cessais de l'observer. Et plus je la regardais, plus ce que je voyais me plaisait. Une femme extraordinaire!

J'avais connu pas mal d'aventures avec de nombreuses filles, mais, ces dernières années, je n'en avais plus eu le temps. Maintenant que j'étais moins surchargé de travail, j'avais besoin d'une femme. Tandis que nous marchions côte à côte sur le gazon, je me posais des questions sur cette fille. Quelque chose me disait qu'il ne s'agissait pas d'une Marie-couche-toi-là. Son air « Bas les pattes! » la rendait plus désirable que les filles que j'avais connues jusqu'alors.

A la fin de la partie, je lui proposai d'aller prendre un verre au club où je lui présenterais quelques-uns des personnages importants. Elle secoua la tête.

— Merci beaucoup, mais j'ai un rendez-vous. Merci d'avoir joué avec moi, monsieur Lucas. A demain.

Elle me quitta avec un sourire.

Je la regardai se diriger vers sa Mini.

Pendant tout le temps que j'avais passé avec elle, la journée s'était déroulée comme un film en technicolor. Après son départ, il devint noir et blanc.

CHAPITRE II

— Terminé, dit Glenda. Et merci. J'espère ne pas vous avoir fait perdre trop de temps.

Elle était entrée dans mon bureau à 18 heures; il était maintenant 19 heures 35. Elle avait pris des photos de notre salle d'exposition, de notre petite usine, avec gros plans de nos quatre contremaîtres tout sourires, travaillant à leur atelier. Elle m'avait photographié une vingtaine de fois installé derrière mon bureau. Jusque-là efficace mais impersonnelle, elle se détendit pendant qu'elle rangeait son appareil Nikon dans son étui et m'adressa un sourire amical, éblouissant.

— Absolument pas, dis-je en me levant. J'avais achevé mon travail avant votre arrivée. Vous avez obtenu tout ce que vous vouliez, j'espère.

— Pas tout à fait. Je voudrais des renseignements sur vous, mais vous préférerez peut-être me fixer un autre rendez-vous. J'ai appris que c'était Farrell Brannigan qui vous avait mis le pied à l'étrier. Ça m'intéresserait d'en savoir davantage. Ça ferait un papier formidable.

— Nous pourrions parler de tout ça pendant le dîner, hein, qu'en dites-vous? proposai-je.

Il y avait en elle quelque chose qui m'attirait. Je voulais la garder avec moi le plus longtemps possible.

— Je connais un restaurant convenable au bout de la rue.

Elle hocha la tête.

— Entendu.

Depuis notre partie de golf et son départ, je n'avais pas cessé de penser à cette fille. D'ordinaire, je mangeais un morceau au club et je bavardais avec les autres joueurs. Mais ce jour-là, ça ne me disait rien. J'étais allé à la plage où j'avais nagé, pris un bain de soleil en pensant à elle.

Quand un homme et une femme déterminés se rencontrent, il se produit une mystérieuse réaction chimique dont personne n'a encore trouvé l'explication. Certains appellent ça le « coup de foudre ». Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une brusque fusion. Parce que je suis dans l'électronique, j'y vois la création d'un circuit électrique avec établissement du contact.

C'était exactement ce qui venait de m'arriver. Dès que j'avais vu Glenda Marsh, elle était devenue la femme que je voulais. Le sort, le destin, comme vous voudrez, nous avait réunis et, pour moi, le contact était établi.

Mais en allait-il de même pour elle? Sa réaction chimique ne correspondait peut-être pas à la mienne. Il fallait absolument que je sache à quoi m'en tenir.

Nous allâmes à pied au restaurant Mirabeau où je dînais souvent. Elle était l'une des rares femmes qui ne mettent pas des heures à examiner un menu. Après un rapide coup d'œil, elle choisit une soupe de

clams. L'idée était bonne. Je demandai la même chose.

— Et maintenant, parlez-moi de vous, dit-elle, les coudes appuyés sur la table, ses grands yeux verts fixés sur les miens.

Je lui parlai de mon père, de ma passion pour le golf, de B.C. & C., et de Brannigan. Nous avions presque terminé notre dîner quand j'achevai le récit de ma vie.

— Êtes-vous marié, monsieur Lucas?

— Non, fis-je en souriant. Mais dès que je serai moins bousculé, j'y songerai.

— Vous avez quelqu'un en vue?

— Vaguement. Mais je n'en suis pas encore certain.

Elle me dévisagea, puis détourna les yeux. Elle esquissa un petit sourire. J'eus l'impression qu'elle m'avait compris.

Pendant que je commandais le café, elle alluma une cigarette.

— Très belle réussite, monsieur Lucas. Félicitations, dit-elle après le départ du maître d'hôtel.

— Ce sont des choses qui arrivent. Je connaissais le métier, mais j'ai bénéficié d'un coup de chance.

→ Seulement il fallait bien connaître le métier. Dites-moi... Est-il vrai que la banque de Sharnville est la banque la mieux protégée du monde? Ou bien s'agit-il seulement d'un slogan publicitaire?

— C'est la banque la mieux protégée du monde. Et je sais de quoi je parle : c'est moi qui ai installé le système de sécurité... Il ne s'agit pas d'un slogan publicitaire.

Elle parut impressionnée.

— De quoi faire un article à sensation! Racontez...

— Désolé, je n'ai pas le droit de parler de ça. Avant d'être embauché, j'ai pris l'engagement écrit de ne rien révéler. Si vous voulez des détails, adressez-vous à Alec Manson, le directeur de la banque, mais je ne crois pas que vous en tirerez grand-chose. Le système de sécurité de la banque est un sujet ultra-secret.

— Je peux toujours essayer. (Elle me décocha son sourire éblouissant.) Vous accepteriez de me donner un mot d'introduction pour M. Manson?

— Certainement. Et maintenant, parlez-moi un peu de vous. Où êtes-vous descendue? Et combien de temps resterez-vous à Sharnville?

— Je suis à l'Excelsior pour un bon mois.

— L'Excelsior vous plaît?

Elle fit la grimace.

— Qui se plaît à l'hôtel?

— Un deux-pièces cuisine meublé vous intéresserait-il?

Les yeux verts étincelèrent.

— Et comment! Ce serait merveilleux!

— Je peux vous trouver ça. Il y a un appartement disponible dans mon immeuble. Je peux vous le faire louer pour un mois. (D'un geste, je demandai l'addition.) Vous voulez le visiter?

— Volontiers. Merci, monsieur Lucas.

Je fixai les grands yeux verts.

— Appelez-moi Larry, Glenda. Nous allons être voisins. Mon appartement se trouve de l'autre côté du couloir.

Le lendemain matin, elle avait emménagé. J'appe-

lai Alec Manson pour lui parler de Glenda. Je lui expliquai qu'elle faisait un reportage sur Sharnville pour l'*Investor* et désirait le voir.

De son ton sec et tranchant, il répondit qu'elle pouvait venir quand elle voulait. Je téléphonai donc à Glenda pour la prévenir et l'inviter à dîner si elle n'avait rien de mieux à faire.

Je l'emmenai dans un restaurant de fruits de mer. Tandis que nous roulions sur la route de la corniche, je lui demandai comment s'était passée son entrevue avec Manson.

Elle leva ses mains fines, puis les laissa retomber sur ses genoux.

— Autant interviewer une huître ! Il m'a permis de photographier la façade de la banque et le hall. Quand je lui ai parlé du système de sécurité, il est resté muet. Je n'ai rien appris, Larry.

— Je vous avais prévenue. Après tout, Glenda, s'il vous apprenait comment fonctionne le système de sécurité, ce ne serait plus la banque la mieux protégée du monde, non ?

Elle rit.

— Vous avez raison. Seulement quel article ! (Elle me regarda.) Mais vous, vous pouvez me le dire.

— Effectivement. Mais je ne le ferai pas. Brannigan a l'intention d'ouvrir quatre autres banques sur la côte ; il me chargera de la sécurité. Ce contrat, je le veux. Brannigan est très futé. Il comprendrait immédiatement que vos tuyaux viennent de moi. Désolé, Glenda.

— Enfin, tant pis ! fit-elle avec un haussement d'épaules.

Arrivés au restaurant, nous nous installâmes à une

table. Après avoir consulté le menu, nous choisîmes des homards.

Pendant que nous attendions qu'on nous serve, Glenda me demanda :

— Quel est le taux de la criminalité à Sharnville?

— Je ne connais absolument rien à la question. Parlez-en au shérif, Joe Thomson. Il se fera un plaisir de vous mettre au courant. Je joue de temps en temps au golf avec lui. Un type intelligent.

Pendant le repas, je jugeai que le moment de m'enquérir de la vie privée de Glenda était venu :

— Vous m'avez posé des tas de questions. A mon tour. Êtes-vous mariée?

Je tremblais en posant cette question.

— Oui... ça n'a pas marché. (Elle eut une petite grimace.) Voyez-vous, je travaille. Lui vendait des voitures. En fait, il traînait sans rien faire. J'ai commis une erreur.

— Tout le monde en commet.

— Peut-être. (Elle me regarda et sourit.) Mais j'en ai quelquefois assez d'exercer ce métier, je dois le reconnaître. Toujours courir, chasser, vivre dans des hôtels, des motels. Ça rapporte, mais...

Elle haussa les épaules.

— Vous n'avez pas pensé à vous remarier? demandai-je en la regardant droit dans les yeux.

Elle se raidit et les grands yeux verts perdirent leur éclat.

— Tout le monde a le droit de penser, non? (Elle repoussa son assiette.) C'était délicieux.

— Du café?

Elle acquiesça d'un signe de tête.

Durant un long moment, nous regardâmes l'océan

miroitant sous le clair de lune. Je mourais d'envie de précipiter les choses, mais je savais que ce serait une erreur. Je voulais lui avouer que je l'aimais. Je voulais lui dire que j'avais beaucoup d'argent, que je pouvais lui offrir un foyer, et que je désirais qu'elle reste près de moi jusqu'à la fin de ma vie. Mais il fallait attendre un signe de sa part, me raisonnai-je. Je devais me montrer patient. J'avais un mois devant moi.

L'ascenseur de notre immeuble nous déposa au neuvième étage et nous nous arrê tâmes devant sa porte.

— Merci pour cette délicieuse soirée, Larry.

— Re commençons demain.

Elle m'observa, l'air songeur, puis secoua la tête.

— Non. Venez plutôt dîner chez moi. Je vous ferai la cuisine. (Elle sourit.) Bizarre comme les gens se rencontrent! (Elle posa la main sur mon bras.) Demain soir, 8 heures.

Elle se pencha, effleura ma joue de ses lèvres, sourit encore et disparut dans son appartement dont elle ferma doucement la porte.

Je demeurai un bon moment immobile, les yeux fixés sur le battant. Je savais maintenant que nos réactions chimiques étaient les mêmes, sans trop oser y croire.

*

Nous étions assis l'un à côté de l'autre sur le canapé. L'unique lampe de la pièce projetait des ombres. Nous venions d'achever le meilleur dîner de mon existence : soupe de crabes blanc de canard

au riz et sauce soja. Nous avions bu chacun trois grands martinis-gin et partagé une bouteille de beaujolais. Je ne m'étais jamais senti aussi détendu et satisfait.

Bing Crosby chantait très doucement *The Blue of the Night*, enregistré sur cassette.

La présence de cette femme à côté de moi, l'atmosphère, la voix d'or qui chantait, le dîner, l'alcool, tout cela contribua à créer ma minute de vérité. Jamais plus je ne connaîtrais un tel bonheur, une telle détente. Le souvenir de ces instants, je devais les graver dans ma mémoire pour me les rappeler.

Je n'avais pas envie de parler, je voulais qu'elle garde également le silence. Je désirais seulement rester là, légèrement ivre, à écouter cette voix, à regarder cette femme, adossée, les yeux fermés, plus belle que jamais dans l'ombre de la lampe.

A la fin de la chanson, le vide emplît soudain la pièce assez pauvrement meublée mais confortable.

Elle ouvrit les yeux et me sourit.

— Tout a une fin.

Tendant le bras, elle éteignit le magnétophone.

— C'était merveilleux, dis-je. Le dîner était merveilleux. (Je la regardai.) Vous êtes merveilleuse.

Elle prit une cigarette, l'alluma et s'adossa de nouveau, loin de moi cette fois.

— Hier soir, vous m'avez demandé si j'avais envisagé de me remarier. Il faut que je vous parle d'Alex, mon mari.

Mon attention se réveilla aussitôt.

— Votre ex-mari?

— Je suis toujours mariée avec lui.

La sensation de détente m'abandonna. Je me redressai et la dévisageai.

— Vous êtes toujours mariée avec lui? Je vous croyais divorcée.

— Je voudrais bien l'être! (Elle regarda fixement les cendres de sa cigarette qui se consumaient.) Grands dieux! Comme je voudrais l'être!

— Pourquoi ne l'êtes-vous pas? (Je m'étais penché en avant, les poings serrés.) Où est le problème?

— Vous ne connaissez pas Alex. Avec lui, il y a toujours un problème. Il refuse de m'accorder le divorce.

— Je ne comprends pas, Glenda. Est-ce lui qui est parti ou vous?

— Je l'ai quitté. Je ne pouvais plus le supporter. Les femmes ne l'intéressent pas. En dehors de lui et de l'argent, rien ne l'intéresse.

— Quand l'avez-vous quitté?

— Il y a six mois environ.

— Il doit exister un moyen pour vous débarrasser de lui.

Elle haussa les épaules.

— Je peux l'acheter. Pour vingt mille dollars, il m'accordera le divorce. Il est aussi minable et sordide que ça.

— Vous voulez dire que moyennant vingt mille dollars vous serez libre?

— Ne parlons plus de ça. (Elle eut un geste d'impatience et secoua la cendre de sa cigarette dans le cendrier.) Je voulais que vous sachiez, Larry, parce que je m'aperçois que je vous aime. (Elle posa sa main sur la mienne.) Je croyais être capable de vivre seule le reste de mon existence. Mais depuis que je vous ai rencontré, je ne pense plus pareil. C'est curieux, effrayant même qu'une femme rencontre un

homme, et puis, brusquement, il se passe quelque chose. Nous ne devons plus nous revoir, Larry; je parle sérieusement. Je sais que vous avez de l'argent et je sais que vous m'aimez, mais je refuse d'être achetée! (Elle me regarda bien en face.) Vous ne devez pas révéler que vous donneriez de l'argent à Alex pour que je sois libre. Je ne l'admettrais pas! Je travaille et mets de l'argent de côté. Dans deux ans j'espère avoir de quoi le payer, mais je ne veux pas que vous m'attendiez.

— Je vous prêterai la somme qu'il vous faut, Glenda. Il s'agit bien d'un prêt et vous me rembourserez quand vous pourrez.

— Non! (Elle se leva.) Il est tard.

Je me levai à mon tour, la pris dans mes bras pour la serrer contre moi.

— Oui, dit-elle, son visage contre le mien. Rien qu'une fois, Larry. Je te désire.

Elle se blottit contre moi.

Le timbre de la porte d'entrée retentit.

Cette sonnerie produisit l'effet d'un choc électrique. D'un bond, nous nous séparâmes, les yeux rivés à la porte qui donnait directement dans le living.

— N'ouvrez pas, chuchotai-je.

— Je suis obligée d'ouvrir. (Du geste, elle désigna la fenêtre dépourvue de rideaux.) On sait que je suis là.

— Il faut que je me cache.

J'étais affolé et je vais expliquer pourquoi. A Sharnville, j'étais devenu une personnalité et traitais d'égal à égal avec tous les pontes du Country Club. Si on me surprenait dans l'appartement d'une photographe mariée, les commérages risquaient de ternir dangereusement mon image de marque.

— Non! fit sèchement Glenda.

Malade d'appréhension, le cœur battant à se rompre, je la regardai traverser la pièce pour ouvrir la porte.

La dernière personne que je m'attendais à voir se tenait sur le seuil : le shérif, Joe Thomson.

Comme je l'avais dit à Glenda, j'avais souvent joué au golf en compagnie de Thomson. Nous nous entendions bien mais en bavardant avec lui sur les gazons je m'étais rendu compte qu'il avait son métier de flic dans la peau. Quarante-cinq ans environ, grand, maigre, dur, il était dans la police depuis une vingtaine d'années. Une tête d'aigle affamé : de petits yeux de flic, un nez crochu, des lèvres fines comme du papier. Sur le terrain, il paraissait détendu mais ne possédait aucun humour. Il prenait le golf au sérieux et j'avais l'impression qu'il pouvait se montrer intraitable quand les choses tournaient mal.

Il regarda à l'intérieur de la pièce faiblement éclairée. Ses petits yeux se posèrent sur moi et ses sourcils se haussèrent. Il regarda ensuite la table, preuve évidente que Glenda et moi avions dîné en tête à tête.

Il ôta son feutre à large bord.

— Excusez-moi de venir aussi tard, madame Marsh. Voyant votre fenêtre éclairée, je me suis permis de vous apporter les renseignements sur la criminalité que vous m'aviez demandés d'urgence. (Levant la main, il me salua :) Salut, citoyen.

— Salut, Joe, fis-je d'une voix enrouée.

— Comme c'est aimable à vous, shérif, dit Glenda parfaitement à l'aise. Entrez, je vous en prie. M. Lucas s'en allait. Il m'a raconté des choses très intéressantes sur Sharnville.

— Vraiment? (Le regard du flic se posa sur moi, puis revint à Glenda.) Larry connaît certainement bien cette ville. On pourrait dire qu'il en est l'un des fondateurs. Non, je n'entre pas. Ma femme m'attend pour dîner. (Il tendit une enveloppe.) Tout est là, madame Marsh. Si vous avez besoin d'autres renseignements, vous savez où me trouver.

Il me salua de la main.

— A bientôt, citoyen.

Recoiffant son Stetson, il se dirigea vers l'ascenseur.

Nous restâmes immobiles l'un en face de l'autre jusqu'au moment où nous entendîmes les portes de la cabine se refermer. Alors nous nous regardâmes.

Le charme était rompu.

Moins de trois minutes plus tôt, je brûlais du désir de faire l'amour avec Glenda et elle de le faire avec moi. Maintenant, c'était fini.

— Il faut que je m'en aille, dis-je d'une voix mal assurée. Il a l'œil sur tout ce qui se passe ici. Désormais, il nous faudra être prudents, Glenda.

Elle leva les mains dans un geste de désespoir et les laissa retomber.

— Un instant j'ai cru... (Elle se détourna.) Je n'ai jamais de chance... jamais!

— Si Brannigan, Manson ou le maire imaginent que j'ai une aventure avec une femme mariée, Glenda, j'aurai des ennuis, et mes affaires s'en ressentiront. Je dois tenir compte des intérêts de mon associé. Il faut que je sois prudent!

Elle frissonna, puis se retourna pour me regarder.

— Une aventure? Ce n'est que ça pour toi?

— Voyons! Jamais de la vie, Glenda! Mais c'est ce qu'ils penseraient.

Elle esquissa un sourire forcé.

— Ne t'en fais pas. Je t'ai dit que c'était la dernière fois. Je ne gâcherai pas ta belle réussite, je te le promets.

Sa voix chargée d'amertume me cinglait comme un coup de fouet, mais il fallait que je parte. J'avais la certitude que Thomson attendait dans sa voiture pour s'assurer que je rentrais chez moi.

— Je te ferai signe, Glenda. Il faudra seulement être plus prudents. (Je m'approchai d'elle, mais elle recula en secouant la tête.) Glenda! Il faut que nous trouvions une solution. Je t'aime, mais tu dois comprendre que je ne peux pas prendre de risques.

— Je comprends très bien. (Nouveau sourire forcé.) Au revoir, Larry.

Elle me quitta pour gagner la chambre à coucher et ferma la porte.

Sur le moment, je ne pensais qu'à Thomson, assis dans sa voiture, dans l'attente de voir si la lumière de mon appartement allait s'éclairer. D'un bond, je traversai le couloir, déverrouillai ma porte et entrai. Avant d'allumer, j'allai à la fenêtre pour jeter un coup d'œil discret dans la rue. La voiture de Thomson était toujours là. J'allumai puis, sans me presser, pour qu'il puisse me voir, je tirai lentement les rideaux.

La voiture du shérif démarra et s'éloigna.

*

Deux jours plus tard, alors que je prenais connaissance du courrier du matin, Bill Dixon entra en coup de vent dans mon bureau. Je ne l'avais pas

vu la semaine précédente. Il travaillait à un projet de construction à quatre-vingts kilomètres de Sharnville.

— Salut, Bill, dis-je. Quand es-tu arrivé?

— Hier soir. (Il posa sa lourde mallette par terre et s'assit en face de moi.) Je t'ai appelé mais tu étais sorti.

J'étais allé à la plage, seul, pour tenter de résoudre le problème que me posait Glenda. Je me trouvais dans une situation délicate, je m'en rendais compte. Après avoir arpenté mon living, le soir où nous nous étions quittés, et après avoir entendu sa voix me dire et me redire « je te désire », j'avais, contre toute prudence, traversé le couloir et sonné chez elle. Il était 1 heure 30. Elle n'ouvrit pas. Je re-sonnai. Mais j'entendis l'ascenseur arriver et rentrai, terrorisé, chez moi. Le lendemain matin avant d'aller au bureau, je sonnai de nouveau et, une fois encore, Glenda ne répondit pas. Le courrier expédié, je l'appelai du bureau. En vain. A l'heure du déjeuner, après avoir essayé encore une fois de la joindre, j'étais à moitié fou. Il fallait que je lui parle! Mais à l'abri des regards curieux. Si elle avait été divorcée, il n'y aurait eu aucun problème. Mais je ne pouvais m'empêcher de penser que son mari la faisait peut-être surveiller. Si j'étais cité à comparaître, cela causerait un tort considérable à ma notoriété à Sharnville et l'affaire que j'avais montée avec Bill subirait un sérieux contrecoup financier. Tout cela paraît idiot à notre époque, mais je connaissais le patelin : à Sharnville, les personnalités devaient avoir une conduite irréprochable, et j'étais maintenant un homme en vue.

J'essayai de joindre Glenda dans la soirée, puis le

lendemain sans aucun succès. Je descendis au garage et m'aperçus que sa voiture n'y était pas. Au comble du désespoir, je me demandai si elle avait quitté Sharnville. La reverrais-je jamais?

Le soir, je me rendis à la plage pour examiner la situation. Glenda était la femme de ma vie. A présent, j'en avais la certitude. J'étais même prêt à attendre deux ans s'il le fallait pour l'épouser. A moins que je n'arrive à trouver une solution plus rapide. Après mûre réflexion, je me dis que je devais en savoir davantage sur le compte de son mari. J'avais l'impression que si j'arrivais à le rencontrer, à lui parler, à lui offrir de l'argent, à l'insu de Glenda, il accepterait de lui rendre sa liberté. Pour moi, elle représentait beaucoup plus que de l'argent. Tout ce que je possédais était engagé dans l'affaire, mais Manson m'accorderait sans difficulté un prêt de vingt mille dollars.

J'en arrivai à la conclusion que je devais parler à Glenda et m'arranger pour obtenir l'adresse de son mari. Mais où était-elle? Où était-elle partie?

Le matin même, au moment où je garais ma voiture devant l'immeuble du bureau, je vis le shérif Thomson sur le trottoir.

Il s'arrêta et me fit un signe de tête.

— Salut, citoyen.

C'est ainsi qu'il s'adresse à ses amis.

— Salut.

— Cette charmante jeune femme que vous m'avez envoyée... Mme Marsh. (Il me regarda de ses yeux de flic.) J'espère que ses articles ne causeront pas de tort à Sharnville.

Je réussis à sourire.

— C'est justement la raison pour laquelle je lui ai suggéré d'aller vous voir.

— Ouais.

Après quelques instants de silence, je lançai d'un ton désinvolte :

— Elle fait un reportage sur mon affaire, Joe. C'est très important pour moi. J'ai des renseignements à lui communiquer mais je n'arrive pas à la contacter.

Il repoussa son Stetson sur sa nuque.

— Elle n'est pas en ville pour l'instant mais elle doit revenir. Elle m'a dit qu'elle faisait un reportage sur le magasin de Grimmon et elle s'est fait inviter chez le vieux Grimmon à Los Angeles. (Il me fixa d'un œil songeur.) Elle reviendra. Elle veut faire des photos de la prison.

Il interpella un automobiliste sur le point de se garer en double file. A sa vue, le type se remit en route.

— Si on faisait une partie de golf dimanche?

— J'aimerais bien, Joe. Mais, dimanche, je joue avec M. Brannigan.

Thomson hocha la tête.

— M. Brannigan? On m'avait dit que vous jouiez avec lui. Vous fréquentez le beau monde.

— Entre nous, Joe, il joue avec moi parce que je lui donne des leçons de golf. Son handicap est passé de dix-huit à douze.

Le shérif remit son chapeau en place, s'essuya le nez du revers de la main, puis hocha la tête.

— Vous avez du travail. Moi aussi. Allez, salut. Il s'éloigna.

Glenda était donc à Los Angeles. Elle avait fui Sharnville! Je pourrais lui parler à son retour.

— Nous avons décroché le contrat, Larry, annonça Bill avec un large sourire. Une affaire! D'après moi, elle nous rapportera bien cent mille dollars.

Pendant les deux heures suivantes, nous étudiâmes le contrat concernant la construction d'une fabrique de meubles par éléments. Bill avait le plus gros travail à faire : les plans et leur exécution. Je devais fournir les machines à écrire, les calculatrices, les machines à photocopier et les installer.

Une fois cette étude achevée, Bill se cala dans son fauteuil et me dévisagea :

— Pas mal, hein? Notre affaire prend de l'extension, mais il nous faut des capitaux. On va travailler six mois sur cette affaire avant de toucher un sou. Ils demandent du crédit. Mais ce sont des gens solides.

— Je joue au golf avec F.B. dimanche. Je lui en parlerai. Il nous accordera un crédit.

Subitement, d'un ton calme, Bill me demanda :

— Dis-moi, qui est Glenda Marsh?

Il se serait levé pour me frapper au menton que je n'en aurais pas été plus surpris. Je le regardai bouche bée.

— Glenda Marsh, répéta-t-il d'un ton sec.

Je récupérai mes esprits.

— Ah! oui... Glenda Marsh. Elle est arrivée ici cette semaine. *L'Investor* l'a envoyée pour réaliser un reportage sur Sharnville. Elle s'est déjà occupée de notre affaire. (Me rendant compte que je parlais trop vite, je m'obligeai à ralentir mon débit.) Elle veut connaître notre version des faits et prendre des photos. Elle a vu Manson et Thomson. En ce

moment, elle interviewe Grimmon. Ce reportage, elle veut le faire en profondeur. Ce sera excellent pour nous.

— Parfait. (Il hésita un instant avant de poursuivre :) Écoute, Larry, nous sommes associés. Nous sommes sortis de l'ornière et nos affaires marchent du tonnerre. Sharnville est un patelin très particulier. La ville se développe à toute vitesse, mais on y a toujours l'esprit de province.

Un frisson me parcourut l'échine.

— Je ne te suis pas, Bill.

— Laisse-moi t'expliquer. Ne t'ayant pas joint hier soir, je suis allé manger un morceau et prendre un verre au bar de l'Excelsior. On ne parlait que de toi et de cette fille Marsh. Fred Maclain était complètement bourré. En tant qu'adjoint du shérif, il est au courant de tout ce qui se passe. Il a raconté que tu avais emmené deux fois cette femme dîner au restaurant, et que le shérif Thomson t'avait trouvé chez elle à une heure très tardive. D'après lui, elle est mariée et voudrait divorcer. C'est elle qui a donné cette précision au shérif. Certains s'imaginent qu'il y a quelque chose entre cette femme et toi. D'ici deux jours, toute la ville en parlera.

C'était le moment de lui dire que j'aimais Glenda, mais, bêtement, je n'en fis rien.

— Grands dieux! fis-je. Je l'ai invitée à dîner deux fois, c'est vrai. Je voulais qu'elle comprenne bien l'importance de notre entreprise. Comme elle ne savait pas encore tout, elle m'a proposé de poursuivre la conversation chez elle où elle m'offrirait à dîner. Tu me dis maintenant que dans cette petite ville de province à l'esprit étroit, c'était une erreur. Pourtant on s'est contentés de parler affaires.

Bill se détendit et m'adressa un large sourire.

— Ravi de ce que tu m'apprends, Larry. D'après ce qu'on raconte, j'avais peur que tu aies le béguin pour cette fille. Accorde une faveur à ton associé, montre-toi plus prudent à l'avenir.

— Il n'est pas question de faveur, Bill! D'accord, je reconnais ne pas avoir réfléchi. Mais jamais je n'aurais imaginé que les gens se mettraient à jaser! Mme Marsh nous fait une faveur en parlant de nous dans l'*Investor*. Pourquoi ne l'aurais-je pas invitée à dîner? Où est le mal?

— Nulle part, Larry. Ton erreur a été d'aller dîner chez elle.

— Effectivement... C'est une idiotie de ma part. J'aurais dû y penser. (Je me contraignis à sourire.) Ça ne se reproduira pas.

Bill examina longuement ses ongles, puis me regarda dans les yeux.

— Quand j'ai besoin d'une femme, je connais quelqu'un à San Francisco. J'ai fait le nécessaire pour que ça ne se sache pas. Mais à Sharnville, ce n'est pas la même chose. Nous sommes tous les deux sous les feux de la rampe. Pour l'amour du Ciel, sois prudent!

— Il n'y a aucune raison! m'écriai-je d'un ton furieux. Ce sont des racontars purs et simples.

— Ouais. Seulement les racontars peuvent nous faire beaucoup de mal. (Il passa la main dans ses cheveux courts.) Inutile de te rappeler que nous dépendons de Brannigan. Nous nous développons rapidement et il nous soutient. Le gros crédit que nous avons obtenu, c'est grâce à lui. A la vitesse où l'affaire prend de l'extension. Larry, sans cet argent

nous risquons de nous casser la figure. Il y a une chose que tu ne sais peut-être pas. Brannigan est un Quaker. A notre première rencontre, je t'ai dit que Brannigan était un type formidable, mais qu'au moindre faux pas, c'était râpé. Il y a quelques années, il avait une secrétaire qui lui était dévouée corps et âme. Brannigan ne jurait que par elle. Et puis, elle s'est embringuée dans une liaison avec un type marié, il y a eu des cancans et Brannigan l'a balancée. Jamais il n'avait eu pareille secrétaire, mais ça ne comptait pas pour lui. L'adultère en avait fait une lépreuse à ses yeux. Il ne veut pas entendre parler d'hommes ou de femmes ayant une liaison avec des gens mariés. Alors, dans ton intérêt et le mien, laisse tomber Glenda Marsh. Si Brannigan a vent de cette histoire, il coupe nos crédits et nous sommes coulés.

— Il n'y a rien entre Glenda et moi, mentis-je. D'accord... j'ai commis une erreur. Rassure-toi... ça ne se reproduira pas.

Il sourit.

— Très bien. Écoute, j'ai besoin que tu m'accompagnes demain. Les clients sont à San Francisco. Ce serait une bonne chose si nous descendions dans le même hôtel qu'eux pour conclure l'affaire.

J'hésitai. Je voulais être là au retour de Glenda. Devant le regard interrogateur de Bill, je hochai la tête.

— Entendu, Bill. Je vais me libérer. A demain...

Quand il eut regagné son bureau, je regardai par la fenêtre. J'étais prévenu. Mais je voulais Glenda. Je la voulais comme jamais je n'avais désiré d'autre femme avant elle. Il fallait que je lui parle ! Il fallait

qu'elle soit convaincue que je l'aimais, qu'elle représentait tout pour moi. J'étais certain d'obtenir qu'elle m'autorise à acheter son mari. Après, quand elle aurait obtenu le divorce, il n'y aurait plus de problème. Sachant que j'allais épouser Glenda, Brannigan ne soulèverait pas d'objections.

Mais comment la joindre? Je devais passer deux jours à San Francisco. Elle reviendrait sans doute le lendemain à Sharnville. Je ne voulais pas qu'elle croie que j'étais parti pour la fuir.

Je débattis longuement ce problème avant de faire la plus grande gaffe de ma vie. Je pris une feuille de papier et lui écrivis.

Glenda chérie,

Je suis obligé d'aller passer deux ou trois jours à San Francisco. Comme je n'ai pas réussi à te joindre, je t'adresse ce mot.

Il faut que je te parle; je t'en prie, ne me le refuse pas. Des ragots circulent déjà à notre sujet. Essaie de le comprendre, s'il te plaît. Il faut que nous parlions. Je suis certain que nous pouvons trouver une solution à ce problème. Veux-tu que nous nous rencontrions dimanche matin à 8 heures à Ferris Point? C'est à quelques kilomètres de Sharnville et la plage sera déserte à cette heure-là. Nous pourrions parler de notre avenir à l'abri des regards indiscrets.

Prends l'autoroute de San Francisco. A la cinquième bretelle, tu tournes à gauche et tu arrives à Ferris Point.

Si tu m'aimes comme je t'aime, tu viendras.

Larry.

Je mis cette lettre dans une enveloppe que je glissai sous la porte de Glenda, le soir, en rentrant chez moi.

*

Ferris Point, une petite anse cernée de buissons et de dunes de sable, est idéale pour la baignade. J'y allais souvent quand j'avais envie d'être seul. Sharnville ne l'avait pas encore découverte.

Je descendis le chemin inégal qui conduisait à la crique puis, laissant ma voiture à l'ombre d'un arbre, me frayai un passage dans les buissons pour arriver sur la plage de sable doré.

Viendrait-elle?

A San Francisco, j'avais passé deux journées trépidantes mais profitables. L'affaire était conclue, mais nous devons faire un nouvel emprunt à la banque. J'étais certain de l'obtenir et dis à Bill que j'en parlerais ce dimanche à Brannigan au cours de notre partie de golf.

Mais avant, il y avait Glenda.

Soudain, je l'aperçus.

Assise sur le sable, en bikini vert émeraude, elle se tenait le menton appuyé contre ses genoux, les mains autour des chevilles; le soleil jouait dans ses cheveux roux.

Elle tourna la tête de mon côté et sourit.

Quand je fus près d'elle, elle me dit :

— Tu vois, Larry, la tentation a été trop forte. Toutes mes bonnes résolutions de ne plus te revoir... (Elle fit la grimace.) J'ai pensé à toi jour et nuit.

Elle lâcha ses chevilles pour s'allonger sur le dos.

— Ne parlons pas, mon chéri, ... faisons l'amour.

Je me débarrassai de ma chemise et de mon pantalon et elle ôta son bikini.

Agenouillé au-dessus d'elle, je contemplais ce corps adorable que je voulais couvrir de baisers.

— Non... vite, Larry. Prends-moi.

Son impatience me fit flamber de désir. Guidé par elle, je la pénétrai et elle poussa un petit cri. Ses jambes se refermèrent sur moi. Ses doigts labouraient ma chair.

Le soleil, le bruit des vagues et le froissement des feuilles enveloppèrent délicieusement notre fiévreuse étreinte. Ses doigts glissèrent le long de mon dos pour m'empêcher de la quitter.

— Encore, haleta-t-elle... je t'en prie... encore!

— Lève-toi, salaud, fit une voix venue de nulle part tandis que la pointe d'une chaussure m'écrasait les côtes.

Projeté par la violence du coup, je me tournai sur le dos et levai les yeux.

Un individu petit et trapu se dressait près de moi. Je le vis avec précision, comme dans un cauchemar : barbu, bronzé, des yeux comme des groseilles plantées dans du pain d'épice. Un panama rabattu sur le front abritait des sourcils broussailleux. Il portait un complet blanc, sale et fripé.

Comme Glenda se relevait, d'un revers de la main il la jeta à terre.

Une colère aveugle me submergea. Je me ruai sur lui, mains tendues pour l'étrangler. Roulant sur le sable, nous nous battîmes avec la rage de bêtes sauvages. Doté d'une force terrifiante, il réussit à se dégager de mes mains qui le tenaient à la gorge. Son poing s'écrasa sur ma figure et son genou me frappa

au bas-ventre. Le soleil s'obscurcit tout d'un coup comme sous l'effet d'une éclipse. Cramponné à sa veste, je reçus un nouveau coup de poing en plein visage. Ma rage me donna la force de le repousser. Il tomba à la renverse. Me soulevant, je lui martelai la gueule des deux poings. Tout mon corps me faisait atrocement souffrir mais je n'y pensais pas. Je n'avais qu'une seule idée : le tuer. Au moment où je m'apprêtais à lui cogner encore dessus, une lumière éclata à l'intérieur de mon crâne et le soleil s'éteignit comme une ampoule brûlée.

*

Lentement je refis surface. Le sable me grattait la peau. Je remuai et un éclair de douleur me traversa le crâne. Je m'entendis gémir. Je restai immobile. Mon ventre, mes côtes, ma tête me faisaient atrocement mal.

Le soleil me brûlait. J'entendais la mer clapoter doucement sur la plage et les feuilles frissonner sous le vent.

Avec beaucoup de précautions, je rassemblai mes forces. La tête serrée dans les mains, je réussis très lentement à m'asseoir. Surmontant la douleur qui me martelait le crâne, je m'obligeai à ouvrir les yeux et à examiner la plage.

Pas de Glenda. Pas de type trapu. J'étais seul à Ferris Point.

J'attendis, la tête entre les mains. Subitement je me rendis compte que mes doigts étaient poisseux, je les écartai pour les regarder. Ils étaient rouges de sang à moitié coagulé.

Comme le moindre mouvement déclenchait des ondes de douleur dans tout mon corps, je continuai à regarder mes mains sans bouger.

Il s'écoula une vingtaine de minutes avant que mon cerveau se remette à fonctionner.

Où était Glenda? Que s'était-il passé?

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était 8 heures 45. J'étais resté évanoui une trentaine de minutes. Au prix d'un effort considérable, je réussis à me lever, la mer, la plage se mirent à tourbillonner autour de moi et je dus me rasseoir. J'attendis. Je fis un nouvel effort et, chancelant comme un ivrogne, parvins cette fois à rester debout.

Ma tête me faisait atrocement souffrir. Je me mis à marcher à pas très lents, traînant les pieds comme si j'étais chaussé de bottes de scaphandrier. Enfin, j'arrivai au bord de l'eau. A genoux, je lavai mes mains couvertes de sang et baignai ma figure endolorie. L'eau salée me piqua le visage mais cette sensation me redonna vie. Je me levai, scrutai en tous sens la plage déserte et me dirigeai péniblement vers mes vêtements.

Je mis un bon moment à m'habiller. A deux reprises, je dus m'asseoir pour me reposer. Je finis tout de même par y parvenir. J'avais maintenant l'impression d'être assez mal en point mais en vie.

Que s'était-il passé? Où était Glenda? Où était le type trapu au complet fripé?

Comme dans un cauchemar, je traversai péniblement l'étendue de sable chaud qui me séparait de ma voiture. J'ouvris la portière et m'affalai avec soulagement sur la banquette avant. Abaisant le rétroviseur, je me regardai dedans. J'avais l'œil droit gonflé

et tout noir. Tout le côté droit de ma figure où le type trapu m'avait frappé était enflé, avec des ecchymoses vertes et rouges.

Puis, malgré mon épouvantable mal de tête, mon cerveau se remit à fonctionner plus normalement. Dans deux heures, je devais jouer au golf avec Brannigan et, pendant la partie, lui demander de nous accorder un crédit plus important. Il n'en était plus question. Il fallait que je lui téléphone pour me décommander. C'était la première chose à faire. Après, Glenda... Mais d'abord, Brannigan.

Je quittai Ferris Point. Il y avait un bar café au bout du chemin sablonneux et je ralentis. Mais après un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur, je me rendis compte que je ferais sensation si j'entrais pour passer mon coup de fil, et poursuivis ma route.

Par chance, à cette heure, il y avait peu de circulation. Ma tête me faisait mal à hurler et ma figure enflait de plus en plus. Si un agent m'avait repéré sur les six kilomètres me séparant de mon immeuble, il m'aurait sûrement arrêté. Mais aucun flic ne se pointa.

Je ne savais pratiquement plus ce que je faisais quand je garai la voiture dans le sous-sol de l'immeuble. J'en descendis en titubant et regardai l'emplacement réservé au véhicule de Glenda. Il était vide.

Cinq minutes plus tard, je parlais tout de même à Brannigan. Il partait pour Sharnville au moment où j'avais appelé. Je lui dis que j'avais eu un accident d'auto et le priai de m'excuser.

— Êtes-vous blessé, fiston? demanda-t-il, l'air inquiet.

— Ma tête a heurté le pare-brise un peu trop fort.

je n'ai rien de grave. Quelques ecchymoses seulement.

— Que s'est-il passé?

— Un dingue. J'ai voulu l'éviter et me suis cogné la figure.

— Désolé. Puis-je vous être utile en quelque chose?

— Non merci. Ce ne sera rien. Excusez-moi de vous faire faux bond pour la partie...

— Nous prendrons rendez-vous pour un autre jour. Ne vous en faites pas, fiston.

Malgré ma tête endolorie, je traversai le couloir et sonnai chez Glenda.

— Elle est partie, monsieur Lucas.

Lentement, je me retournai. La vieille femme de ménage noire était au bout du couloir avec son seau et sa serpillière.

— Partie?

— Mais oui, monsieur Lucas. Elle est partie ce matin vers les sept heures. Avec ses bagages. Elle avait l'air très pressée. Je lui ai proposé de l'aider. Mais elle est passée devant moi comme si je n'existais pas. (Elle me regarda, bouche bée.) Mon Dieu, votre figure, monsieur Lucas!

— Un accident d'auto, dis-je avant de retourner chez moi.

Je me laissai choir sur mon lit, serrant ma tête entre mes mains. Que se passait-il? Bon sang, que se passait-il donc?

M'obligeant à me lever, j'allai prendre de la glace dans le réfrigérateur. Je mis les glaçons dans une serviette que j'appliquai sur ma nuque.

Très lentement, je retournai dans le living, le sac

de glace appuyé sur le crâne. Je me sentis soulagé. Quelques minutes plus tard, je plaçai la serviette contre mon visage enflé. Cela me fit également du bien. La douleur intolérable commençait à s'apaiser.

Le téléphone sonna.

Glenda?

Je me jetai sur le combiné.

— Monsieur Lucas?

Une voix d'homme, guillerette.

— Qui est à l'appareil? réussis-je à marmonner pendant que je posais le sac de glace sur ma nuque.

— Je m'appelle Edwin Klaus. (Il épela : K-L-A-U-S. Après un instant d'interruption, il poursuivit :) Nous avons des affaires à discuter ensemble. Je serai chez vous dans dix minutes, monsieur Lucas. Mais faites-moi d'abord le plaisir d'examiner le coffre de votre voiture. Je suis certain que vous avez mal à la tête, mais faites cet effort. Allez voir.

Et il raccrocha.

Une blague? Un dingue?

Je restai assis sans bouger. Non, il ne s'agissait pas d'une blague. Je me sentis glacé de la tête aux pieds. Péniblement, je me levai et me dirigeai à pas lents vers l'ascenseur. Je descendis au garage. Je déverrouillai le coffre de ma voiture et soulevai le couvercle.

Le type trapu était là, replié sur lui-même comme un fœtus obscène; il avait du sang sur son complet blanc fripé et dans sa barbe.

Ses yeux vides me fixaient comme seuls peuvent le faire les yeux d'un mort.

CHAPITRE III

Tandis que j'ouvrais la porte de mon appartement et entrais d'un pas mal assuré dans le living, je le vis, installé dans mon fauteuil préféré, jambes croisées, mains sur les genoux, parfaitement détendu et à l'aise.

Un âge indéterminable, entre cinquante-cinq et soixante-cinq ans. Des cheveux épais, d'un blanc de neige, impeccables. Tout en lui était impeccable : complet anthracite, chemise de soie blanche, cravate Pierre Cardin, souliers noirs reluisants. Le visage paraissait taillé dans du teck : couleur brou de noix, nez fin et crochu, une fente à la place de la bouche, de grands yeux gris ardoise, des oreilles pointues, bien collées.

Le choc de trouver le type trapu dans mon coffre m'avait complètement bouleversé. J'avais l'impression de vivre un abominable cauchemar. Dans quelques minutes, j'allais me réveiller pour m'apercevoir, à mon grand soulagement, que rien de tout cela n'était arrivé, et que c'était un dimanche matin comme tous les autres.

L'individu assis en face de moi faisait partie du

cauchemar. Je fermai la porte, m'appuyai contre le battant et le regardai.

— J'ai trouvé votre porte ouverte, dit-il. Excusez-moi d'avoir pris la liberté d'entrer. Je m'appelle Edwin Klaus, K-L-A-U-S.

Un filet de sueur coula sur ma joue endolorie. Il ne s'agissait pas d'un cauchemar, mais de la réalité.

— Que voulez-vous?

Les yeux gris ardoise, expressifs comme des cubes de glace, m'observèrent.

— Je veux vous aider. (Du geste, il désigna un siège.) Je vois que vous souffrez. J'avais recommandé à Benny de faire attention. (Il leva ses petites mains brunes dans un geste de résignation.) Il ne connaît pas sa force. Je vous en prie, asseyez-vous, monsieur Lucas.

Ma tête recommençait à me faire mal et comme mes jambes flageolaient, j'allai m'asseoir.

— Vous avez un problème, monsieur Lucas. On dirait que vous aussi vous ne connaissez pas votre force, déclara Klaus d'une voix douce et calme. Mais votre problème peut se régler si vous consentez à accepter mon aide.

— Qui êtes-vous? demandai-je, tout en le dévisageant.

— Nous en reparlerons plus tard. Pour l'instant, le problème concerne Alex Marsh que vous avez assassiné. Qu'allez-vous faire du cadavre, monsieur Lucas?

Je fermai les yeux. La scène me revint à l'esprit. Je voulais le tuer. Je me rappelais l'avoir frappé des deux poings en pleine figure. Je me préparais à remettre ça quand j'avais reçu un coup sur la tête. Je

l'avais blessé : je lui avais probablement cassé le nez. Mais j'étais certain de ne pas l'avoir assassiné. La douleur qui me martelait le crâne me brouillait les idées.

— Je ne l'ai pas tué, dis-je, soutenant le regard gris ardoise d'Edwin Klaus.

— Il appartiendra au juge ainsi qu'aux jurés d'en décider, n'est-ce pas, monsieur Lucas?

Je me levai et, d'un pas chancelant, j'allai dans la salle de bains absorber quatre cachets d'Aspro. J'ouvris le robinet et pris une éponge pour m'asperger la figure. Mes idées commencèrent à s'éclaircir.

J'ignorais qui était ce personnage impeccablement vêtu. Mais mon instinct me disait qu'il s'agissait d'un maître chanteur. Appuyé des deux mains sur le lavabo, je me redressai péniblement et me regardai dans la glace. J'aperçus l'image d'un inconnu qui me ressemblait vaguement mais qui avait une joue bleuie et enflée, et des yeux fous. Je restai cinq bonnes minutes devant le miroir, puis l'effet des cachets commença à se faire sentir, et la douleur qui me labourait la tête se réduisit à des élancements sourds.

Alex Marsh! Le trapu était donc le mari de Glenda!

Mais l'individu assis dans mon living, tranquille, détendu, tout prêt à m'offrir son aide, qui était-il?

Cramponné au lavabo, les yeux fixés sur mon reflet, j'attendis que les élancements deviennent supportables. Il m'avait demandé ce que je comptais faire du cadavre qui se trouvait dans le coffre de ma voiture.

Qu'allais-je en faire?

Ma première idée fut d'appeler le shérif Thomson

et de remettre l'affaire entre ses mains. Si je le faisais, croirait-il à ma version des faits? Et les autres? A supposer que, par le plus grand des hasards, on me croie, ma réputation était coulée à Sharnville. Je serais forcé de reconnaître que je faisais l'amour avec une femme mariée quand son mari nous avait surpris. Croirait-on que quelqu'un — et qui? — m'avait assommé pendant que je me battais avec le mari en question?

Je pensai au cadavre tassé dans le coffre de ma voiture. Un instant, j'envisageai d'emmener la voiture en un lieu isolé, de sortir le cadavre et de l'enterrer. Mais c'était une idée saugrenue et absolument irréalisable.

« Votre problème peut se régler si vous consentez à accepter mon aide. »

Pourquoi cet homme proposait-il de m'aider? Qu'avait-il à y gagner? Il fallait que je le sache.

Plus sûr de moi, je retournai dans le living.

Edwin Klaus occupait toujours mon fauteuil préféré, détendu, jambes croisées et mains sur les genoux, l'image même de la patience infinie.

— Vous vous sentez mieux, monsieur Lucas? demanda-t-il. Je ne voudrais pas vous bousculer mais vous avez certainement entendu parler de la rigidité cadavérique. D'ici une heure, il deviendra très difficile de déplacer M. Marsh.

Un frisson glacé me parcourut l'échine. Ce problème ne m'était pas venu à l'esprit mais je commençai à y penser. Marsh avait été enfourné dans mon coffre, recroquevillé sur lui-même. Son corps, une fois rigide, risquait de rester coincé. Mon estomac se révolta à cette perspective.

Je m'assis en face de Klaus.

— Je ne l'ai pas tué, dis-je. Quelqu'un m'a assommé pendant que nous nous battions. Ce quelqu'un a dû le tuer alors que j'étais évanoui.

— Monsieur Lucas, dit patiemment Klaus, pour l'instant, peu importe qui l'a tué. Il se trouve dans le coffre de votre voiture et ne peut pas y rester beaucoup plus longtemps. Acceptez-vous mon aide ou non?

— Qui êtes-vous? pourquoi m'offrez-vous de m'aider?

— Je m'appelle Klaus, K-L-A-U-S, épela-t-il. Je suis ici parce que j'ai suivi de près votre carrière et estime que vous avez connu une brillante réussite. Il me paraîtrait terriblement regrettable que vous perdiez le fruit de tout le mal que vous vous êtes donné.

— Ne me dites pas que vous m'offrez de m'aider pour rien. Que demandez-vous en échange?

Il leva ses petites mains brunes et les laissa retomber sur ses genoux.

— Quelque chose, bien entendu, mais nous en reparlerons plus tard. Le problème qui se pose dans l'immédiat est celui de faire disparaître le cadavre de Marsh. Je possède une organisation équipée pour ce genre de travail. Vous n'êtes pas obligé d'accepter mon aide. Vous pouvez appeler le shérif et répondre à une accusation de crime ou bien vous pouvez essayer de vous débarrasser tout seul du cadavre. Vous êtes libre de choisir, monsieur Lucas. Je vous assure que si vous refusez mon aide, vous n'entendrez plus jamais parler de moi. La décision est entre vos mains.

— Qu'attendez-vous de moi? J'ai besoin de le savoir.

— Un service. Mais je refuse d'en parler pour l'instant.

— Il faut que je sache. Me croyez-vous assez bête pour accepter de traiter avec vous sans savoir ce que vous exigerez? dis-je en haussant la voix.

Klaus leva encore ses petites mains brunes.

— Je conclus que vous refusez mon aide. (Il se leva.) Je vous laisse. Mais dépêchez-vous, monsieur Lucas. Bientôt, le cadavre sera impossible à décharger. N'oubliez pas d'acheter une bêche. Un dimanche, je me demande où vous en trouverez une. A mon avis, le mieux serait de l'enterrer à Ferris Point. Mais dépêchez-vous. Bonne chance, lança-t-il avant de se diriger vers la porte.

Mon cerveau se mit à fonctionner à toute vitesse. Pendant que Klaus se dirigeait vers la porte, je me remémorai toutes les heures de dur labeur passées à la création de Better Electronics. Je pensai à ma position actuelle, moi, devenu une personnalité de Sharnville. Je pensai à Bill Dixon. Puis je me vis conduire ma voiture à Ferris Point, creuser un trou, si j'arrivais à trouver une bêche, tirer le cadavre du coffre et le traîner jusqu'à la tombe. Un frisson d'horreur me parcourut le dos à l'idée de toucher ce corps couvert de sang.

« Je vous assure que si vous refusez mon aide et essayez de vous débarrasser tout seul du cadavre, vous n'entendrez plus jamais parler de moi. »

Il était possible que je n'entende plus parler de lui. Mais il lui suffisait de passer un coup de fil anonyme au shérif pour me mettre dans le bain.

Un service?

De quoi s'agissait-il? J'étais dans un tel désarroi que je m'en moquais.

— Une minute, fis-je, aux cent coups.

Il fallait que je me débarrasse du cadavre! Il fallait que Klaus m'aide! Une fois délivré du corps, je serais en meilleure position pour traiter avec cet homme. Quand je saurais quel service il attendait de moi, je trouverais le moyen de le posséder. J'avais besoin de temps pour réfléchir!

Klaus s'arrêta devant la porte et me regarda.

— J'accepte. J'ai besoin de votre aide, dis-je, la voix rauque.

— Très sage de votre part, monsieur Lucas. (Klaus retourna s'installer dans mon fauteuil.) J'ai trois hommes de confiance qui se chargeront de tout. Mais il faudra que vous les accompagniez. Pour surveiller leur travail et vous assurer qu'une fois enterré, le cadavre ne sera pas découvert. Descendez au garage. Ils vous y attendent. Le tout ne prendra guère plus d'une heure. Je vous suggère de partir immédiatement. Plus vous attendez, plus l'opération se compliquera.

Je le dévisageai :

— Quand viendrez-vous toucher votre prime?

— Nous avons tout le temps. Commençons d'abord par régler ce problème. Allez, monsieur Lucas. (Il consulta sa montre bracelet.) Je suis déjà en retard pour un rendez-vous.

Prenant mon courage à deux mains, je le laissai et descendis au garage par l'ascenseur. Il était 10 heures 15. Rien à craindre. Le dimanche, les loca-

taires de mon immeuble faisaient rarement surface avant midi.

En sortant de la cabine, je les vis; ils se tenaient à côté de ma voiture.

Trois hommes.

Je les scrutai tout en me dirigeant vers eux.

Celui qui attira mon attention s'appuyait contre la portière côté conducteur. Grand, maigre, dans les vingt-cinq ans, il avait les cheveux et une barbe blonds. Une beauté d'acteur de cinéma de second plan. Les yeux, bleu clair, étaient assurés, provocants. Son hâle indiquait qu'il passait ses journées à lézarder au soleil, tout en biglant les filles sans doute. Il portait un gilet vert et un jean blanc très collant.

Le second attendait à l'avant de la voiture. Une carrure de videur de bar : brun, poilu, figure aplatie, de petits yeux et de longues rouflaquettes noires. Le parfait gros bras pour film B. Il portait un blouson de cuir usé et un pantalon noir.

Le troisième était un Noir. Tellement grand qu'il s'appuyait les coudes sur le toit de la voiture. On voyait les muscles de ses puissantes épaules rouler sous un tee-shirt blanc. Il me rappela Joe Louis jeune.

Le barbu s'avança, un sourire provocant aux lèvres :

— Je suis Harry, monsieur Lucas. Lui, c'est Benny, ajouta-t-il en désignant le second du pouce. L'autre, c'est Joe.

La figure du Noir s'éclaira d'un sourire éblouissant mais le dénommé Benny se contenta de me regarder d'un œil morne.

Benny! Le type qui m'avait assommé!

— Allons-y, monsieur Lucas, dit Harry. Je prends le volant. Détendez-vous.

Les deux autres grimpèrent à l'arrière tandis que Harry contournait la voiture pour m'ouvrir la portière. Pas un instant, je ne me laissai prendre à ces marques de politesse. Je sentais la menace qui se dégageait de ces trois hommes comme on perçoit la lourdeur de l'atmosphère avant l'orage.

Je pris place. Harry s'installa au volant et lança la voiture sur la rampe donnant dans la grande rue de Sharnville.

Les cloches sonnaient, et pas mal de gens circulaient. Harry s'engagea dans une rue latérale et, évitant les grandes artères, se dirigea vers l'autoroute. Il roulait juste au-dessous de la vitesse autorisée et conduisait bien.

Joe, qui était assis derrière moi, se mit à jouer de l'harmonica. Un air triste et désolé, du genre negro spiritual.

Tandis que nous roulions en direction de Ferris Point, je réfléchissais. A mon avis c'était Benny qui avait liquidé Marsh après m'avoir assommé. Il avait l'air blasé et brutal des gens qui tuent sans penser et sans rien ressentir. Ma tête et mon visage étaient encore très douloureux. Je n'avais pas l'esprit assez clair pour bien comprendre ce qui m'arrivait. Je continuais à croire à un cauchemar mais, petit à petit, je me rendais compte que j'étais pris dans un piège de mort. En laissant Klaus me débarrasser de Marsh, je m'étais mis à sa merci.

Quittant l'autoroute, Harry s'engagea sur le chemin sablonneux menant à Ferris Point. Il stoppa à l'ombre d'un bosquet de palmiers.

— Une minute, monsieur Lucas, dit-il. Je vais jeter un coup d'œil.

Il descendit et fit le tour des buissons.

Joe cessa de jouer de l'harmonica, puis sortit de voiture avec Benny. Pendant ce temps, je poireautais. Au bout de quelques minutes, Harry revint.

— Ça va. Allons-y, monsieur Lucas. On va se mettre au boulot.

Joe ouvrit le coffre de ma voiture et en sortit deux pelles de terrassier. Laissant Benny près du véhicule, Harry, Joe et moi traversâmes la jungle des buissons.

Quand la plage déserte et le mer furent en vue, Harry s'arrêta.

— Que dites-vous de cet endroit, monsieur Lucas? On creusera profond.

J'examinai le site, jetai un regard alentour, puis regardai l'espace de sable nu entouré de buissons.

— Oui, m'entendis-je répondre.

Joe se mit au travail. Ce n'était pas commode. A mesure qu'il creusait, le sable retombait dans le trou. Le soleil cognait dur.

Toujours dans mon cauchemar, j'attendais.

Quand Joe eut creusé une tranchée de deux mètres sur trente centimètres de profondeur, Harry prit une pelle pour déblayer le sable que Joe rejetait. Le travail avançait plus vite.

Les deux hommes étaient en nage. Je regardais les muscles de Joe se contracter et la sueur couler de la barbe de Harry. La scène me paraissait irréelle, comme si je me promenais sur la lune.

Quand la tranchée atteignit un mètre cinquante de profondeur, Harry déclara :

— Ça va, Joe. Arrête.

Joe eut un large sourire, essuya d'un revers de la main la sueur qui inondait son visage, puis sortit de la tranchée.

Harry se tourna vers moi :

— Eh! bien, monsieur Lucas, ça vous concerne aussi, ce trou, même si on ne vous colle pas dedans, pas vrai? Il faut creuser encore trente centimètres. (Il me tendit sa pelle.) A votre tour.

Au ton sec et mauvais qu'il mit dans cette invitation, je compris que je n'avais pas le choix. J'ôtai ma veste, pris la pelle et descendis dans la tranchée.

Harry et Joe reculèrent.

Toujours dans mon cauchemar, je commençai à creuser. Je n'avais pas pioché plus de deux ou trois minutes que Harry déclara :

— Très bien, monsieur Lucas. Joe va continuer. Ça le creuse de creuser.

Et il se mit à rire. Tendait la main, il me saisit par le poignet pour m'aider à sortir de la tranchée. Joe me remplaça et quelques instants plus tard, la fosse atteignait un mètre quatre-vingts de profondeur.

— Vous croyez que ça suffira, monsieur Lucas? demanda Harry. Je ne pense pas qu'un chien ou un enfant puissent creuser aussi profondément. Une fois là-dedans, il y sera pour toujours. Qu'en dites-vous?

Je jetai ma veste sur mes épaules; la sueur ruisseau sur ma joue tuméfiée.

— Oui.

Harry regarda Joe.

— Va le chercher.

Le Noir courut à la voiture.

J'attendis.

Le fer de la pelle en main, Harry scrutait la mer et la plage.

— Chouette comme coin, dit-il. J'aimerais bien être enterré ici. Plutôt que dans ces cimetières mi-teux remplis de croix et de fleurs.

Je ne répondis rien.

Joe et Benny apparurent. Ils portaient le cadavre de l'homme trapu. Je tournai la tête, écoeuré. J'entendis un bruit sourd au moment où ils posèrent le corps près de la tombe ouverte.

— Monsieur Lucas, jetez un petit coup d'œil. Pour être bien sûr, hein? dit Harry.

Je me retournai.

Joe et Benny s'écartèrent. Le type trapu, sans vie et couvert de sang, était allongé sur le sable.

Subitement, Harry me poussa violemment. Je chancelai et puis me trouvai juste au-dessus du cadavre. Je le regardai avec horreur. Il était complètement défiguré. La cervelle apparaissait par les plaies qu'il avait au front.

— Très bien, monsieur Lucas, dit Harry qui s'avança pour me prendre par le bras. Retournons à la voiture. Benny et Joe vont s'occuper de lui. Vous êtes content? Je tiens à ce que vous soyez content de notre boulot.

Je me dégageai, puis marchai d'un pas mal assuré en direction de la voiture. Là, il me reprit par le bras pour m'entraîner vers l'arrière. Il ouvrit le coffre.

— C'est dégueulasse là-dedans, monsieur Lucas. Mais vous en faites pas. On va arranger ça.

Je regardai le tapis de caoutchouc trempé de sang et détournai les yeux.

— Montez dans la voiture et détendez-vous, monsieur Lucas. Vous n'avez plus aucun souci à vous faire.

J'ouvris la portière et m'installai à côté du conducteur. Le crâne défoncé de Marsh flottait devant mes yeux. Je n'avais pas bougé quand Joe et Benny arrivèrent. Ils montèrent dans la voiture. Harry prit place au volant.

— Je vous dépose chez vous, monsieur Lucas, dit-il. Joe s'occupera de la bagnole. Je la ferai remettre dans votre garage cet après-midi. Vous n'avez pas le moindre souci à vous faire.

Pas le moindre, pensai-je jusqu'au moment où Edwin Klaus viendra toucher sa commission.

*

Je passai le reste de ce dimanche chez moi, un sac de glace sur la figure, tout en réfléchissant à ma situation.

J'avais la certitude que Klaus allait me faire chanter. Mais sa position était-elle assez forte? Le cadavre était enterré. Personne n'avait vu Glenda et moi à Ferris Point. Tout au moins, je n'avais vu personne sur le chemin ni sur la plage. Si j'envoyais Klaus sur les roses quand il viendrait se faire payer? Comment réagirait-il? En faisant enterrer le cadavre, il s'était privé d'un sérieux atout pour exercer son chantage, me semblait-il. S'il appelait le shérif pour lui révéler à quel endroit se trouvait le corps et m'impliquer dans l'affaire? Quelle preuve lui permettait-elle d'affirmer que j'avais assassiné Marsh? Il me suffirait de ne pas perdre la tête, de tout nier pour me trouver dans une

position qui, sur le moment, me paraissait solide.

Je me rendis compte qu'il était dangereux d'expliquer ma gueule amochée en prétextant un accident de voiture; comme je l'avais raconté à Brannigan. En effet, le moindre accrochage devait être signalé à la police de Sharnville. Elle se montrait très stricte sur ce point. Après réflexion, je finis par trouver une explication meilleure. Puis je pensai à Glenda. Était-elle dans le coup? Amoureux comme je l'étais, je refusai d'admettre qu'elle ait pu servir d'appât. Il existait un moyen de m'en assurer. Même un dimanche, les bureaux de l'*Investor* n'étaient certainement pas fermés. Je soulevai le combiné et priai l'opératrice de me mettre en communication avec New York. Je demandai le numéro de l'*Investor*. Après un moment d'attente, j'obtins le journal. Je dis que je désirais parler au chef de rédaction. Après une nouvelle attente, une voix d'homme annonça d'un ton pressé :

— Ici Harrison. Qui est à l'appareil?

— Excusez-moi de vous déranger, monsieur Harrison, dis-je, mais j'ai besoin de contacter d'urgence Mme Glenda Marsh, journaliste indépendante, qui travaille pour vous.

L'homme répéta le nom et dit :

— Vous faites erreur. Nous ne connaissons personne de ce nom ici. Et nous n'employons pas de reporters indépendants.

— Merci, dis-je, puis je raccrochai.

Je me levai, allai à la cuisine tordre la serviette dans laquelle je mis de nouveaux glaçons et regagnai mon fauteuil. Je me sentais complètement vidé. Glenda avait donc servi d'appât. Était-elle encore à

Sharnville? J'en doutais. Je me trouvais en meilleure position pour envoyer Klaus sur les roses. S'il tentait de m'impliquer dans l'affaire, je pouvais l'accuser, lui ainsi que Glenda. Si le shérif interrogeait Mme Marsh, elle dirait peut-être la vérité. J'avais du mal à croire qu'elle ne m'aimait pas.

A 16 heures, ma figure avait désenflé. Je n'avais plus qu'une ecchymose noire à la joue. Ma tête ne bourdonnait plus. J'étais épuisé mais plus assuré de pouvoir tenir tête à Klaus s'il cherchait à faire pression sur moi.

Je pensai à ma voiture et descendis au garage.

Mon auto était à sa place, lavée et lustrée. Après un instant d'hésitation, j'ouvris le coffre. Il était d'une propreté irréprochable avec un tapis de caoutchouc neuf : pas de sang, pas de sable, pas de cadavre.

Au moment où je refermais le coffre, Fred Jebson, mon voisin de dessous, arriva.

Jebson, un comptable, était un de ces braves types bavards qui parlent avec le premier venu.

— Salut, Larry, fit-il en descendant de voiture. Je ne vous ai pas vu au club. (Il me regarda fixement.) Pas possible, un mec jaloux vous a surpris en compagnie de sa femme? (Et il rugit de rire.)

Mon estomac se noua mais je réussis à sourire.

— Je me suis coltiné avec une balle de golf. Je suis allé sur la plage avec un No 5. La balle a ricoché sur un arbre et m'a touché avant que j'aie pu me baisser.

— Nom de Dieu... (Il m'observait d'un air inquiet.) Vous auriez pu vous crever l'œil.

— J'ai probablement eu de la chance.

— Vous pouvez le dire. J'ai un truc formidable

pour ce genre de bleus. Montez avec moi, Larry. Je vais vous le donner. Mon gamin s'est mis à la boxe et rentre quelquefois avec un cocard.

Je l'accompagnai et il me fit entrer chez lui. Le gosse et la femme étaient sortis. Heureusement car elle est encore plus bavarde que lui. Il me donna un tube de pommade.

— Mettez-en toutes les deux heures. Après-demain, il n'y paraîtra plus.

Je le remerciai, dis que j'avais du travail, lui serrai la main et rentrai chez moi. Je m'enduisis la figure de pommade puis, m'apercevant qu'il n'était pas loin de 17 heures et que je n'avais rien mangé de la journée, j'ouvris une boîte de soupe que je mis à chauffer.

Je passai une nuit interminable et agitée, à me poser des questions et à me faire du souci. Le lendemain matin, l'ecchymose était jaune mais j'avais toujours mal à la tête.

Comme j'avais une journée chargée en perspective, j'arrivai au bureau juste après 8 heures 30. A partir de ce moment, je n'eus plus le temps de penser à Klaus, Glenda ou Marsh. Je devais déjeuner avec un client à qui je vendis cinq calculatrices coûteuses. Après le repas, satisfait de ma vente, je regagnai l'immeuble de bureaux. Au moment où je descendais de voiture, je me trouvai nez à nez avec le shérif Thomson.

— Salut, citoyen.

— Salut, Joe.

Il m'examina de ses yeux de flic.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé? Un accident?

— Non, une balle de golf, dis-je sèchement. J'ai oublié de me baisser. Comment va, Joe?

— Bien. (Il s'essuya l'extrémité du nez du revers de la main.) Vous avez vu Mme Marsh?

Mon visage demeura impénétrable.

— Non. J'ai passé le week-end à soigner mon bleu.

— Elle avait pris rendez-vous avec moi pour photographier la prison et elle n'est pas venue.

— Elle a pu oublier.

— On dirait qu'elle a déguerpi. (Thomson fixa sur moi son regard de poulet.) Je suis allé chez elle, en face de votre appartement. Le concierge m'a dit qu'elle était partie hier matin à 7 heures avec ses bagages.

— Vraiment? (J'essayai en vain de soutenir son regard. Faute de mieux, je regardai la rue.) Curieux. Une convocation urgente ou une obligation de ce genre, sans doute.

— Ouais. Bon. Vous avez du travail. Moi aussi. A bientôt.

Après un signe de tête, il s'éloigna.

Longtemps, je le suivis des yeux, puis me précipitai à mon bureau. J'avais peur. Mais je ne pouvais rien faire d'autre qu'attendre un geste de Klaus.

J'attendis durant quatre longues journées, rempli d'inquiétude. La tension commençait à devenir intolérable quand je regagnais, le soir, la solitude de mon appartement. J'arpentais le living, le cœur battant au ralenti, l'esprit fuyant en tous sens, comme une souris poursuivie par un chat. Comme Glenda me manquait!

Le quatrième soir, un message exprès arriva au moment où je tournais la clé dans ma serrure. L'en-

veloppe était volumineuse, je signai la décharge et sus que l'attente avait pris fin.

Après avoir verrouillé ma porte, j'allai m'asseoir dans mon fauteuil et déchirai l'enveloppe. Elle contenait huit clichés en couleur, prodigieusement nets et visiblement pris au moyen d'un puissant téléobjectif.

Photo 1 : Glenda en bikini sur la plage et moi en train de me diriger vers elle.

Photo 2 : Glenda couchée sur le dos, nue, et moi, également nu, agenouillé sur elle.

Photo 3 : Moi couché sur elle et Marsh sortant de derrière les buissons, la figure crispée par la colère.

Photos 4, 5, 6 : Marsh et moi en train de nous battre comme des sauvages.

Photo 7 : Moi debout près de Marsh, le visage horrifié, le sien couvert de sang.

Photo 8 : Moi en train de creuser la tranchée.

Tandis que je regardais les clichés, j'eus l'impression qu'un vent de Sibérie soufflait en moi. Le piège de mort avait été soigneusement monté, j'étais tombé dedans et les mâchoires s'étaient refermées.

A présent, je me rendais compte que Harry m'avait poussé près du cadavre pour que le photographe bien dissimulé puisse prendre son cliché. De plus, il m'avait donné la pelle pour que je creuse un moment avant que Joe reprenne son travail.

L'espoir de me montrer plus fin que Klaus et de l'envoyer sur les roses s'effondra subitement.

Pendant que j'examinais les photos, je perçus quelques notes d'harmonica qui me glacèrent : je reconnus l'air triste et désolé d'un negro spiritual. Le

musicien était derrière ma porte. Je lâchai les clichés, qui formèrent à mes pieds un tas accusateur.

Hébété, pris de panique, je me levai en chancelant et ouvris la porte. Joe, gigantesque, me sembla-t-il, toujours vêtu de son gilet blanc et de son pantalon noir, était appuyé contre le mur d'en face. Il me décocha son large sourire éblouissant et glissa l'harmonica dans la poche de sa chemise.

— 'soir, monsieur Lucas. Le patron veut vous causer. En route.

Laissant la porte ouverte, je rentrai ramasser les photos. Je les fourrai dans l'enveloppe que j'enfermai à clé dans le tiroir de mon bureau.

Il ne me vint pas à l'esprit de refuser d'accompagner ce Noir. J'étais pris au piège et je le savais.

Nous descendîmes par l'ascenseur. Une Chevrolet sale et déginglée attendait devant l'immeuble.

Joe fredonnait. Il déverrouilla la portière, tendit le bras pour débloquer le siège avant. Je contournai la voiture et y montai.

Le Noir démarra. A cette heure de la soirée, les rues étaient pratiquement désertes. Joe conduisait avec prudence, sans s'arrêter de chantonner. Brusquement, il demanda :

— Pour votre voiture, vous êtes content, monsieur Lucas? Je me suis donné du mal. Je l'ai bien astiquée.

Je demeurai immobile, les poings serrés entre les genoux. Il m'était impossible de lui adresser la parole.

Il me jeta un coup d'œil.

— Vous voulez que je vous dise, monsieur Lucas? J'étais un pauvre nègre comme les autres avant que

M. Klaus m'embauche. Maintenant, tout est changé. J'ai une piaule à moi. Je touche régulièrement du fric. J'ai une nénéte. J'ai le temps de jouer de l'harmónica. Faites ce que dit M. Klaus, ça vaut mieux. Un homme qui a du pouvoir. (Il ricana.) Et le pouvoir donne du fric, monsieur Lucas. C'est ça qui me plaît... le vrai fric. Pas des petites pièces de monnaie. Mais les bons gros dollars.

Je continuai à ne rien dire.

Il se pencha, introduisit une cassette et la voiture s'emplit d'une musique de batterie stridente.

Au bout d'une quinzaine de minutes, il quitta l'autoroute en direction de la campagne. Quand l'enregistrement fut terminé, il me regarda de nouveau.

— Écoutez, monsieur Lucas. Je sais que vous êtes dans le pétrin. Suivez mon conseil, monsieur Lucas. Acceptez. Ne creusez pas votre propre tombe. Faites ce que le patron vous dit et vous serez heureux.

— Va te faire foutre, fis-je, refusant d'écouter les conseils d'un homme de couleur.

Il ricana.

— C'est ça, monsieur Lucas. C'est exactement ce qu'ils me disent tous. Seulement il sait de quoi il parle, le négro. Ne creusez pas votre propre tombe.

La voiture s'engagea sur un chemin étroit conduisant à une maison style ranch, à demi cachée par les arbres. Il s'arrêta devant un portail et une silhouette émergea de l'ombre. C'était Harry. Il ouvrit le portail et, au moment où la voiture repartait, Harry m'adressa un geste de la main. Je feignis de ne pas l'avoir vu. Joe amena la voiture devant l'entrée de la maison et stoppa.

Six fenêtres étaient éclairées.

Joe descendit, contourna le véhicule et ouvrit **ma** portière.

— Nous voilà arrivés, monsieur Lucas.

Au moment où je descendais, Benny apparut.

— Amène-toi, mon salaud, lança-t-il.

M'attrapant par le bras qu'il serra d'une poigne ferme, il me poussa brutalement vers la porte d'entrée ouverte. Il me propulsa par un long couloir **donnant** dans un vaste living.

Par une grande baie, on apercevait au loin les lumières de Sharnville. La pièce était meublée de gros fauteuils confortables; un grand canapé faisait face à unâtre vide. A droite, un bar bien fourni. Il y avait un téléviseur et une radio stéréo. Le sol disparaissait sous trois beaux tapis mais ce salon donnait l'impression d'être celui d'une maison louée **et non** habitée.

— Tu veux un verre, salaud? demanda Benny quand je m'immobilisai au milieu de la pièce. Le patron est occupé. Un scotch?

Je m'approchai d'un fauteuil et m'y effondrai.

— Non, répondis-je.

L'homme haussa les épaules et sortit en **refermant** la porte.

Mon cœur battait la chamade, j'avais les mains moites. Au bout d'un moment, j'entendis Joe jouer de l'harmonica : toujours le même air triste.

Je restai là une dizaine de minutes. Puis la porte s'ouvrit brusquement et Klaus entra. Il referma le battant, s'arrêta pour m'examiner, puis vint s'asseoir dans le fauteuil en face du mien. Son visage en bois de teck était dépourvu d'expression.

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre, monsieur Lucas. Je dois m'occuper de nombreuses affaires. (Comme je ne disais rien, il poursuivit :) Que pensez-vous des photos? (Il haussa les sourcils d'un air interrogateur.) Elles m'ont paru exceptionnellement bonnes. De quoi convaincre n'importe quel juge que vous avez assassiné Marsh, n'est-ce pas?

Je le regardai avec haine.

— Que voulez-vous?

— Nous y viendrons dans un moment. (Il s'appuya contre son dossier, ses petites mains brunes posées sur ses genoux.) Laissez-moi d'abord vous faire comprendre dans quelle situation vous vous trouvez. Vous avez eu la sottise d'écrire à Glenda. Je détiens la lettre où vous lui fixez rendez-vous. J'ai la pelle portant vos empreintes. J'ai le tapis de coffre taché de sang. Il me suffit de remettre les photographies, votre lettre, la pelle et le tapis de coffre au shérif Thomson pour que vous soyez condamné à perpétuité.

— Glenda est au courant? voulus-je savoir.

— Bien entendu. Elle fait exactement ce que je lui dis de faire, tout comme vous vous soumettez à mes ordres. Elle sera le principal témoin à votre procès si vous êtes assez stupide pour ne pas coopérer avec moi. Elle jurera vous avoir vu tuer son mari, soyez-en convaincu, monsieur Lucas. A moins que vous fassiez exactement ce que je veux.

— Et que voulez-vous que je fasse?

Je me penchai en avant, gravant dans mon esprit ce qu'il avait dit : « Elle fait exactement ce que je lui dis de faire. » Ce qui devait signifier que Glenda que j'aimais était elle aussi victime du chantage de Klaus.

J'en éprouvai du soulagement. Elle avait été contrainte de me trahir!

— Laissez-moi d'abord vous raconter une histoire, dit Klaus. Il y a quelque quarante ans, votre patron, Farrell Brannigan, et moi étions de petits caissiers dans une petite banque du Middle West. Nous étions très liés. Nous partagions un minuscule appartement et nous étions tous deux ambitieux. Brannigan est un homme vertueux. Le soir, pendant qu'il potassait le droit commercial, moi, je sortais. J'ai rencontré une femme. (Il s'interrompit pour me regarder d'un air songeur.) Il est nécessaire que je vous raconte ça pour que vous compreniez pourquoi vous êtes ici et pourquoi je vais vous indiquer ce que je veux que vous fassiez.

Je ne dis rien.

— Cette femme avait des goûts de luxe, poursuivit Klaus. J'étais jeune. Pour la conserver, je devais beaucoup dépenser et un petit caissier dispose de très peu d'argent. J'ai découvert un moyen que je croyais sûr pour prélever de l'argent à la banque. A cause de cette femme, j'ai détourné environ six mille dollars. J'étais tranquille, l'apurement des comptes ne devant avoir lieu que six mois plus tard. Je dépensai cinq mille dollars pour distraire cette femme. Puis, un mois avant la date fixée pour l'apurement, j'ai misé les mille dollars restants sur un cheval qui courait au Derby du Kentucky. J'ai gagné dix mille dollars. J'aurais pu rembourser sans aucun problème les six mille dollars que j'avais volés. Mais j'avais compté sans Brannigan. A mon insu, Brannigan avait procédé à un apurement pour son compte personnel. J'ignorais pourquoi il travaillait tous les soirs à la

banque et je m'en foutais. Je pensais qu'il préparait son examen. Il effectuait ce contrôle en vue d'acquiescer de l'expérience. Brannigan a toujours cherché à acquiescer de l'expérience. Il ne lui a pas fallu longtemps pour s'apercevoir que j'avais volé six mille dollars. Il y a de cela quarante ans. Mais je le vois encore avec tous ses principes m'accuser de détournement. Nous étions très liés. J'avais confiance en lui. J'ai reconnu avoir volé cet argent mais promis de le restituer. Quand il a appris que j'avais misé sur un cheval, — ce qu'il réprouvait hautement —, il a déclaré que j'étais non seulement un voleur mais un joueur. De ce fait, je n'avais pas le droit de travailler dans une banque. Il ne m'a pas laissé rembourser l'argent.

Durant un bref instant, un éclair de rage brilla dans les yeux gris ardoise de Klaus. Puis l'éclat de son regard s'éteignit. Mais cette vision fugitive m'apprit à quel point il pouvait être dangereux.

— Il était vertueux, alors comme maintenant. Il m'a dénoncé à la direction. J'ai tiré cinq ans de prison.

Je l'écoutais avec la plus grande attention. La lueur surprise dans ses yeux me donnait à penser que j'avais affaire à un psychopathe.

— Quand on a purgé cinq ans dans un pénitencier sévère, monsieur Lucas, on voit la vie sous un angle différent, reprit-il d'un ton calme. La banque m'était désormais fermée. Il me fallait recommencer une carrière nouvelle. En prison, j'ai rencontré des hommes de toutes espèces. A trente ans, j'étais très ambitieux. A ma sortie de taule, j'ai monté un coup qui devait me rapporter beaucoup d'argent. Mais,

par la faute de mes associés, le coup a mal tourné et je suis retourné passer quinze ans à l'ombre. La vie de prison rend amer, monsieur Lucas. Pendant toutes les années où je suis resté derrière des barreaux comme un fauve en cage, j'ai pensé à Farrell Brannigan. S'il n'avait pas été aussi vertueux, j'aurais pu restituer l'argent et je serais devenu un banquier. Bien sûr, pas de la même classe que Brannigan, qui a toujours travaillé et étudié pour devenir le grand financier qu'il est aujourd'hui. Je n'avais ni son enthousiasme ni son talent. Mais j'aurais pu gagner convenablement ma vie comme directeur de succursale s'il m'en avait donné la chance. Quand je suis sorti de prison, Brannigan était devenu président de la Banque Nationale de Californie. J'avais eu quinze ans pour réfléchir à mon avenir. J'avais eu des contacts utiles avec d'autres codétenus et acquis de l'expérience. Grâce à mes relations et à mon expérience, j'ai gagné beaucoup d'argent. Je vais prendre ma retraite. J'irai vivre luxueusement quelque part, au soleil. (Il s'interrompit avant de reprendre :) Mais avant de m'en aller, j'ai un compte à régler avec Brannigan. Des années, j'ai attendu l'occasion et ce sera ma dernière opération.

J'écoutais toujours avec la plus grande attention : j'étudiais l'homme, observais ses gestes, guettais la hargne de sa voix.

— Et maintenant, monsieur Lucas, c'est ici que vous intervenez, continua Klaus. Brannigan se vante dans la presse et autres mass media de posséder la banque la mieux protégée du monde. C'est une vantardise d'homme vertueux et un défi que je veux relever. J'ai l'intention d'entrer dans la banque la

plus sûre du monde et de vider les coffres contenant l'argent liquide et les bijoux que ses clients lui ont confiés : de l'argent planqué pour frauder le fisc, et des bijoux qui ne sont pas assurés. Si Brannigan est vertueux, il est aussi vaniteux. La seule chose qui puisse le blesser, c'est de devenir la risée du monde. En vidant sa banque la mieux protégée du monde, je le réduirai à zéro.

De nouveau les yeux gris ardoise étincelèrent. Klaus se pencha en avant et me fixa, la bouche frémissante. Il tendit un petit doigt brun vers moi.

— C'est vous qui avez rendu cette banque sûre, monsieur Lucas. Maintenant, vous allez faire l'inverse.

Voilà donc ce qu'il voulait : un travail impossible, mais je connaissais au moins les conditions de son chantage.

— C'est grâce à moi, en effet, et elle le restera, dis-je d'une voix enrouée. Il m'est impossible d'intervenir pour détruire son système de sécurité. Je vous l'affirme. Grâce à son appareillage électronique, la salle des coffres de cette banque est la plus sûre du monde, ce n'est pas une parole en l'air. Si vous tenez à régler vos comptes avec Brannigan, il faudra que vous trouviez une autre idée.

Klaus examina ses petites mains.

— Pourrir quinze ans en prison, c'est long pour quelqu'un de jeune et d'ambitieux comme vous, monsieur Lucas. Croyez-en mon expérience. Si vous ne nous fournissez pas le moyen infaillible de pénétrer dans la salle des coffres, je vous promets d'envoyer au shérif Thomson toutes les preuves qui sont en ma possession. Ce qui représente pour vous la fin

de votre carrière à Sharnville et surtout une condamnation à perpétuité.

Il se leva.

— Vous avez six jours, monsieur Lucas. Mercredi soir à 9 heures, vous recevrez un coup de fil. Vous répondrez par oui ou par non. Si c'est oui, nous nous reverrons. En cas de refus, le shérif ira vous rendre visite.

Il sortit et Benny fit son apparition.

— Magne-toi, salaud, dit-il. Joe va te reconduire chez toi.

Pendant tout le trajet, il me fut impossible de réfléchir. La voiture cahotait au rythme de la musique de batterie assourdissante enregistrée sur bande.

Tout en conduisant, Joe n'arrêtait pas de crier :

— Yes, man, yes, man, dig, dig, dig!

Il stoppa devant mon immeuble et arrêta la cassette. Ce fut durant cette minute de silence que je ressentis l'impact de la conversation que je venais d'avoir avec Klaus.

Au moment où je descendais, Joe se pencha en avant et m'attrapa par le bras.

— Réfléchissez, monsieur Lucas, fit-il d'un ton grave. Marchez avec le patron et vous nagez dans le beurre. Ne creusez pas votre tombe.

D'un geste, je me dégageai, puis traversai le trottoir, pénétraï dans l'immeuble et montai dans l'ascenseur.

Au moment où je déverrouillais ma porte d'entrée, celle de l'appartement d'en face s'ouvrit brusquement.

— Vite, lança Glenda hors d'haleine.

Me poussant, elle s'engouffra en trombe dans mon

living. J'entrai à mon tour, fermai la porte à clé et me retournai pour la regarder.

Vêtue d'un pantalon élastiss et d'un tee-shirt rouge, elle se tenait au milieu de la pièce. Sa poitrine généreuse se soulevait au rythme de sa respiration haletante. Livide, elle avait des yeux hagards.

Nous nous regardâmes et, au même instant, j'entendis une voiture démarrer, puis s'éloigner.

CHAPITRE IV

Nous étions assis l'un près de l'autre sur le canapé, mon bras passé autour de sa taille; sa tête appuyée sur mon épaule. La douce tiédeur de son corps pressé contre le mien me rappelait à quel point je l'aimais. Elle tenait mes mains dans les siennes. Ses cheveux roux caressaient ma joue meurtrie.

Le vacarme de la circulation qui entrait par la fenêtre ouverte, le bruit de la télé de Jebson au-dessous, le gémissement de la cabine de l'ascenseur formaient un fond sonore que j'entendais à peine.

Les mains de Glenda resserrèrent leur étreinte.

— Tu ne peux pas savoir comme j'ai honte! dit-elle. Mais comment pouvais-je savoir que je rencontrerais un homme comme toi! Oh! Larry, je suis désolée!

Elle leva la tête et me passa un bras autour du cou. Ses lèvres collées aux miennes, sa langue dans ma bouche, j'oubliai Klaus. Mes doigts découvrirent la ceinture de son pantalon, la saisirent et tirèrent. Je le lui arrachai pendant qu'elle gémissait de plaisir. Nous glissâmes par terre, mes mains sous ses fesses.

Alors qu'elle était tendue comme un arc, je la pénétrai et mon univers explosa.

Après un laps de temps qui me parut très long, j'entendis les cloches de l'église carillonner 10 heures.

Elle me caressa la figure, puis se dégagea pour se lever, et me laissa pantelant, le nez collé contre le tapis poussiéreux, mais parfaitement détendu.

J'entendis de l'eau couler dans la salle de bains et fis un effort pour me lever. Je remettais mon pantalon quand elle sortit du cabinet de toilette et s'approcha lentement du canapé.

— Donne-moi un verre, Larry, dit-elle. Bien tassé.

Je versai deux méga-whiskies et, renonçant à dé-mouler des glaçons, j'allai m'asseoir à côté d'elle. Elle siffla son verre en deux gorgées, puis le posa sur le tapis.

— Larry! mon chéri! (Elle se retourna pour me regarder de ses grands yeux étincelants.) Je t'aime. Il faut me croire. (Elle leva la main.) Non, ne dis rien... écoute-moi seulement. Je te jure que si j'avais su ce que ce démon manigançait, jamais je n'aurais agi comme je l'ai fait. Je te le jure! Écoute-moi, je t'en prie. Laisse-moi t'expliquer.

Je posai une main sur les siennes.

— Nous sommes pris dans le même piège, tous les deux. C'est bien ça, hein?

— Oui. Mais pour moi, c'est différent. (Elle s'appuya contre le dossier et ferma les yeux.) Larry, je ne suis absolument rien. Je n'ai jamais rien été d'autre. Je ne te parlerai pas de mon passé. Mon Dieu! c'est sordide! Il n'y a pas d'autre mot pour le décrire. Je

me suis sauvée de chez moi. Pendant dix ans, j'ai fait des dizaines de jobs. Ça finissait toujours de la même manière : je me défendais contre les avances du type qui m'employait dans une chambre minable. L'année dernière, j'ai trouvé du travail dans un motel. Tu parles d'un travail! C'est alors que j'ai rencontré Alex. Il était riche. Il roulait en Cadillac. Quand il m'a proposé de m'épouser, j'ai sauté sur l'occasion. N'importe quoi pour échapper à ces mains baladeuses, à ce boulot de serveuse. Malgré sa dinguerie et sa méchanceté, il était follement amoureux de moi. Pour moi, il représentait la sécurité, rien de plus. Il écoulait des voitures volées. Une grosse affaire. Je m'en foutais. J'avais assez d'expérience pour ne plus m'inquiéter de la loi. J'avais besoin d'un abri. Alex adorait le golf. Il m'a appris à y jouer. Nous faisons une partie tous les jours. On avait une jolie villa. Quand il travaillait, moi, je traînais. On avait une femme de ménage. Et puis un soir, il est rentré de bonne heure. A le voir, on aurait dit qu'il avait été renversé par un camion. Il était dans un état épouvantable, la figure enflée, les yeux au beurre noir, des taches de sang sur sa veste. Il s'était fait tabasser. Tout son cran, et pourtant il en avait, l'avait abandonné. Il m'a dit que nous devions travailler pour Klaus tous les deux. Je ne savais pas de quoi il parlait, mais il me faisait peur. Klaus était allé le voir au garage, m'a-t-il dit. Il voulait nous donner un boulot à faire, à Alex et à moi. Alex l'a envoyé sur les roses. Et puis trois types sont arrivés et ils ont failli tuer Alex. Ils l'avaient abruti à force de taper dessus. Ils l'avaient vidé de ses tripes comme un chirurgien vous enlève l'appendicé et en avaient fait un gros

type pleurnichard. J'ai répondu que je ne recevrais d'ordres de personne et que je le quittais. A ce moment, Benny et Joe sont arrivés. Pendant qu'Alex restait là à chialer, ils m'ont bâillonnée et frappée avec une courroie. Quand ils ont arrêté, j'étais aussi amochée qu'Alex. (Elle s'interrompt pour ramasser son verre.) Donne-moi quelque chose à boire, Larry.

Glacé, éccœuré, je lui servis un autre whisky.

— Voilà ce qui s'est passé, Larry, reprit-elle en buvant. Klaus t'a dit qu'il voulait cambrioler la banque de Sharnville?

— Oui.

— C'est un type démoniaque. Ne l'oublie jamais. Il a appris que tu jouais au golf avec Brannigan. Il a envoyé Joe verser de l'eau dans le réservoir de la voiture de Brannigan pour que j'aie l'occasion de te rencontrer. C'est lui qui a eu l'idée de m'envoyer à Sharnville réaliser ce prétendu reportage. Il pensait que j'arriverais à t'arracher le secret du système de sécurité de la banque. (Elle passa ses doigts dans ses cheveux roux.) Si tu me l'avais dit, Larry! Alex serait encore en vie.

— C'était prévisible, pourtant.

Elle leva les mains dans un geste de désespoir.

— Un coup risqué qui n'a pas marché. Ensuite, il m'a raconté qu'il allait te faire chanter pour que tu le renseignes et il m'a dit ce que je devrais faire. La peur d'une nouvelle raclée m'a empêchée de refuser. J'ai cru qu'ils allaient seulement nous photographier en train de faire l'amour. J'ignorais absolument qu'ils assassinaient Alex, je te le jure. (Elle me regarda bien en face.) Tu dois me détester pour tout le mal

que je t'ai fait. Mais si on t'avait battu comme moi, tu comprendrais peut-être.

— Voyons, je ne te déteste pas du tout ! C'est une chose impossible, protestai-je. Il faut que nous trouvions une solution ensemble. Tu es la seule femme que j'aie jamais aimée. (Je pris sa main dans la mienne.) J'ai six jours avant de répondre oui ou non. Cette affaire m'est tombée dessus comme une avalanche. Mon cerveau ne fonctionne pas normalement, mais examinons la situation dans laquelle nous nous trouvons. Klaus veut cambrioler la banque en m'obligeant à lui dire comment s'y prendre. Il détient des preuves qui peuvent m'envoyer en prison jusqu'à la fin de mes jours. C'est son atout. Mais, moi aussi, j'ai un atout. Je peux aller trouver Brannigan et lui raconter toute l'affaire. Comme me l'a dit Klaus, Brannigan est un homme vertueux ; jamais il ne prendra le parti de maîtres chanteurs, j'en ai la certitude. Il sait que Klaus est un menteur et un voleur. Il est assez puissant pour faire arrêter Klaus et me tirer du pétrin. Sharnville, ce sera fini pour moi, mais au moins, je n'irai pas en taule. Nous pourrons partir ensemble dans un autre coin où je recommencerai ma carrière. Pour l'instant, il me semble que je dois parler à Brannigan.

Glenda ferma les yeux et frissonna.

— Voyons, Larry, as-tu oublié que tu avais affaire à un type démoniaque, qui n'a pas hésité à tuer Alex pour te faire chanter ? Nous ne partirons pas ensemble. Je voudrais bien que ce soit aussi simple. (Après un instant d'interruption, elle poursuivit :) Si tu ne fais pas ce qu'il veut, il me fera assassiner comme Alex.

Je la dévisageai, incapable de croire ce que je venais d'entendre.

— Assassiner? Que veux-tu dire?

— Klaus a prévu que tu irais trouver Brannigan. Pourquoi crois-tu que je suis ici, Larry? Pourquoi m'a-t-il permis de te revoir, à ton avis? Il m'a dit de t'exposer clairement la situation. Il me fera assassiner et tout t'accablera. Exactement comme dans l'assassinat d'Alex.

A nouveau, je sentis un vent sibérien souffler sur moi. J'étais redevenu une souris qui court dans tous les sens pour fuir les griffes du chat.

— Pour nous sortir de là, Larry, il faut que tu révèles à Klaus comment il pourra entrer dans la banque. Mais c'est à toi de décider.

Elle se leva et se mit à tourner en rond dans la pièce.

— C'est un être démoniaque! J'ai affreusement peur! Je ne veux pas mourir, Larry! Je veux vivre avec toi. Je me fiche que nous n'ayons pas d'argent... pourvu que nous soyons ensemble. Ça te ferait vraiment quelque chose si la banque était cambriolée? On cambriole des banques tous les jours, qui s'y intéresse? Il suffit que tu lui dises comment procéder et nous sommes libres!

J'hésitai, les yeux fixés sur elle.

— Mais Glenda, c'est moi qui ai inventé le système de sécurité. Comprends-moi! Si Klaus s'introduit dans la banque, tout mon travail, ma position à Sharnville, mes longues années d'études, tout ça tombe à l'eau!

Elle se cacha les yeux avec les mains.

— Très bien, Larry. Je comprends. Pour toi, ma vie vient en second.

Comme pour lui répondre, la porte de l'appartement s'ouvrit brusquement. Joe et Benny entrèrent. Joe attrapa Glenda par le bras et l'entraîna vers la porte ouverte. Benny s'approcha de moi et, me poussant du plat de la main, me fit perdre l'équilibre.

— Alors, salaud. Maintenant, tu connais le topo. Si tu ne fais pas ce qu'on te dit, quand tu reverras cette môme, elle sera en bouillie.

Puis ils sortirent, encadrant Glenda et la porte claqua derrière eux.

D'un pas chancelant, je m'approchai de la fenêtre et les vis pousser Glenda à l'intérieur de la Chevrolet, puis la voiture s'éloigna.

Je m'assis. Je me croyais toujours en plein cauchemar, attendant avec impatience de me réveiller pour découvrir que rien ne s'était passé, qu'il s'agissait seulement d'un rêve épouvantable.

L'horloge de l'église sonna 11 heures. La télé de Jebson se tut brusquement. A part le bruit lointain des voitures, il régnait un silence absolu et, toujours immobile, je dus admettre qu'il ne s'agissait pas d'un cauchemar.

J'entendais la voix de Glenda, vibrante de terreur : « Ça te ferait vraiment quelque chose si la banque était cambriolée? »

Je pensai à Farrell Brannigan et à tout ce que je lui devais. Je me rappelai les paroles de Dixon. Brannigan se montrait intraitable pour ceux qui faisaient un écart. C'était un homme de principes. Si j'allais lui raconter mon histoire de chantage, il ne ferait preuve d'aucune pitié à mon égard. Ma première

réaction avait été d'aller le trouver. Mais à la réflexion, je me rendis compte qu'il me traiterait exactement de la même manière que Klaus, quarante ans plus tôt.

J'avais peine à croire que Klaus puisse ordonner l'assassinat de Glenda. Mais, me dis-je, il avait sauvagement fait tuer son mari. Sa menace pouvait devenir réalité, et c'était intolérable.

Il suffit que tu lui dises comment procéder, et nous sommes libres!

Je pouvais me soumettre au chantage de Klaus et lui fournir le moyen de s'introduire dans la banque. Je réfléchis à la question. Brannigan, Alec Manson et moi étions seuls à connaître le fonctionnement du système de sécurité. Si Klaus réussissait son cambriolage, l'intérêt de la police se concentrerait sur Brannigan, Manson et moi-même. Brannigan serait immédiatement mis hors de cause. Les flics s'intéresseraient donc toujours à Manson et à moi. Jamais Brannigan n'aurait confié la direction de la banque la plus sûre du monde à Manson s'il n'avait eu la certitude absolue que l'homme de son choix était au-dessus de tout soupçon. La police enquêterait sur le compte de Manson. Elle découvrirait, comme je le savais fort bien, qu'il vivait simplement, ne s'intéressait qu'à son métier. Alors tout l'intérêt se concentrerait sur moi. C'était moi qui avais mis au point le système de sécurité de la banque. Je connaissais bien mieux que Manson le fonctionnement de tous les appareils électroniques. Cette installation était tellement efficace qu'un voleur ne pouvait pénétrer dans la banque que s'il possédait des informations venues de l'intérieur. Or ces informations

n'étaient connues que de Brannigan, Manson et moi-même; Brannigan et Manson mis hors de cause je devenais le suspect numéro 1.

Klaus me menaçait d'être condamné à perpétuité pour le meurtre de Marsh. Aux dires de Glenda, il la ferait également tuer et s'arrangerait pour me coller cet assassinat sur le dos si je refusais de coopérer. Même si j'acceptais, je risquais de craquer quand la police m'interrogerait et d'être condamné à une longue détention.

Il devait exister un moyen pour sortir de ce piège!
J'avais six jours.

Six jours pour trouver une solution. Pour mon salut!

*

Encore une fois lundi!

Les dossiers s'empilaient sur mon bureau. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner. Bill Dixon m'appelait de San Francisco pour me mettre au courant des ultimes détails de notre dernier marché.

— L'affaire de notre vie, Larry, expliqua-t-il tout excité. Ils ont accepté tous les suppléments. Nous sommes vraiment sortis de l'auberge.

J'écoutai, pris des notes, lui affirmai que je pouvais régler ce qui concernait ma partie et raccrochai. Débordé de travail comme je l'étais, je n'arrivais même pas à penser à Klaus. Mais il demeurait présent dans mon subconscient, prêt à réapparaître dès que j'aurais une minute pour réfléchir.

Mary Oldham, ma secrétaire, personne d'un cer-

tain âge, rondlette qui était l'efficacité même, passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Le shérif Thomson désire vous parler, monsieur Lucas.

Crispé, le cœur battant, je regardai Thomson entrer dans mon bureau.

— Salut, citoyen, dit-il. Affaire de police. Vous avez du travail, moi aussi, mais les affaires de police passent d'abord.

— D'accord, Joe. Ne perdons pas de temps. De quoi s'agit-il?

Le téléphone sonna et je pris le combiné. C'était l'entrepreneur. Après avoir discuté prix pendant quelques minutes, je lui dis de s'adresser à Bill Dixon, puis raccrochai.

— De quoi s'agit-il, Joe? demandai-je avec impatience.

— Glenda Marsh, répondit Thomson. Elle est partie. Une imposture.

— Ça veut dire quoi? Et en quoi cela me concerne-t-il?

Je parvins à soutenir son regard scrutateur.

— Cette femme est venue faire un reportage pour *l'Investor*, d'accord?

— C'est ce qu'elle m'a dit.

— Ouais. Elle me l'a dit également. Elle a fouiné ici et là, pris des clichés. Elle avait pris rendez-vous avec moi pour photographier la prison. Elle n'est pas venue, et elle a quitté la ville. (Sortant de la poche de sa chemise un paquet de cigarettes écrasé, il en alluma une.) *L'Investor* est un journal important. Alors je me suis demandé pourquoi cette femme était partie si brusquement. J'ai téléphoné au canard. On

m'a répondu qu'on ne la connaissait pas et que le journal n'utilisait pas de photographes indépendants. Qu'en pensez-vous?

Il s'agissait de ne pas perdre la tête. Je parvins à hausser les épaules et à faire un geste agacé.

— Écoutez, Joe, j'ai du travail par-dessus la tête. D'après moi, — et franchement je m'en fous — il s'agit d'une opportuniste. Beaucoup de journalistes indépendants procèdent de la même manière. Ils prétendent travailler pour un journal connu afin d'obtenir des interviews. Ensuite, ils écrivent des articles qu'il essayent de placer. Ça arrive tous les jours.

Thomson se pencha en avant pour secouer la cendre de sa cigarette dans mon cendrier.

— Ouais. Possible. (Il tira sur sa cigarette, puis ajouta :) Je suis le shérif de Sharnville. Mon boulot consiste à protéger la ville. Sharnville possède la banque la mieux protégée du monde et compte beaucoup de citoyens très riches. Je suis chargé de veiller sur eux et sur la banque. On me paie pour ça. Arrive une bonne femme comme cette même Marsh qui prend des photos et bavarde avec les gens fortunés. La croyant envoyée par l'*Investor* et parce que ça les pose quand on parle d'eux dans une revue aussi importante, ces imbéciles lui dégoisent tout ce qu'elle veut. Moi, quand je m'aperçois qu'elle a menti, je commence à me méfier. J'ai contacté un certain nombre de nos citoyens riches et découvert qu'ils s'étaient vantés auprès de cette bonne femme de planquer beaucoup de fric à la Banque Nationale de Californie. (Il fit la grimace.) Prenez un type qui gagne gros, faites-lui boire quelques martinis... une

jolie fille lui fait du charme, et il se met à dégoïser. (Ses petits yeux de flic ressemblaient à du granit.) Quand vous l'avez vue, elle vous a interrogé sur le système de sécurité de la banque?

Imperturbable, je répondis :

— Non. Mais elle m'a demandé un mot d'introduction pour Manson et je le lui ai donné.

— Je sais. J'ai déjà vu Manson. (Il ne me quittait pas des yeux.) Alors elle ne vous a pas posé de questions sur le système de sécurité de la banque? Vous en savez plus long que Manson là-dessus non?

— Sans aucun doute.

Le téléphone sonna ce qui me permit de reprendre mon deuxième souffle. C'était Bill Dixon qui voulait des renseignements à propos d'un ordinateur que j'avais commandé. Pour gagner du temps, je lui indiquai en détail les dimensions exactes et la manière de brancher la machine.

Thomson qui n'avait pas bougé continuait à me regarder. Mais après ma conversation avec Bill, je m'étais repris.

— Écoutez, Joe, vous voyez que je suis débordé, dis-je. Mme Marsh ne m'a posé aucune question sur le système de sécurité de la banque. C'est tout ce que vous vouliez savoir?

— A quel point la banque est-elle sûre?

Le shérif ne manifestait pas le moindre désir de s'en aller.

— Autant qu'il est possible de l'être.

— Imaginez qu'une bande de cambrioleurs décide d'y entrer. Vous croyez qu'ils pourraient y arriver?

Le terrain était des plus dangereux. Impossible de me compromettre. Klaus avait la possibilité de me

contraindre à lui fournir le moyen de pénétrer dans la banque.

— Ils n'auraient pas plus d'une chance sur cent.

— Vraiment? (De nouveau Thomson secoua la cendre de sa cigarette dans mon cendrier.) D'après Manson, ils n'auraient pas l'ombre d'une chance. D'après lui, la banque est sûre à plus de cent pour cent.

— Vous me placez dans une situation délicate, Joe. Que vous a dit Manson des contrôles électroniques que j'ai installés à la banque?

— Absolument rien. Il s'est déclaré persuadé que personne ne pouvait y entrer. C'est tout ce qu'il m'a dit.

— Il a raison jusqu'à un certain point. Mais il existe toujours une possibilité que personne n'a envisagée.

— Écoutez-moi, citoyen. Il y a trois ans qu'on m'a élu shérif de Sharnville. Je prévois ce qui peut arriver, je chasse les indésirables et je dispose d'une excellente équipe. C'est pourquoi le taux de criminalité de la ville est le plus bas de l'État. Et je veux que ça continue. La même Marsh m'inquiète. Elle pourrait servir de couverture à un gang qui vise notre banque. Je ne l'affirmerais pas, mais ce n'est pas impossible. Et c'est à moi d'avoir les gens comme elle à l'œil. Elle s'est donné beaucoup de mal pour obtenir de Manson des tuyaux sur le système de sécurité de la banque. Ça n'a pas marché. Mais ça ne veut pas dire que le gang — si gang il y a — renonce à ses projets. Supposez que la banque soit attaquée, je ne serai pas réélu aux prochaines élections, et je perds mon bifteck. Compris?

— A mon avis, vous n'avez pas de bile à vous faire, Joe. dis-je. Je me rends parfaitement compte de vos responsabilités et de la situation dans laquelle vous vous trouvez. Mais la banque est on ne peut plus sûre.

— C'est ce que m'a affirmé Manson. Mais d'après vous, elle est sûre à quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent. Quelle peut être cette unique possibilité?

— Je n'en sais rien. Seulement un génie peut toujours avoir une idée géniale. Il faut toujours tenir compte de l'imprévu.

Il écrasa son mégot et alluma une autre cigarette.

— Exact. Manson et vous êtes seuls à connaître le système de sécurité... D'accord?

Ma secrétaire entrouvrit la porte :

— M. Harriman vous attend, monsieur Lucas.

— Qu'il patiente un instant. (Puis me tournant vers Thomson, je continuai :) M. Brannigan connaît aussi le système.

— Si vous ou Manson, ou les deux, étiez kidnappés par des cambrioleurs qui réussissaient à vous faire parler? Ce sont des choses qui arrivent. Pourraient-ils entrer dans la banque?

— Non.

Il m'observa d'un air songeur.

— Même s'ils vous torturaient?

— Nous serions peut-être obligés de leur révéler comment les appareils fonctionnent mais ils ne sauraient pas les utiliser.

— Et vous dites pourtant qu'un génie pourrait avoir une idée géniale. Expliquez-vous.

Je sentis la sueur couler sur ma figure.

— Il existe toujours une possibilité infime pour

qu'un super-électronicien détecte les trucs que j'ai utilisés. Mais c'est très, très improbable.

Il réfléchit un instant, puis hochla la tête et se leva.

— Merci de m'avoir accordé tout ce temps. J'attends des nouvelles de Washington. Si elle a un ca-sier, je reviendrai vous embêter. Tant que je serai shérif, aucun gang ne s'introduira dans la banque. J'obtiendrai de M. Brannigan l'autorisation de me faire expliquer par M. Manson et vous-même le sys-tème de sécurité pour que je puisse assurer la protec-tion de cette banque. (Il tapota son long nez de fau-con.) Je piffe les pépins à un kilomètre. Et en ce moment, je piffe quelque chose.

*

Je passai trois soirées à me creuser le cerveau avant de décider quelle attitude j'adopterais en face de Klaus. Devant la menace qui pesait sur la vie de Glenda et le risque d'encourir personnellement une condamnation à perpétuité, je ne pouvais me permet-tre de bluffer. Ce qui ne signifiait pas que je céderais à la pression exercée par Klaus. Quand ses hommes se seraient introduits dans la banque, je deviendrais le suspect numéro 1. Et la police ne me ferait pas de cadeau. Même si je n'étais pas arrêté, je serais brûlé à Sharnville. Il fallait donc que j'établisse des plans d'avenir.

Si je ne réussissais pas à découvrir le moyen de me soustraire à ce chantage et me trouvais contraint de me plier aux exigences de Klaus, il fallait que je prévoie mon avenir, ainsi que celui de Glenda. Si mes journées étaient bien remplies, je passais mes nuits à

élaborer deux sortes de plans : posséder ce malfrat dénué de tout scrupule ou, en cas d'insuccès, nous assurer à Glenda et à moi, un avenir relativement serein, loin de Sharnville.

Le matin du sixième jour, au moment où je descendais de voiture, le shérif Thomson m'aborda.

— Salut, citoyen.

— Salut, Joe.

Du revers de la main, il s'essuya le bout du nez et dit :

— Glenda Marsh n'a pas de casier. Vous avez raison, si ça se trouve. Il s'agit peut-être d'une opportuniste qui s'est servie de l'*Investor* pour obtenir des interviews, puis elle s'est découragée et a levé le pied.

— Très bien, dis-je, imperturbable.

— Ouais. N'empêche que j'ai la banque à l'œil.

— M. Brannigan vous en sera reconnaissant.

— Vous pourriez lui en parler pendant une de vos parties de golf.

Il m'observa un moment avant de poursuivre :

— J'envisage souvent la possibilité que Manson et vous soyez enlevés. Écoutez-moi bien. Si jamais vous avez l'impression d'être surveillé ou suivi, prévenez-moi. Je vous affecterai un garde du corps. J'ai dit la même chose à Manson.

— Merci. (Puis, reprenant sa formule, j'ajoutai :) Vous avez du travail, moi aussi. Au revoir. (Et je montai à mon bureau.)

Je me croyais débarrassé de Thomson pour le moment. Mais dès que l'équipe de Klaus serait entrée à la banque, il chercherait à avoir ma peau, j'en étais certain.

Ce sixième jour, je réussis à achever tout mon travail. Vers 19 heures, j'allai manger un steak chez Howard et Johnson, puis je rentrai chez moi, m'assis et attendis.

A 21 heures, le téléphone sonna. Je soulevai le combiné. J'entendis un negro spiritual joué sur un harmonica.

— Ma réponse est oui, dis-je.

— Très bien, fit Joe. Dans cinq minutes, je suis devant chez vous.

La Chevrolet poussiéreuse attendait quand je sortis de l'immeuble. Joe se pencha pour ouvrir la portière côté passager et je m'introduisis dans la voiture.

— Vous avez sacrément raison, mon vieux, dit-il. J'avais peur que vous jouiez les petits malins. Voulez-vous que je vous dise, monsieur Lucas? Je ne suis qu'un nègre, mais j'en pince pour Miss Glenda. Ça me ferait mal que Benny la découpe en morceaux et ça serait arrivé si vous aviez essayé de faire une entourloupe.

J'hésitai un instant puis, sachant que je devrais travailler avec ce type, décidai d'abonder dans son sens.

— Je n'ai pas le choix, Joe. Je suis obligé de faire ce qu'on me dit.

— C'est vrai, monsieur Lucas. Mais vous cassez pas la tête. Vous allez nager dans le fric comme moi.

— C'est vous qui le dites. Klaus n'est peut-être pas aussi malin qu'il le croit.

— Oh! si, monsieur Lucas. Je risquerais pas ma peau si j'en étais pas certain. Ça fait maintenant deux ans que je travaille pour lui. Jamais il n'a fait un

pas de travers. Avant, je passais mon temps à entrer et à sortir de prison. Et la taule, j'ai horreur de ça. Oh! oui... M. Klaus, c'est un drôle de malin.

— Il arrive toujours un moment où on fait un faux pas. Le braquage de la Banque Nationale de Californie pourrait être le premier pour lui.

— Pas si vous nous dites ce qu'il faut faire, monsieur Lucas. Le patron nous a expliqué. Si quelque chose cloche, Miss Glenda et vous êtes liquidés. A vous de vous débrouiller. Je suis sûr que vous n'avez pas envie de vous faire descendre par Benny, miss Glenda et vous.

— Je peux expliquer à Klaus comment entrer à la banque mais les choses risquent quand même de mal tourner. Vous récolteriez vingt ans.

Joe me dévisagea. Son sourire avait disparu.

— Assez de bla-bla. Si je récolte vingt ans, vous serez au fond d'un trou, Miss Glenda et vous

Il se pencha et pressa un bouton.

Une musique de jazz stridente enregistrée sur bande envahit la voiture et mit fin à la conversation.

Nous arrivâmes au ranch. Harry ouvrit le portail. Benny attendait et me fit pénétrer dans le vaste living.

— Tu veux un verre, salaud? demanda-t-il. Le patron est occupé.

— Non, rien.

Je m'assis.

Au bout d'une dizaine de minutes, Klaus fit son entrée. Il alla s'asseoir derrière le bureau.

— Félicitations, monsieur Lucas. Vous ne seriez pas ici si vous n'aviez pas décidé de coopérer. C'est

une bonne nouvelle. C'est la preuve que vous êtes aussi intelligent que je le pensais.

— J'espère que vous êtes aussi malin que le croit votre séide noir, répliquai-je. Il y a un os. Vous avez commis une erreur en envoyant Glenda ici faire ce reportage. On a découvert la supercherie. En apprenant qu'elle avait parlé du système de sécurité à Manson, Thomson a pensé que la banque risquait d'être attaquée. Le feu rouge est allumé. Thomson est dangereux...

Je lui révélai que Thomson avait des soupçons concernant Glenda, qu'il avait contacté le F.B.I. et appris qu'elle n'avait pas de casier judiciaire; il envisageait que Manson ou moi — ou les deux à la fois — risquions d'être kidnappés pour fournir des renseignements sur le système de sécurité de la banque.

Immobile, Klaus m'examinait, ses petites mains posées sur la table, ses yeux comme des cubes de glace.

— Ne vous inquiétez pas du shérif, dit-il. Je m'attendais à ce qu'il nous mette des bâtons dans les roues et je m'occuperai de lui. Votre rôle, monsieur Lucas, consiste à m'apprendre de quelle manière pénétrer dans la salle des coffres.

— Supposons que vous y entriez. Manson et moi sommes considérés comme suspects. Grâce à son casier vierge, Manson sera immédiatement écarté. Mais pour Thomson, qui sait que je connaissais Glenda, je deviendrai le suspect numéro 1. Par conséquent, avant de coopérer, j'ai besoin de savoir ce que me rapportera l'opération.

Les lèvres minces esquissèrent un sourire.

— Je m'attendais à ce que vous me disiez ça,

monsieur Lucas. Vous serez évidemment le suspect numéro 1. Il faudra que vous quittiez Sharnville aussitôt après l'opération. Je vous l'ai dit, je suis riche. L'argent que mes hommes prendront à la banque ne m'intéresse pas. Mon seul but est d'humilier Brannigan. Le contenu des coffres se montera à trois millions de dollars. J'ai dit à mes hommes que vous toucheriez un million. Vous pourrez ainsi partir avec Glenda et profiter d'une jolie somme. Je suggère l'Amérique du Sud. Vous y serez en sécurité tous les deux. Avec un million de dollars, vous pourrez vivre très confortablement.

Autant croire à l'existence du Père Noël.

— Dans ces conditions, fis-je, je vous parlerai du système de sécurité de la banque.

De nouveau, il me regarda de ses yeux de glace.

— C'est ce que je veux savoir.

— Vous êtes allé à la banque?

Il secoua la tête.

— Dans toutes les banques, le point faible est le même : irruption dans les locaux par un gang, suivie de prise d'otages, dis-je. Pas la nôtre. Toutes les opérations d'argent liquide s'effectuent par l'intermédiaire d'un ordinateur. Un client entre dans le hall, signe son chèque au moyen d'un stylo électronique, introduit le chèque dans une fente et la machine débite le montant demandé. En cas de dépôt de fonds, il remplit un formulaire spécial, introduit l'argent dans la machine qui lui délivre un reçu. Les employés de la banque n'apparaissent que sur des écrans de télévision à circuit fermé. Il est impossible qu'une bande puisse attaquer le personnel. Il se trouve au premier étage ainsi que l'argent et aucune

personne étrangère ne peut y accéder. Les clients de l'établissement disposent d'un petit gadget électronique qui leur permet de monter au premier. Si un gadget est perdu ou volé, l'écran de télévision avertit le gardien que le porteur n'est pas un client et l'ascenseur ne fonctionne pas.

Klaus leva la main.

— La prise d'otages ne m'intéresse pas, monsieur Lucas. Je veux que mes hommes pénètrent dans la salle des coffres et les vident. Dites-moi comment y parvenir.

— La banque ferme le vendredi à 16 heures. Les employés partent autour de 17 heures 30. L'ouverture a lieu le lundi matin à 9 heures. Grâce au système de sécurité électronique, la surveillance n'est assurée que par un seul gardien. Les gardiens se relayent toutes les six heures. Chacun d'eux patrouille à l'extérieur de la banque. Il y a une guérite chauffée à l'entrée de l'établissement; mais toutes les heures, le gardien fait le tour de l'immeuble par l'extérieur. L'entrée de la banque est protégée par des portes d'acier contrôlées par une cellule photo-électrique. Aucun problème pour pénétrer dans le hall. Je possède un appareil permettant d'ouvrir les portes. Il s'agit de régler les mouvements à la seconde près. Vos hommes entreront au moment où le gardien sera derrière la banque. Une fois à l'intérieur, ils se trouveront devant la porte de la salle des coffres. Cette porte est faite en acier ininflammable. Même en travaillant une semaine avec un équipement spécial, personne ne parviendrait à l'entamer d'un pouce.

Klaus eut un geste d'impatience.

— Passons sur les détails, aboya-t-il. Comment mes hommes entrèrent-ils?

— La porte de la salle des coffres est actionnée par une voix déterminée.

Les petits yeux de Klaus se plissèrent.

— Que voulez-vous dire?

— Tous les matins à 8 heures 30 précises, samedis et dimanches exceptés, un membre de la direction de Los Angeles compose une série de chiffres sur le cadran d'un téléphone spécial branché directement sur la banque de Sharnville. Un ordinateur se met aussitôt en marche et débloque les trois premières serrures de la salle des coffres. A 8 heures 35 exactement, Manson, depuis son bureau, prononce devant un microphone une série de chiffres. Un ordinateur déclenché par sa voix débloque les trois autres serrures et les portes à glissière s'ouvrent.

Klaus m'observait, les traits figés par la réflexion.

— Quelqu'un qui connaîtrait les chiffres pourrait faire ouvrir les serrures en se servant du micro de Manson?

— Non. C'est ce que je voulais dire lorsque je parlais d'une voix déterminée. Si la voix n'est pas celle de Manson, l'ordinateur ne fonctionne pas.

— Vous avez été très ingénieux, monsieur Lucas, fit Klaus d'un ton cinglant.

— C'est la banque la plus sûre du monde.

Après avoir réfléchi un moment, il demanda :

— Et quand Manson part en vacances ou s'il mourrait subitement, que se passerait-il?

— Le cas est prévu. Sa voix est enregistrée sur une bande qui déclenchera l'ordinateur. S'il devait

s'absenter ou s'il lui arrivait quelque chose, quelqu'un est autorisé à utiliser cet enregistrement. Il suffit que la personne introduise la cassette dans une fente bien cachée pour que les portes de la salle des coffres s'ouvrent.

— Et qui est ce quelqu'un?

Je le regardai bien en face.

— Comme je suis l'inventeur du système, il a été décidé que ce serait moi.

Klaus se pencha en avant.

— Vous avez la cassette?

— Elle est à la banque. En cas de nécessité, je me rends à la banque, je sors la cassette et débloque les trois serrures. Le successeur de Manson fera un nouvel enregistrement. Je réglerai l'ordinateur pour qu'il obéisse à cette voix. Nous voilà revenus à la case A.

— La banque semble avoir toute confiance en vous, monsieur Lucas.

— La porte est munie de six serrures. Je ne peux en ouvrir que trois. Vous oubliez celles qui ne se débloquent que sur un coup de téléphone de l'agence centrale. (Je sortis un paquet de cigarettes.) Leur confiance est limitée.

— Et si vous mourez subitement ou êtes condamné à perpétuité?

— M. Brannigan sait où se trouve la cassette.

Il regarda ses mains tout en réfléchissant. J'allumai une cigarette et attendis.

— L'appel venant de Los Angeles paraît difficile à remplacer.

— Pour vous, oui. Mais pas pour moi. Je peux

régler ce problème. Je peux faire entrer vos hommes dans la salle des coffres, mais il est pratiquement impossible d'emporter le butin.

Il haussa les épaules.

— Ce problème vous regarde, monsieur Lucas. En échange d'un million de dollars et de la remise de toutes les preuves accablantes qui sont en ma possession, j'imagine que votre science vous permettra de trouver une solution.

— Contraint et forcé, vous vous en remettez donc à moi pour toute l'opération?

— Exactement. Je financerai l'entreprise, fournirai les hommes chargés de l'exécuter, mais vous êtes responsable du plan.

Ça y est, c'est le moment de bluffer, me dis-je. Durant cinq nuits, je m'étais demandé comment posséder cet homme et j'avais peut-être trouvé une solution.

— J'accepte, mais à certaines conditions.

L'éclair de folie brilla dans les yeux gris ardoise.

— Vous n'êtes pas en mesure de poser des conditions.

— C'est ce qui vous trompe. Vous voulez vous venger de Brannigan parce qu'il a dévoilé vos minables détournements de fonds. En vidant les coffres de sa « banque la mieux protégée du monde », vous ruinez son existence. Pour y parvenir, vous n'avez pas hésité à faire assassiner Marsh. Du coup, vous me contraignez à faciliter l'entrée de vos hommes dans la salle des coffres. Le fait que vous soyez capable d'ordonner le meurtre d'un homme prouve que vous êtes déterminé à réduire Brannigan à néant.

Il y a un point faible dans votre plan. Peut-être m'avez-vous sous-estimé et vais-je décider de passer en jugement pour un crime que je n'ai pas commis. Vous avez un casier judiciaire accablant; la police vous connaît. Si vous n'aviez pas de casier, ma position serait moins forte. Si je choisis de passer en jugement, je parlerai. Je raconterai tout à Brannigan et à la police. Le fait que j'aie sauvé sa « banque la mieux protégée du monde » et sa réputation mettra Brannigan de mon côté. Grâce à son énorme influence, je peux être reconnu innocent. Mais vous pouvez être certain que Brannigan vous poursuivra, et la police aussi. Vous risquez de retourner en prison. (Je m'arrêtai un instant avant de poursuivre :) Par conséquent, ne dites pas que je ne suis pas en mesure de poser des conditions.

Nous nous regardâmes un bon moment les yeux dans les yeux. Enfin, Klaus hocha la tête, les coins de la bouche secoués de tics.

— Vous avez marqué un point, monsieur Lucas. Je m'aperçois que je vous ai sous-estimé. Quelles sont vos conditions?

Voyant que mon bluff avait réussi, je fus soulevé par une vague de triomphe, sans rien en laisser paraître. Je me penchai en avant et écrasai ma cigarette.

— Vous dites que vous me verserez un million de dollars. Me croyez-vous assez bête pour vous croire sur parole? Vous vous figurez peut-être que je ne me rends pas compte qu'une fois vos hommes introduits dans la banque et sachant par moi comment emporter le butin, vous ne me ferez pas assassiner comme Marsh?

Klaus me scruta puis son visage sinistre arbora un sourire faux.

— Vous êtes très méfiant, monsieur Lucas. Que proposez-vous?

— Je peux introduire vos hommes à l'intérieur de la banque et, après avoir réfléchi à la question, leur indiquer comment embarquer le butin. Mais vous me remettrez d'abord une somme de 250 000 dollars en bons au porteur. Un million de dollars, c'est un gros paquet. Mais comme je suis certain de ne pas les palper après l'opération, je suis prêt à en accepter le quart. Si vous refusez de me donner ces bons, ce sera un marché de dupes pour nous deux. Je serai jugé pour un crime que je n'ai pas commis, vous n'aurez pas votre vengeance. En revanche, vous aurez Brannigan et la police aux trousses. Dans trois jours, je vous apporterai un plan complet : le moyen d'entrer à la banque et d'emporter le butin. Ce sera à vous de jouer. Vous aurez les bons ou je laisse tomber l'opération.

— Qui me prouve, monsieur Lucas, qu'une fois les bons en main, vous ne disparaîtrez pas?

— Très improbable tant que vous gardez Glenda en otage. (Je me levai.) Réfléchissez. Mercredi soir à 9 heures, j'attendrai que Joe m'amène chez vous. La partie qui me concerne sera réglée. Faites-en autant.

Mieux assuré de dominer cette situation cauchemardesque, je passai dans le hall.

Adossé au mur, Benny se curait les dents. A ma vue, il se redressa. Je passai devant lui, ouvris la porte de la maison et sortis dans la nuit chaude.

Assis dans la Chevrolet, Joe jouait de l'harmonica.
Je pris place.

— En route, Joe, lançai-je, et ne ménagez pas les chevaux.

Il ricana et fit démarrer la voiture.

CHAPITRE V

Au moment où j'entrai dans le bureau des dactylos, Mary Oldham, ma secrétaire, leva les yeux vers moi.

— Bonjour, monsieur Lucas.

— Salut, Mary. Beaucoup de courrier?

— Une pile. Il est sur votre bureau. (Après un instant, elle ajouta :) Abominable, ce qui est arrivé au shérif Thomson, n'est-ce pas?

Je m'immobilisai comme si je venais de heurter un mur de brique.

— Thomson? (Je me retournai pour la regarder.) Que lui est-il arrivé?

— On l'a annoncé à la radio, monsieur Lucas. Vous n'avez pas entendu?

— Qu'est-il arrivé? demandai-je d'une voix tendue.

— Hier soir, très tard. Un chauffard. Le pauvre homme allait monter dans sa voiture quand une auto l'a renversé. C'était volontaire. Trois personnes ont vu le véhicule monter sur le trottoir. Le pauvre shérif n'avait pas une chance de s'en tirer.

Le vent de Sibérie m'enveloppa aussitôt.

— Est-il... il est mort?

— Très grièvement blessé. Il est à l'hôpital. Dans un état alarmant.

J'entendis la voix de Klaus dire : « *Ne vous inquiétez pas du shérif. Je m'attendais à ce qu'il nous mette des bâtons dans les roues, je m'occuperai de lui.* »

Il s'en était bel et bien occupé. Figé sur place, je me sentais devenir blême, puis je me ressaisis. Je marmonnai que j'étais désolé et entrai dans mon bureau. Je m'assis à ma table. Avant que j'aie eu le temps de réfléchir, Bill Dixon entra en coup de vent.

— Je pars pour San Francisco, Larry, annonçait-il en posant une pile de papiers sur ma table. Du travail pour toi. Lowson désire que nous fournissions tous les meubles de bureau. Toujours la même bousculade. Les détails sont consignés là. (Il me regarda.) Brannigan nous a accordé le crédit?

— Je n'ai pas pu le voir, répondis-je. Mais il nous l'accordera. Ne t'en fais pas pour ça.

Il eut un large sourire.

— Ce problème te regarde. (Il consulta sa montre.) Il faut que je parte. C'est vraiment moche, ce qui est arrivé à Thomson. Je l'aimais bien. Un flic consciencieux.

Je me sentis glacé des pieds à la tête.

— Tu as des nouvelles? On m'a dit qu'il avait été renversé par une voiture.

— J'ai entendu ça à la radio en venant ici. Il est mort il y a une demi-heure. Il y a une chose qui me dépasse. Trois types ont vu le chauffard le renverser. Aucun n'a relevé le numéro minéralogique et pas un n'est capable de fournir la description de la voiture.

Grâce à Thomson, le taux de criminalité avait baissé dans le coin. Son adjoint Maclain est au-dessous de tout. Bon, je m'en vais. A bientôt, Larry.

Après le départ de Bill, je restai immobile, les yeux perdus dans le vague.

Je m'occuperai de lui.

D'abord Marsh. Maintenant Thomson. Deux morts pour une sordide vengeance. Je me rappelai que Glenda m'avait dit : « *C'est un être démoniaque.* » Je me rappelai également qu'elle et moi étions menacés de mort violente.

Le téléphone sonna et je fus dès lors absorbé par un travail ininterrompu.

Notre petit atelier installé derrière l'immeuble de bureaux fermait à 18 heures. Mes affaires réglées, je descendis et entrai dans la grande salle qui abritait le matériel nécessaire aux réparations, aux essais et à la construction de machines nouvelles. Mes trois contremaîtres s'apprêtaient à partir. Frank Dodge, le chef d'atelier, me regarda d'un air interrogateur.

— Quelque chose de spécial, monsieur Lucas? demanda-t-il. Je ne suis pas pressé. Je peux vous être utile?

— Non, non, Frank. J'ai simplement envie de travailler sur un projet. Rentrez chez vous.

Après leur départ, je m'installai devant l'atelier. Je travaillai jusqu'à minuit pour fabriquer un bidule permettant de déconnecter la ligne téléphonique directe reliant la banque de Los Angeles à celle de Sharnville. Ce boulot terminé, j'eus la certitude qu'il me suffisait de brancher cet appareil sur le

téléphone du bureau de Manson pour pouvoir ouvrir les trois serrures de la chambre forte.

J'emportai le bidule et rentrai chez moi. J'étais maintenant remis du choc que m'avait causé la mort de Thomson. Cet homme était dangereux et j'avais l'impression qu'il m'était hostile. Fred Maclain, son adjoint, le remplacerait jusqu'aux prochaines élections. Ce colosse envahi par la graisse et toujours ivre n'avait pas de quoi m'inquiéter. Il n'était bon qu'à beugler contre les automobilistes enfreignant le code de la route. Devant un braquage de banque, il aurait la réaction d'un enfant de six ans.

Mais le feu était passé au rouge. A présent, je savais que Klaus était impitoyable et ne reculerait devant rien pour réduire Brannigan à sa merci. J'avais la certitude qu'il me ferait assassiner si je ne réussissais pas à faire entrer ses hommes dans la salle des coffres. Mais j'étais également certain qu'il n'irait pas jusqu'au bout de son chantage. Je l'avais prévenu que je parlerais si j'étais arrêté pour le meurtre de Marsh. Et il ne connaissait que trop bien la force de Brannigan. Maintenant qu'il avait renoncé à obtenir ma coopération par le chantage, il aurait recours à un autre genre de menaces. Si je ne facilitais pas l'entrée de ses malfrats dans la salle des coffres, il nous ferait abattre, Glenda et moi.

Les deux jours suivants passèrent très vite. J'avais tellement de travail au bureau qu'il ne me restait pas une minute pour penser à Klaus. Mais quand je me retrouvais seul, le soir, je réfléchissais, j'élaborais des plans. Si bien que le troisième matin, j'avais un plan infallible non seulement pour faire entrer les

hommes de Klaus dans la salle des coffres, mais pour leur permettre d'emporter leur butin. J'avais également établi des projets nous concernant, Glenda et moi.

Pendant ces trois jours, le décès du shérif Thomson suscita un tollé dans le journal local. Le rédacteur en chef déclara que cette mort était une honte et demanda ce que faisait la police. Le maire lui-même s'en mêla : dans le journal qui publia une photo de l'adjoint du shérif, gras et bouffi, il déclara que la police de Sharnville ne connaîtrait pas un instant de répit tant qu'elle n'aurait pas découvert le chauffard ivre. L'assassinat d'un homme aussi remarquable que le shérif Thomson ne pouvait demeurer impuni... Du bla-bla, quoi.

Plus de deux mille personnes assistèrent aux obsèques de Thomson. Toutes les personnalités de la ville, Dixon et moi entre autres, étaient présentes. Jamais je n'oublierai cette cérémonie. Une longue file de gens importants attendait de serrer la main de Mme Thomson et de lui chuchoter des condoléances. Je chargeai Dixon de nous représenter et sortis de la file. Il me regarda de travers, protesta en disant que je devais rester, mais je m'en allai.

Ce soir-là à 21 heures, on sonna chez moi. J'étais prêt. Je pris ma mallette, allai ouvrir et vis Joe qui m'attendait à côté de l'ascenseur. Après être descendus ensemble, nous sommes montés dans la Chevrolet. Je posai la mallette entre nous deux.

— Il paraît qu'on va entrer en action, monsieur Lucas? demanda Joe en démarrant. Vous avez tout organisé?

— Si je ne l'avais pas fait, je ne serais pas là, répliquai-je.

— Ouais, mon vieux. On va bientôt nager dans le fric. Si je suis content ! J'ai une fille qui m'attend. On partira ensemble. J'ai tout prévu. On nagera dans le fric jusqu'à la fin de nos jours.

— C'est Benny qui a tué le shérif ?

Joe hocha la tête.

— Évidemment. J'aime pas tellement Benny. Mais il connaît son boulot. Ce salopard de shérif m'empoisonnait l'existence. Voulez-vous que je vous dise, monsieur Lucas ? Je roulais bien pépère, et voilà cette ordure qui me fait signe de m'arrêter. Il voulait savoir ce que je fabriquais à Sharnville. J'ai tout de suite piffé qu'il ne pouvait pas blairer les Noirs. Je lui ai dit que je faisais que passer et il m'a répondu de continuer. (Joe ricana.) Il était trop malin. Quand un mec devient trop malin, M. Klaus lui règle son compte. Pour sûr qu'il lui a réglé son compte, à ce salopard. (Après un moment de silence, il poursuivit :) Vous avez vraiment tout organisé, monsieur Lucas ?

— Oui. Mais il existe toujours une possibilité de louper le coup. Et vous risquez toujours d'en prendre pour vingt ans. Mais c'est vous que ça regarde.

— Ouais. (Il émit une sorte d'aboiement rigolard.) Mais ça vous concernera sûrement aussi. (Quittant les encombrements de la ville, il s'engagea sur l'auto-route.) D'après le patron, on trouvera trois millions de dollars dans les coffres. Quand je pense à tout ce fric, ça m'empêche de dormir.

L'occasion que j'attendais se présentait.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que vous toucherez quelque chose, Joe?

Sa figure noire était éclairée par la lumière du tableau de bord. Je vis les muscles se tendre sous la peau.

— Vous dites, monsieur Lucas?

— Rien. Je pensais tout haut... Oubliez ça.

— Vous disiez que je toucherais pas ma part? demanda-t-il soudain hargneux.

— Oubliez ça. Si vous avez de la chance, vous l'aurez... A condition d'être verni.

Il conduisit un bon moment sans un mot. J'allumai une cigarette. Je n'avais pas passé plusieurs nuits à réfléchir et à échafauder des plans pour rien.

Enfin, il me demanda d'un ton anxieux :

— Qu'est-ce que vous voulez dire par... verni?

— Joe, avez-vous de la chance?

Il réfléchit, l'air préoccupé.

— Moi? Je ne crois pas. J'ai jamais eu de pot. J'ai passé la plus grande partie de ma vie en taule. C'est moi qui fais tout le sale boulot du patron. Non, je suis pas verni.

— Trois millions de dollars! (J'émis un petit sifflement.) Ça représente un sacré paquet. Je ne sais pas ce qu'on vous a promis, Joe. Un demi-million, peut-être. Ça fait beaucoup pour un Noir. Enfin, vous aurez peut-être de la chance.

Il ralentit, puis arrêta la voiture dans un sentier. Il se retourna pour me dévisager.

— Où voulez-vous en venir? demanda-t-il visiblement alarmé.

— Je constate un fait, Joe. Ça représente beaucoup d'argent. Qu'est-ce qui empêche Benny de

vous faire sauter la cervelle quand il aura ramassé le butin?

Il me regardait fixement : le blanc des yeux énorme, les lèvres frémissantes.

— Harry ne le laisserait pas faire. Où voulez-vous en venir?

— Je vous préviens, c'est tout, Joe. Je vais vous dire quelque chose. Benny m'inquiète. C'est un tueur. J'ai organisé l'opération, mais on me paye d'avance. Je suis couvert. Vous, pas. Réfléchissez un peu, Joe. Croyez-vous vraiment qu'un tueur comme Benny laissera un nègre se tirer avec cinq cent mille dollars? Posez-vous la question.

Sa figure se couvrit de sueur.

— Harry me protégera. (Il assena un coup de poing sur le volant.) J'ai confiance dans Harry.

— Très bien, mais vous m'apprenez quelque chose de nouveau. J'ignorais qu'un Noir pouvait faire confiance à un Blanc quand il y a une grosse somme d'argent en jeu. Si vous comptez vraiment sur Harry pour vous défendre, dans ce cas, vous n'avez aucun souci à vous faire. Je pensais seulement tout haut. Allons, en route.

Du revers de la main, le Noir s'essuya la figure.

— Vous essayez de me faire marcher, monsieur Lucas?

— Il s'agit d'une très grosse somme d'argent. Pensez-y. Si vous avez entièrement confiance dans Harry, vous n'avez pas de problème... un peu de chance, peut-être. En route... votre patron attend.

— Si Benny cherche à me doubler, murmura-t-il, je lui ferai son affaire.

J'avais semé le doute dans son esprit : c'était justement ce que je voulais.

— Bien sûr. Mais ayez-le à l'œil, Joe. Quand vous aurez ramassé le butin à vous trois, le quittez pas des yeux. Et maintenant, en route.

Il resta un bon moment à marmonner dans sa barbe avant de mettre la voiture en marche et de regagner l'autoroute.

Comme je ne tenais plus à parler, je mis une cassette et un air de beat music secoua la voiture.

Harry attendait au portail. Quand le véhicule le franchit, il m'adressa un signe de la main. Je levai la mienne. Il allait falloir que j'entreprenne Harry. Il était très différent de Joe, mais j'avais tout prévu.

Je descendis de voiture et Benny vint m'accueillir à la porte.

— Salut, salaud, dit-il. Le patron attend.

Je l'examinai attentivement sachant qu'il représentait le danger. La figure de brute exprimait la férocité. En face de lui, j'étais impuissant et le savais. Je passai devant lui et entrai dans le living.

Klaus était à son bureau, ses petites mains brunes posées sur le buvard.

— Entrez, monsieur Lucas, et asseyez-vous.

Au moment où je prenais place, Harry entra et s'installa dans un fauteuil, loin de moi.

Je me retournai pour le regarder. Il éveillait ma curiosité. Car il représentait un facteur inconnu. Il se grattait la barbe, l'air dur, insolent, mais il n'avait pas la brutalité malveillante de Benny.

— Je vous présente Harry Brett, fit Klaus. A partir d'aujourd'hui, vous travaillerez ensemble, monsieur Lucas. Vous lui direz ce qu'il vous faut et il

vous le procurera. (Il se cala contre son dossier.) Si je comprends bien, vous êtes en mesure de m'indiquer comment pénétrer dans la salle des coffres et en sortir l'argent?

Je l'observai attentivement.

— Il était indispensable que vous assassiniez le shérif Thomson?

Il serra les poings et la lueur de folie apparut dans ses yeux gris ardoise.

— Que cela vous serve de mise en garde, grognait-il. Quand quelqu'un se met en travers de mon chemin ou menace de le faire, je me débarrasse de lui. Souvenez-vous-en! Maintenant, répondez à ma question. Pouvez-vous m'indiquer le moyen de pénétrer dans la chambre forte et d'en sortir l'argent?

— Je peux le faire, mais uniquement si mes conditions sont acceptées.

— Nous en avons déjà parlé, fit-il d'un ton hargneux. Nous verrons ça plus tard.

Je jetai un coup d'œil à Harry qui ne perdait pas un mot de ce que nous disions.

— Vous me contraignez à manquer à ma parole, dis-je. Vous me faites chanter pour un crime que je n'ai pas commis. Les preuves que vous détenez contre moi peuvent m'envoyer en taule pour des années et vous savez que ces preuves sont truquées. Je possède un atout : aller tout raconter à Brannigan qui vous poursuivra et vous coïncera, soyez-en sûr. Si vous n'acceptez pas mes conditions, je suis prêt à être traduit en justice et je sais que, vous aussi, vous finirez en taule. Si je vous fournis le moyen d'entrer dans la salle des coffres, je veux être payé d'avance.

— Nous avons déjà discuté de ça, dit Klaus impa-

tient. Je vous paierai comme prévu si vous parvenez à me convaincre que nous pouvons pénétrer dans la chambre forte et emporter l'argent.

— Qui ça, nous? (Je secouai la tête.) Je présume que vous ne participerez pas à l'opération et attendrez tranquillement ici pendant que vos hommes prendront les risques.

Klaus me foudroya du regard.

— Quels risques?

— L'imprévisible. Si l'imprévisible arrive, vos hommes récolteront vingt ans.

Je vis Harry s'agiter sur son siège, mal à l'aise.

Le visage hargneux, Klaus se pencha en avant et dit :

— Alors votre bonne femme et vous serez aussi morts que Marsh et Thomson.

En le regardant, j'eus la certitude qu'il s'agissait d'un déséquilibré bon pour la psychiatrie, et je sentis un frisson me parcourir l'échine.

— Alors espérons que l'imprévisible ne se produira pas, dis-je, m'efforçant de parler d'une voix égale.

Je me baissai pour prendre la mallette que j'avais apportée. Vif comme un lézard, Harry bondit. M'arrachant la mallette des mains, il la posa sur le bureau, fit jouer les fermoirs et souleva le couvercle. Un coup d'œil sur ce qu'elle contenait le satisfit. Il adressa un signe de tête à Klaus et retourna s'asseoir.

Avait-il cru que je transportais une arme? Ou cherchait-il à impressionner Klaus par son efficacité? Toujours est-il que la rapidité de son geste m'apprit qu'il ne fallait pas le sous-estimer.

Je sortis de la mallette l'appareil que j'avais

confectionné, deux neutralisants photo-électriques et le plan de la banque.

J'étalai le plan sur le bureau :

— Voici l'entrée de la banque. La double porte est commandée par une cellule photo-électrique. Il s'agit d'une cellule unique que seuls Manson, le caissier-chef et moi pouvons débloquer. La sécurité est à toute épreuve. Si quelqu'un réussissait à se procurer un appareil neutralisant, il ne réussirait qu'à entrer dans le hall de la banque. Il lui serait impossible de pénétrer dans la salle des coffres et d'accéder au premier étage où se trouve le personnel. Cet appareil permettra à vos hommes de s'introduire dans le hall. Ils devront entrer au moment où le gardien fait sa tournée. Les portes à glissière s'ouvrent, vos hommes se précipitent et les portes se referment automatiquement. L'opération ne prendra pas plus de trente secondes. Il faudra qu'ils se munissent de petites fraiseuses à acétylène pour forcer les coffres. Le découpage des serrures ne posera pas de problème. Ça prendra du temps, mais avec une fraiseuse, ça marchera. Bien entendu, le problème consiste à entrer dans la chambre forte. (Je montrai le plan.) Le bureau de Manson se trouve ici. Le hall est protégé par trois yeux électroniques. Tout ce qui franchit leur faisceau est photographié. Voici les faisceaux. (Je traçai un trait au crayon sur le plan.) Vos hommes peuvent échapper à ce danger en rampant jusqu'à l'ascenseur et monter jusqu'au premier pour gagner le bureau de Manson. (Je pris le bidule que j'avais fabriqué.) Sur la table de Manson, il y a un téléphone rouge. Il faudra sectionner les fils, les dénuder et les relier à ces deux fils ici. (Je les leur indi-

quai sur l'appareil.) Ensuite, il faudra composer un numéro de quatre chiffres sur le cadran du téléphone rouge : 2-4-6-8. Ces chiffres débloquent trois serrures de la salle des coffres. La cassette où est enregistrée la voix de Manson permettra d'ouvrir les trois autres. La cassette se trouve dans un panneau actionné par un ressort, derrière le bureau de Manson. Le temps qu'il faudra pour ouvrir les coffres dépend de vos hommes. A supposer qu'ils pénètrent à l'intérieur de la banque le samedi à 2 heures du matin, ils devraient avoir vidé les coffres dans la soirée. (Je m'interrompis et regardai Klaus.) Une question à poser?

Klaus se tourna vers Harry qui secoua la tête.

— Vous mettrez les détails au point avec Harry plus tard, dit Klaus. Indiquez-moi maintenant comment on sortira l'argent.

— C'est un problème qui me paraissait très difficile à solutionner. Mais j'y suis arrivé. Il y a dans les quatre cents coffres. Tous ne sont pas utilisés mais il faudra que vos hommes les ouvrent quand même tous. Ceux qui sont loués contiennent de l'argent, des bijoux, des valeurs et des documents. Il faudra vous munir de cartons pour emporter le tout. Le gardien met trois minutes pour faire le tour de la banque et regagner sa guérite devant la porte. Il faudra donc que vos hommes entrent très vite, munis d'une fraiseuse et de cartons pliables. Le gardien est relevé le dimanche matin à 8 heures. C'est à ce moment-là qu'il faudra sortir le butin. Les risques sont minimes. Les rues sont pratiquement désertes et les gardiens bavarderont devant la banque. A 7 heures 55 exactement, un fourgon blindé arri-

vera derrière le bâtiment. Tous les lundis matin vers 8 heures un véhicule blindé vient alimenter les réserves de la banque; il apporte l'argent pour le règlement des payes, entre autres. A Sharnville, tout le monde a vu ce fourgon. Il fait partie du paysage, si l'on peut dire. (Je pointai mon crayon sur le plan.) Le fourgon arrive à la banque ici et descend une rampe conduisant à une cave. Les portes de la cave se referment automatiquement derrière lui. Le conducteur est muni d'un appareil qui commande l'ouverture de la cave. Là, il attend qu'un employé ouvre une porte d'acier donnant sur la chambre forte. L'employé ne s'exécute qu'après avoir vérifié l'identité du chauffeur. Je peux ouvrir les portes de la cave et celle qui donne accès à la banque, mais de l'intérieur de la chambre forte seulement. Il faudra vous procurer un véhicule identique et habiller deux de vos hommes avec l'uniforme des gardes du fourgon. Vous chargerez les cartons dans le camion et partirez. Si personne ne commet d'impair, l'alerte ne sera donnée qu'à l'ouverture de la banque, le lundi matin. Ce qui donne à vos hommes tout le temps de disparaître.

Klaus se tourna vers Harry :

— Tu peux te procurer le fourgon et les uniformes?

— Certainement. Il me faudra des photos du camion et des fringues. J'ai un type qui se chargera de ça. Aucun problème.

S'adressant à moi, Klaus demanda :

— Vous croyez que votre plan marchera?

— S'il foire, aucun autre ne réussira. (Je désignai

l'appareil et la carte.) J'ai tout prévu. La suite dépend de vos hommes.

— Non, monsieur Lucas, elle dépend de vous. Parce que vous serez avec eux. (Il se pencha pour m'observer, les yeux étincelants.) Si quelque chose cloche, on vous abattra. Benny a tué Marsh et Thomson. Il a ordre de vous descendre si l'opération rate ou s'il pense que vous jouez double jeu. Souvenez-vous-en. (La hargne figea ses traits.) Il y a encore une chose que vous ne devez pas oublier, monsieur Lucas. J'abattraï moi-même votre bonne femme, monsieur Lucas! Il faut que cette opération réussisse!

— Compris, dis-je.

Klaus regarda Harry :

— Au boulot et vite, Harry : le fourgon, les uniformes, la fraiseuse et les cartons. Je veux que l'opération commence samedi matin à 3 heures. Tu mettras les détails au point avec M. Lucas demain soir. Où allez-vous vous rencontrer?

Harry se gratta la barbe pendant qu'il réfléchissait.

— Demain soir, 9 heures, au motel de la Rose d'Or sur l'autoroute de San Francisco. (Il me regarda.) Vous connaissez?

— Je trouverai.

— Demandez le pavillon six. (Il eut un sourire rusé, insolent.) On me connaît bien.

Il se leva et sortit.

— Vous êtes satisfait? demandai-je à Klaus.

— Si Harry ne rencontre aucun problème, je vous paierai comme convenu.

D'un tiroir, il sortit une volumineuse enveloppe. Il l'ouvrit et en sortit des bons au porteur.

— Deux cent cinquante mille dollars, monsieur Lucas. Voyez vous-même. (Il poussa les titres à travers le bureau.) Voilà qui devrait vous encourager.

Je pris les bons. Ils valaient 25 000 dollars chacun. Il y en avait dix, usagés, prouvant qu'ils étaient passés de main en main. Je les posai sur le bureau et Klaus les ramassa.

— Ces bons seront déposés jeudi matin à votre bureau si Harry m'assure qu'il n'y a pas de problèmes.

Je pris ma valise et me levai.

— Pas d'argent jeudi... pas d'opération, lançai-je.

— S'il n'y a pas de problèmes, vous aurez votre argent. D'après ce que vous m'avez dit, je ne pense pas qu'il y en ait. Quand les bons seront entre vos mains, méfiez-vous. Si vous décidez de sacrifier la vie de votre bonne femme et de lever le pied, n'en faites rien.

De nouveau, son visage se figea en un masque de hargne.

— A partir de maintenant, vous serez surveillé. J'ai une organisation qui ne se limite pas à trois hommes. Si vous tentez de lever le pied, vous n'irez pas loin. Et votre fin sera très désagréable. (Une lueur brilla dans les yeux gris ardoise.) On vous coupera les mains et la langue et on vous crèvera les yeux. Vous mourrez d'hémorragie. Alors pas d'entourloupe, monsieur Lucas.

A ce moment je me rendis compte que cet homme était complètement fou.

— Compris, dis-je, puis je le quittai et passai dans le vestibule.

Debout à côté de la porte d'entrée, Benny ricana :
— A bientôt, salaud, dit-il.

Je me dirigeai vers la Chevrolet où Joe jouait de l'harmonica.

Alors que je me glissais sur la banquette, je pensais avec soulagement que Klaus n'était pas aussi malin que le croyait Joe. J'avais pris un risque. Klaus, Harry et Joe ne se doutaient pas que j'avais installé un magnétophone à l'intérieur du couvercle de ma mallette. Je possédais maintenant l'enregistrement de tout ce qu'ils avaient dit.

*

Joe roula sans un mot jusqu'à l'autoroute. A la faible lueur du tableau de bord, je constatai que sa figure noire ruisselait de sueur. Il avait l'air du type très préoccupé, comme je l'espérais. Une fois sur l'autoroute en direction de Sharnville, je lançai :

— Votre patron est content, Joe. On entre à la banque samedi matin à 3 heures.

Il émit un grognement. Sa mine inquiète s'accrut mais il s'enferma dans son mutisme.

Ce fut seulement au moment où nous approchions de mon immeuble que je proposai :

— Entrez donc prendre un verre avec moi, Joe. A moins que vous ayez rendez-vous avec une fille.

Il me regarda fixement pendant un instant. Je voyais le blanc de ses yeux.

— Vous invitez un nègre à boire avec vous, monsieur Lucas? demanda-t-il d'un ton surpris.

— Écoutez, Joe, nous sommes tous dans le même bain. Avec de la chance, nous allons tous êtres ri-

ches, dis-je en mettant l'accent sur le mot chance. Laissez tomber ces histoires de nègres et appelez-moi Larry.

Il stoppa devant mon immeuble.

— Harry m'a jamais invité à prendre un verre avec lui, marmonna-t-il.

— Allez, Joe, venez. (Je descendis.) Ne jouez pas les Oncle Tom.

Je traversai le trottoir, l'obligeant à me suivre. Il me rejoignit au moment où je poussais les portes vitrées du hall. Nous prîmes l'ascenseur. Je déverrouillai ma porte et m'effaçai pour le laisser entrer. Mal à l'aise, il me regarda refermer le battant à clé.

— Whisky et coca ça vous va? demandai-je en m'approchant de la cave à liqueurs.

— Oui, vieux. (Il jeta un coup d'œil autour de lui, essuyant du revers de la main la sueur qui lui couvrait la figure.) Franchement, je comprends pas. Pourquoi voulez-vous m'offrir un verre?

— Assez de servilité, Joe, fis-je d'un ton impatient. Vous êtes un homme comme moi et nous allons travailler ensemble. Asseyez-vous, bon sang!

Toujours marmonnant, il s'installa dans un fauteuil, les coudes sur les genoux.

La mixture que je lui préparai aurait assommé une mule. Lui tournant le dos, je me servis un coca sans whisky. Je lui tendis son verre et m'assis en face de lui.

Comme si de rien n'était, je lui dis comment nous entrerions à la banque, lui parlai des gadgets et des appareils neutralisants et racontai que Harry s'occupait du fourgon qui emporterait tout. Je lui

fournis tous les détails de l'opération. Penché en avant, les traits tendus, le Noir écoutait en sirotant son godet.

— Et voilà, Joe, conclus-je en remarquant que son verre était presque vide. Avec de la chance, lundi matin, vous serez riche.

— Je vous ai pas dit que j'ai jamais eu de chance? J'ai réfléchi à ce que vous m'avez raconté. Maintenant, je suis même plus sûr de Harry.

— Voyons, Joe. Vous m'avez assuré que vous aviez confiance en lui.

— Ouais. (Il siffla son verre et fit une grimace.) On a passé trois ans dans la même cellule, Harry et moi. Un sacré bout de temps. On s'entendait bien. C'est lui qui m'a fait connaître le patron.

— Qu'est-ce qui l'avait conduit en taule, Joe?

— Harry? Son vieux était un as, question de fabriquer des faux bons. Harry les écoulait. Il m'a dit que le vieux avait été imprudent et on les a arrêtés tous les deux. Harry en a pris pour six ans.

Un as, question de fabriquer des faux bons!

Ça fit tilt dans ma tête.

Je compris pourquoi Klaus avait accepté de me payer en titres. Maintenant j'avais la certitude que les bons qu'il m'avait montrés sortaient des mains du père de Harry.

Je regardai Joe et me rendis compte que l'alcool commençait à produire son effet. Il avait le regard hébété et se frottait constamment la bouche du revers de la main.

— Harry m'a l'air régulier, dis-je. Mais Benny me flanque la trouille. J'ai l'impression qu'une fois l'ar-

gent dans le fourgon, il me descendra. Il est aussi capable de vous abattre, Harry et vous.

Joe secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées et me dévisagea.

— Oui, vieux. Benny, il me débecte.

— Vous avez un revolver, Joe?

— Bien sûr.

— Malheureusement, moi je n'en ai pas. A nous deux, nous pourrions tenir tête à Benny, s'il devenait menaçant.

Joe me regarda bouche bée.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Si j'avais une arme, nous n'aurions pas à nous inquiéter de Benny. On le surveillerait à tour de rôle.

Il fronça les sourcils pour réfléchir.

— Mais Harry le surveillera.

— J'en parlerai à Harry, Joe. Si nous sommes trois à l'avoir à l'œil, il ne pourra pas nous jouer un sale tour.

Joe continua à réfléchir, puis hocha la tête.

— Oui, vous avez raison. (De sa poche revolver, il sortit un 38 spécial de la police.) Prenez ça. J'en ai un autre dans ma piaule. Oui, à nous trois, on pourra se débrouiller avec Benny.

Je pris l'arme; cela pouvait donc se passer aussi facilement. Je n'arrivais pas à le croire.

— Autre chose, Joe. N'accordez pas une entière confiance à Harry. Il y a beaucoup d'argent en jeu. Harry peut se débarrasser de Benny. Il peut aussi se débarrasser de nous deux.

De nouveau Joe fronça les sourcils, puis secoua la tête.

— J'y crois pas... Non, pas Harry.

— Ça fait beaucoup d'argent.

Il réfléchit encore puis acquiesça :

— Oui. C'est bien vrai.

— Écoutez, Joe. C'est à vous de vous méfier. Trois millions de dollars! Il faut vous assurer que vous toucherez votre part. Moi, je n'ai pas à m'en faire. Comme je vous l'ai dit, je suis payé d'avance. Tandis que vous, vous devez vous méfier de Benny et de Harry. Je vous surveillerai et vous me surveillerez. Pas un mot de tout ça à Harry. On ne sait jamais.

— Oui. (Il secoua la tête.) Qui diable pourrait l'apprendre? Vous voulez que je vous dise, vieux? Eh bien, j'ai trop bu. (Il se leva en chancelant.) Je rentre.

— Voulez-vous que je vous raccompagne, Joe? Il gagna la porte en titubant, s'arrêta et me regarda.

— Vous feriez ça?

— On travaille ensemble, Joe. Pas question qu'un flic vous ramasse. Je vais vous ramener chez vous.

— Merci, vieux. Ce mélange...

Je le guidai vers la porte de l'ascenseur, puis l'amenai à la Chevrolet.

— Où va-t-on? demandai-je une fois installés tous les deux dans la voiture.

— Tout droit. La dixième rue à droite. N° 45; marmonna-t-il et sa tête s'affaissa.

Dix minutes plus tard, je stoppais devant un immeuble sans ascenseur et secouai Joe pour le réveiller.

— On est arrivés, Joe.

Il m'attrapa le bras.

— Vous êtes un vrai pote, vieux, murmura-t-il.

Gardez la voiture. J'irai la chercher demain. Putain!
Il était bien tassé ce godet!

Comme il allait descendre, je le pris par le bras.
— Joe... Où est Glenda?

Il posa sur moi un regard d'ivrogne.

— Chez le patron, vieux. Qu'est-ce que vous croyez? Tout ce qu'il y a de confortable. Avec Benny pour lui souffler dans le cou.

Il descendit en titubant et traversa péniblement le trottoir. Je le regardai ouvrir la porte, puis disparaître. Alors, je respirai un bon coup.

J'avais l'impression que la chance était de mon côté.

*

— Le fourgon sera prêt vendredi après-midi, annonça Harry. La question des uniformes est réglée.

Nous étions installés dans le pavillon six du motel de la Rose d'Or. La chambre était confortablement meublée : lit à deux places contre le mur du fond, quatre fauteuils, téléviseur et cave à liqueurs. Un whisky à la main, nous étions assis face à face.

— J'irai chercher le camion à San Francisco vers minuit, poursuivit Harry. Aucun problème. Pour les gardes, j'ai deux comparses.

— Ils savent de quoi il s'agit?

— Évidemment. Ils touchent deux grands formats. Pour ce prix, ils couperaient la gorge à leur mère. (Il me regarda, l'air songeur.) Le seul point faible de l'opération, c'est le gardien de la banque. Si on s'en débarrassait pour le remplacer par quelqu'un à nous?

Cette suggestion me choqua mais elle m'apprit que Harry était aussi féroce que Klaus.

— Le gardien est relevé le dimanche matin. Si vous le faites disparaître, l'opération échoue.

Harry réfléchit à la question, puis hocha la tête.

— Ouais. Je vois.

Il se gratta la barbe et sourit.

Il m'expliqua que sa petite amie se posterait au coin est de la banque d'où on ne pouvait pas la voir. Quand le gardien passerait, elle lui demanderait l'adresse d'un hôtel.

— Elle est mignonne à croquer, fit Harry avec un sourire épanoui. Elle est capable de bavarder cinq bonnes minutes avec le gardien. Tout le temps qu'il nous faut pour entrer. Elle a déjà travaillé pour moi. Une fille drôlement futée.

L'idée me parut bonne. Le problème du gardien m'inquiétait.

— Entièrement d'accord, approuvai-je.

— Dites-moi, mon pote, elle va marcher, cette farce?

— En ce qui me concerne, oui. Ce qui arrivera quand vous serez parti dans le fourgon avec le butin, c'est votre affaire.

Il m'observa, les yeux plissés.

— Pourquoi on n'arriverait pas à emporter le fric? L'alerte ne sera donnée que le lundi, d'après vous. Ça nous donne toute la journée du dimanche pour disparaître dans la nature.

— Parfait. (Je sirotai mon whisky.) Vous n'avez donc pas de problème, mais c'est une grosse somme d'argent.

Il pencha la tête de côté.

— Et alors?

— Vous vous rendez compte que Klaus est fou à lier? C'est un psychopathe.

— Supposons que vous ayez raison?

— Trois millions de dollars, Harry! Même un psychopathe ne lâche pas un tel paquet. C'est vous qui prenez tous les risques. Il attend dans un fauteuil.

Il se redressa, puis se pencha en avant.

— Et alors?

— Rien. Personnellement, je n'ai aucun souci à me faire. On me paye d'avance. C'est vous qui devez vous en faire!

— Vous croyez que Klaus chercherait à nous doubler? demanda-t-il d'un ton peu rassuré.

— Vous avez affaire à un dingue. Il peut arriver n'importe quoi. Je ne sais pas, moi. Il est peut-être assez dingue pour vous laisser tous les trois filer avec trois millions de dollars. D'un autre côté, il est capable de vous faire descendre vous et Joe, et de garder le magot pour lui.

Harry se gratta la barbe, l'air inquiet.

— Qui nous descendrait?

— Il possède une organisation, à ce qu'il m'a dit.

Harry se mit à rire.

— Bien sûr : il a moi, Joe et Benny. C'est ça, son organisation. Il adore exagérer. C'est moi qui sais où m'adresser quand on a besoin de renfort, pas lui. C'est stupide, ce que vous racontez. Une fois qu'on aura l'argent, il ne pourra rien faire.

— Il y a Benny, dis-je d'un ton paisible.

Harry se redressa d'un bond. On aurait dit qu'il venait de se cogner à un mur de brique.

— Ouais... Il y a Benny.

Il réfléchit en silence, les yeux fixés sur son verre.

— Benny est un tueur et un débile, insistai-je. Si vous pouvez avoir confiance en lui, vous n'avez aucun problème. Personnellement, je ne m'y fierais pas. Ce type m'inquiète. A la moindre occasion, il est capable de nous descendre tous les trois et de filer avec le magot. Je vous dis ce que je pense.

Harry s'agita sur son siège, gêné. Il réfléchit à ce que je venais de dire, sourcils froncés :

— Allons! voyons, je...

— Qu'est-ce qu'un connard comme Benny ferait de trois millions de dollars? coupai-je. S'il nous supprimait tous les trois, il ne saurait pas quoi faire d'une somme pareille. Mais Klaus le saurait. Benny irait donc le trouver. Klaus lui a peut-être déjà promis de lui dire comment disposer de cet argent. Et Benny risque de se faire posséder, lui aussi. Qu'est-ce qui empêcherait Klaus d'éliminer Benny et de disparaître avec l'argent, hein? Pour trois millions de dollars!

Harry ne me quittait pas des yeux et je voyais que je lui avais mis la puce à l'oreille.

— Vous êtes drôlement futé, dit-il lentement. Vous me donnez à réfléchir. Faites votre boulot et laissez-moi m'occuper de Benny. Et maintenant reprenons l'opération de A à Z, d'accord?

Convaincu d'avoir semé le doute dans l'esprit de Harry, je sortis de ma mallette le plan de la banque et, pendant deux heures, nous mîmes l'opération au point.

Harry était intelligent et avait l'esprit vif. Ses questions étaient pertinentes, mais il parut satisfait de mes réponses.

— Très bien, dit-il enfin. Ça m'a l'air au poil.

— Vraiment?

— Je ne vois pas comment ça pourrait clocher. Oui, tout est parfait.

— Dites-le à Klaus. Il a accepté de me payer d'avance si vous étiez satisfait.

Il me lança un regard en coin.

— Vous prenez vos précautions, hein?

— Je serais le roi des cons si je ne le faisais pas. Je sais parfaitement que vous ne partagerez pas avec moi. Ma part sort de la poche de Klaus.

— Combien vous donne-t-il?

— Deux cent cinquante mille dollars en bons au porteur.

Il détourna les yeux.

— Des bons au porteur? répéta-t-il.

— Oui... ça vaut des billets de banque.

Son petit sourire rusé m'apprit tout ce que je voulais savoir. Il savait que Klaus me payait avec de faux titres.

— Vous êtes vraiment très futé. (Il hocha la tête.) Des bons, ça vaut mieux que des liasses de billets.

— Sans aucun doute, dis-je, tout en pensant : « Rira bien qui rira le dernier, faux jeton. » Qu'avez-vous prévu pour les bijoux? ajoutai-je d'un ton léger alors que je rangeais le plan dans ma mallette. Il y en aura beaucoup.

— Ça ne devrait pas poser de problème. J'ai un type à la coule qui s'en chargera. Mais il y aura de l'argent liquide, non?

— Oui. Mais plus de bijoux que de pognon.

Il fit une grimace.

— Vous croyez qu'il y a trois millions dans les coffres?

— Je l'ignore : davantage peut-être. Dans une ville aussi riche que Sharnville, on doit garder beaucoup d'argent dans les coffres. Il y a de nombreuses transactions immobilières en ce moment. Beaucoup se régleront en argent liquide pour échapper à la taxation.

— D'accord. Eh bien voilà qui règle la question. (Il se leva.) Klaus est peut-être dingue mais il est malin.

— C'est aussi l'avis de Joe.

— On passera vous prendre chez vous samedi matin à 2 heures et demie. D'accord?

— Je serai prêt.

— S'il y a un pépin, je vous appelle au bureau.

— Dites que vous vous appelez Benson et travaillez chez I.B.M.

— Entendu.

Pendant que nous nous dirigeons vers la porte, je dis :

— Ayez Benny à l'œil.

— Comptez sur moi. (Il se tut un instant et me fixa de ses yeux devenus de glace.) Toi aussi, je t'aurai à l'œil, gros malin.

Passant devant moi, il gagna la Chevrolet dans l'obscurité. Quand il démarra, j'abaissai l'interrupteur du magnétophone dissimulé dans la poignée de ma mallette.

Je me dirigeai vers ma voiture, déposai précautionneusement mon bagage à côté de moi et rentrai chez moi.

Le jeudi matin vers 11 heures, au moment où je replaçais le combiné après une longue conversation avec Bill Dixon, ma secrétaire entra dans mon bureau.

— Une lettre exprès pour vous, monsieur Lucas. Marquée « personnel ».

Elle posa une volumineuse enveloppe sur ma table.

— Merci, Mary.

Quand elle fut partie, je pris l'enveloppe par un coin, la fendis avec précaution. Les bons se répandirent sur mon bureau. Je les examinai. Ils paraissaient authentiques, mais je ne m'y trompai pas. Aucun mot n'accompagnait l'envoi. A l'aide de mon mouchoir, je remis les titres dans l'enveloppe que j'enfermai à clé dans un tiroir de ma table.

Calé contre mon dossier, je réfléchis à la situation. Je possédais deux enregistrements accablants, celui de mon entretien avec Klaus et ma conversation avec Harry. J'en avais un autre de Joe. J'avais les empreintes de Harry sur ma mallette. Une chance qu'il me l'ait arrachée des mains au moment où j'allais l'ouvrir! Ses empreintes figuraient au sommier. Il était possible qu'il y eût des empreintes de Klaus sur l'enveloppe, voire même sur les bons. Avec son casier judiciaire, les faux bons enverraient Klaus en taule pour longtemps. Je détenais les preuves que Harry, Joe et lui étaient responsables du cambriolage. Mais pas Benny. Cela me préoccupait. Jusqu'à présent, je n'avais rien contre Benny.

Mary vint m'avertir que l'entrepreneur m'attendait et, pendant trois heures, il ne fut question que d'affaires.

Vers 13 heures, heure à laquelle je déjeune généralement, je dis à Mary que j'avais un travail un peu particulier à faire et l'envoyai me chercher des sandwiches.

— J'ai besoin d'un autre magnétophone, Mary. J'ai des bandes à réenregistrer.

— Je vais vous faire ça, monsieur Lucas.

— Merci, mais je m'en chargerai. Ne me transmettez aucune communication pendant une heure. Dites que je suis sorti déjeuner.

Je pris le magnétophone, m'enfermai à clé et établis une copie des deux enregistrements. Puis sur ma machine à écrire portative, j'écrivis une lettre en double exemplaire à Farrell Brannigan. Je lui parlai de mon amour pour Glenda, de Klaus et son chantage, de sa détermination à pénétrer dans la banque la plus sûre du monde. Je lui révélai que les enregistrements permettaient d'arrêter Klaus et que les bons remis par lui étaient des faux. Je n'omis aucun détail. Je terminai en lui disant que Klaus menaçait de nous tuer, Glenda et moi, si le cambriolage de la banque échouait.

Je relus ce que j'avais écrit. Puis, satisfait, je glissai les feuillets dans une enveloppe avec l'original des enregistrements, avant de la cacheter. J'enfermai à clé le double de ma déclaration et les copies des bandes dans un tiroir de mon bureau. Il était 14 heures 15, et j'entendais ma secrétaire remuer dans la pièce voisine. Je déverrouillai ma porte, puis

dis à Mary que j'étais prêt à travailler. Quelques minutes plus tard, le téléphone se mit à sonner.

Mary et tout le personnel étaient partis depuis longtemps quand, à 20 heures, les affaires de la journée réglées, je pus concentrer toute mon attention sur mon problème personnel. J'avais maintenant la certitude d'avoir réussi à me couvrir. Mais pas Glenda. Il fallait que je découvre le moyen de l'enlever à Klaus. D'après Joe, elle était prisonnière chez lui. Je me dis que j'avais toute la journée du vendredi et du samedi pour trouver une idée.

Laissant les doubles dans le tiroir de mon bureau, j'emportai le texte original de ma déclaration et des enregistrements, puis montai dans ma voiture. J'avais rangé dans la boîte à gants le revolver que m'avait donné Joe. Tout en démarrant, je pris l'arme et la glissai dans la poche de mon veston. J'éprouvai une sensation de sécurité. Je me garai à deux cents mètres de mon immeuble. Pas question de prendre de risques. Portant d'une main l'enveloppe volumineuse contenant les bandes et ma déclaration, l'autre sur la crosse du revolver, je me dirigeai vers l'entrée bien éclairée de l'immeuble. En arrivant devant les portes vitrées donnant sur le hall illuminé, je m'arrêtai, regardai à gauche, puis à droite, avançai de quelques pas et m'immobilisai brutalement.

Benny était installé dans un fauteuil, à côté de l'ascenseur, le chapeau repoussé sur la nuque, un journal de turf entre les mains.

Un frisson me parcourut le dos. Je fis volte-face et me dirigeai à toute allure vers ma voiture.

De toute évidence, Benny m'attendait. Mais pourquoi? A la vue de la grosse enveloppe que je portais,

il pouvait me l'arracher des mains. Et je n'étais pas encore prêt à me bagarrer avec Benny.

Pendant combien de temps allait-il m'attendre? Je voulais rentrer chez moi, mais une fois que je le saurais parti. Je décidai de prendre la voiture pour aller dîner dans un restaurant au bout de la rue puis de revenir en prenant toutes mes précautions.

Au moment où j'arrivais devant ma portière, je vis Fred Maclain, shérif adjoint, maintenant shérif en titre de Sharnville, qui se dirigeait vers moi.

— Salut, Fred!

Il s'arrêta puis me reconnut. Du coup, sa figure rouge et bouffie se fendit d'un large sourire.

— Salut, monsieur Lucas.

Je lui serrai la main.

— Atroce, ce qui est arrivé à Joe, dis-je. Je ne peux pas m'empêcher d'y penser tout le temps.

— Ouais. (Maclain gonfla ses grosses joues.) Mais on l'aura, ce voyou, monsieur Lucas. Faites-moi confiance, on l'aura.

— J'en suis certain, Fred. (Après une pause d'un instant, je poursuivis :) Je monte chez moi prendre un verre en vitesse. Je suis invité à dîner après. Vous venez me tenir compagnie? J'ai un scotch excellent.

— Ça porte malheur de refuser un verre, monsieur Lucas, dit-il avec un grand sourire. Montrez-moi le chemin.

Nous marchâmes côte à côte jusqu'à l'immeuble et ensuite nous pénétrâmes dans le hall. Du coin de l'œil, je vis Benny se crispier, prêt à se lever. Puis à la vue de Maclain, il se cala dans son fauteuil, le nez plongé dans sa feuille de turf. Sans un regard pour Benny, je conduisis Maclain à l'ascenseur. Je vis le

shérif dévisager Benny; le regard de ses petits yeux porcins se durcit.

— Un instant, monsieur Lucas. (Il s'approcha de Benny, et de son ton de flic cassant :) Il me semble vous avoir déjà vu quelque part. Vous n'êtes pas d'ici. Je suis le shérif. Je me méfie des étrangers. Qui êtes-vous?

Benny se leva précipitamment. La sueur faisait briller sa figure de brute.

— Je reposais mes panards, répondit-il. C'est défendu?

— Vous habitez ici? aboya Maclain qui n'était heureux que lorsqu'il aboyait contre quelqu'un.

— Non... je reposais mes panards.

— Allez donc reposer vos pieds ailleurs, bon Dieu. Votre nom? D'où venez-vous?

— Tom Schultz, fit Benny sur la défensive. J'ai une heure d'attente avant le départ de mon train.

— Venez, Fred, dis-je. Le temps passe.

Maclain émit un grognement, puis fit signe à Benny de prendre la porte :

— Disparaissez.

Quand Benny fut sorti, Maclain sourit et vint me rejoindre à la porte de l'ascenseur.

— Il a tout du voyou, fit-il en montant dans la cabine. J'ai horreur de ces gars-là.

Une fois chez moi, je lui servis un whisky-soda et l'installai dans un fauteuil.

— Excusez-moi un instant, Fred, dis-je. Le temps de faire un brin de toilette.

— Ne vous occupez pas de moi. (Il but une gorgée de whisky et soupira :) Ça, c'est du fameux.

Je posai la bouteille et l'eau gazeuse sur une table à

côté de lui et entrai dans ma chambre. Je mis l'enveloppe dans ma mallette déjà entourée de cellophane. Passant dans la cuisine, je trouvai une feuille de papier brun et de la ficelle qui me servirent à emballer le bagage. Le tout fut effectué en moins d'un quart d'heure.

Je rentrai dans le living, le paquet à la main. Maclain fredonnait doucement. Je constatai que le niveau de la bouteille de scotch avait sérieusement baissé.

— Sacrément bon, votre whisky, monsieur Lucas.

Installé à mon bureau, j'inscrivis sur le paquet l'adresse de Brannigan, Banque Nationale de Californie, Los Angeles.

— Puis-je vous demander de me rendre un service, Fred?

Il me regarda en clignant des yeux, le regard trouble.

— Volontiers. Tout ce que vous voudrez.

Il se versa une nouvelle rasade de whisky, but, poussa un soupir et eut un hochement de tête approbateur.

— Ce paquet contient des papiers importants pour M. Brannigan, fis-je, espérant que, malgré son ivresse, il comprendrait ce que je lui disais. Accepteriez-vous de l'enfermer dans votre coffre, Fred?

Il me regarda, bouche bée.

— Mettez-le donc à la banque, monsieur Lucas.

— J'ai dit à M. Brannigan que je vous confierais ce paquet. Il a approuvé cette idée. Il a beaucoup d'estime pour vous, Fred. Il m'a assuré que, si on l'écou-

tait, vous seriez notre prochain shérif. Et vous savez qu'il a le bras long.

La figure bouffie de Maclain s'illumina d'un sourire de satisfaction.

— Il a dit ça, M. Brannigan?

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Ouais, et il a raison. (Prenant appui sur les bras du fauteuil, il se leva.) M. Brannigan peut me demander n'importe quel service.

— Je voudrais que vous gardiez ce paquet dans votre coffre, Fred. Si vous n'avez pas de nouvelles de moi lundi matin, vous remettrez personnellement ce paquet à M. Brannigan. Lundi matin après 10 heures, pas avant. Écoutez, Fred, ce paquet est important. Faites-vous accompagner quand vous vous rendrez en voiture à Los Angeles. M. Brannigan vous en sera reconnaissant. Et remettez-lui ce paquet en main propre.

De nouveau, Maclain me regarda bouche bée.

— Très bien. Ce sera fait. Lundi matin, hein?

— C'est ça. Quand M. Brannigan aura ce paquet, vous serez assuré de devenir le shérif de Sharnville, croyez-moi.

Il remonta son ceinturon où pendait son revolver, repoussa son Stetson sur sa nuque et m'adressa un sourire d'ivrogne :

— C'est comme si c'était fait, monsieur Lucas.

— Merci, Fred. Allons-nous-en. Je vous ramène. Je veux voir ce paquet enfermé dans votre coffre.

— Mais certainement.

Il se pencha pour verser du whisky dans son verre émit un grognement, me sourit, puis se dirigea avec moi vers l'ascenseur, le paquet sous le bras.

Je le regardai enfermer le paquet dans le gros coffre du commissariat.

— Parfait, Fred. Si je ne vous appelle pas avant lundi matin 10 heures, vous partez avec quelqu'un remettre ce paquet à M. Brannigan.

— Compris, monsieur Lucas. Je m'en charge. (Il s'essuya les lèvres du revers de la main.) Vraiment fameux, ce whisky.

Je pris congé et regagnai ma voiture.

Le chapeau sur la nuque, Benny était installé sur la banquette avant, côté passager.

CHAPITRE VI

— 'soir, salaud, lança Benny avec un sourire mauvais. Le patron veut vous voir. En route.

— Je le verrai demain soir à 9 heures, répliquai-je. Et maintenant, descendez.

— Tu vas le voir tout de suite, salaud. Ou je commence à casser les doigts de ta pute. En route.

Je posai la main sur la commande du klaxon.

— Écoutez-moi bien, Benny. Si vous la touchez, il n'y aura pas d'opération. Je verrai Klaus demain soir, pas avant. Descendez ou je klaxonne, et vous aurez la police sur le dos.

Nous nous regardâmes fixement. Dans ses yeux, brillait une lueur de colère contrariée.

— Descendez, répétai-je.

— J'ai dit au patron que vous étiez un fumier. Mais ne vous faites pas d'illusions, salaud, je m'occuperai de vous.

A ce moment, un agent sortit du commissariat. Il s'arrêta, puis s'approcha de ma voiture.

— 'Soir, monsieur Lucas, dit-il. C'est défendu de stationner ici.

— Salut, Tom. (Je connaissais bien la plupart des

agents.) Je m'en vais. (Me tournant vers Benny, j'ajoutai :) A demain. Bonsoir.

Benny hésita puis, se rendant compte que l'agent l'observait, il s'esquiva et traversa la rue.

— Qui est-ce? demanda l'agent. Je ne l'ai jamais vu dans le coin.

— Dans les affaires, Tom, on en voit de tous les acabits, dis-je avec un sourire forcé, puis, sur un signe de tête, je démarrai.

Je m'arrêtai devant un restaurant Howard Johnson et y entrai. Je commandai un club-sandwich. Pendant que je mangeais, je pensai à Glenda. Elle me préoccupait beaucoup. Je possédais maintenant, me semblait-il, des éléments suffisants pour empêcher Klaus de cambrioler la banque et lui enlever Glenda. Avec les preuves que je venais de confier à Maclain, Klaus était irrémédiablement coincé. Je ne voyais pas comment il réussirait à s'en sortir. S'agissant d'un psychopathe, je prenais un risque, je le savais. Mais quand il aurait Brannigan et la police sur le dos, il serait obligé de se reconnaître battu ou de passer des années en prison.

Je passai une nuit agitée, ne dormant que d'un œil. Je pensais à Glenda et plus je pensais à elle, plus je me rendais compte de l'importance qu'elle avait pour moi. Si je réussissais à déjouer les plans de Klaus, en empêchant le cambriolage de la banque, et en le forçant à quitter Sharnville, ma vie redeviendrait normale. Maintenant que Marsh était mort, rien ne m'empêchait d'épouser Glenda, à condition toutefois que Klaus disparaisse.

Le lendemain, je bénis le ciel d'avoir autant de travail au bureau. Je n'avais pas un instant pour

penser à mon entrevue avec Klaus, le soir. Dans le courant de l'après-midi, Bill Dixon m'appela pour dire qu'il venait de décrocher un nouveau contrat : la construction d'une petite usine d'éléments électriques. Le client demandait que nous lui fournissions le mobilier de bureau. Pourrais-je rencontrer le directeur lundi pour voir exactement ce qu'il voulait? Je répondis qu'il n'y avait aucun problème et fixai une heure de rendez-vous. Au moment où je raccrochais, je me demandai si je serais encore à Sharnville, le lundi. Si je ne parvenais pas à bluffer Klaus, je serais en cavale.

Un instant, j'envisageai d'écrire à Bill Dixon en lui envoyant le double de ma lettre à Brannigan, au cas où je serais obligé de partir précipitamment. Puis je me dis que j'avais toute la journée et la moitié de la nuit du samedi pour voir de quel côté tournerait le vent.

Si je devais me débiter en vitesse, il me faudrait de l'argent. Je vérifiai mon relevé de compte : il me restait dans les huit mille dollars. J'établis un chèque de ce montant, dis à Mary que j'allais à la banque et revenais tout de suite, puis je sortis.

J'attendais que le feu passe au rouge pour traverser, quand je vis Joe appuyé contre une borne d'incendie. Nous nous regardâmes, puis le feu changea et je passai. J'entrai dans le hall de la banque, signai avec le stylo de l'ordinateur, introduisis mon chèque dans une fente et, au bout d'une minute, l'argent sortit d'un autre orifice. Je mis les billets dans ma poche revolver et repris le chemin du bureau. Joe était toujours contre la borne d'incendie. Je

feignis de ne pas le voir, poussai les portes de verre et pris l'ascenseur.

Je passai le reste de la journée à mettre de l'ordre dans mes papiers. Une masse de travail me restait encore sur les bras. Et si j'étais obligé de filer, je ne voulais pas que Bill se trouve débordé.

A 19 heures, je dis à Mary de rentrer chez elle. Après son départ, je mis le double de ma lettre à Brannigan et les deux enregistrements dans ma serviette. Je pris un petit lecteur de cassette, fermai le bureau à clé, puis descendis.

Au moment où je déverrouillais la portière de ma voiture, Joe sortit de l'ombre.

— C'est ce soir que vous voyez le patron, monsieur Lucas?

Une pointe d'inquiétude perçait dans sa voix.

— Effectivement, Joe. Inutile de me coller aux fesses. Je serai chez lui à 9 heures.

— Le patron m'a dit de vous filer, monsieur Lucas. Je fais ce qu'on me dit.

— Je vais dîner. Venez avec moi. (Je montai dans la voiture, puis me penchai pour ouvrir la portière.)

Joe me regarda bouche bée.

— Je peux pas manger avec vous.

— Ça va, Joe. Je sais où aller. Si vous devez me filer, autant que vous mangiez.

Après un instant d'hésitation, il monta à côté de moi.

Je pris la direction d'un petit restaurant où le personnel était noir. Un établissement célèbre par ses steaks et où j'allais souvent.

Joe s'installa dans un coin et parut se détendre. Les clients étaient en majorité des gens de couleur et

le maître d'hôtel noir lui adressa un sourire amical.

— Deux steaks, bleus, commandai-je. Avec de la bière.

Je sortis un paquet de cigarettes et le tendis à Joe qui secoua la tête.

— Je ne fume pas, monsieur Lucas.

Tout en allumant une cigarette, je dis :

— Il ne reste plus beaucoup de temps, Joe. Vous marchez toujours?

L'air gêné, il s'agita sur sa chaise.

— Je suis comme vous, monsieur Lucas. Je suis forcé de faire ce qu'on me dit.

— Pas du tout. Vous pouvez sauter dans un car et disparaître.

Il me dévisagea.

— Pourquoi je ferais ça?

— Mieux vaut disparaître que recevoir une balle dans la tête.

Il eut un mouvement de recul.

— Vous avez dit qu'Harry, vous et moi on aurait Benny à l'œil.

— J'en ai parlé à Harry. C'est à lui qu'il pense, pas à vous. Ça se comprend. Je pense à moi.

Les steaks et la bière arrivèrent. J'attaquai mon steak mais Joe ne bougea pas, les yeux rivés sur son assiette, l'air très inquiet.

— Mangez donc, Joe, dis-je. Je me trompe peut-être sur le compte de Benny. Mais si j'étais Noir, je déguerpirais vite fait de Sharnville. Plutôt sauver ma peau que tomber dans les pattes de Benny.

— Je n'ai nulle part où aller, murmura-t-il. Je n'ai pas d'argent.

Tandis qu'il était plongé dans ses préoccupations, je lançai :

— Comment va Miss Glenda, Joe?

Pris au dépourvu, il leva les yeux.

— On lui mène la vie dure, monsieur Lucas. Ce Benny... (Puis il s'interrompit brusquement.)

Je me redressai.

— Qu'est-ce que Benny lui fait, Joe?

Il se mit à chipoter dans son assiette.

— Voyez, monsieur Lucas, je suis pas souvent là-bas. Harry non plus. Mais Benny y est tout le temps. C'est le garde du corps du patron. Il n'a rien d'autre à faire qu'embêter Miss Glenda. Et il s'en prive pas.

— Vous vous rendez compte que votre patron l'a kidnappée, Joe?

Il mâchonna une bouchée de son steak tout en réfléchissant à ce que je venais de dire, puis secoua la tête.

— Non, monsieur Lucas. Elle travaille pour lui.

— Tiens, par force. De plus, elle est retenue prisonnière. Aux yeux de la loi, Joe, votre patron, Harry, Benny et vous êtes des kidnappers. Un kidnapping est beaucoup plus sévèrement puni qu'un braquage de banque.

Il détourna les yeux.

— Je ne connais rien à la loi, marmonna-t-il. Je fais ce qu'on me dit... comme vous. Je suis bien obligé.

— M'aideriez-vous à la libérer, Joe?

Ses yeux s'écarquillèrent.

— Le patron ne serait pas content, monsieur Lucas.

— Ne vous occupez pas de lui. Pensez plutôt à vous. Si vous m'aidez à la libérer, vous ne serez pas condamné pour kidnapping.

— Comment pourrais-je vous aider, monsieur Lucas? demanda-t-il en coupant un morceau de viande.

— Harry est là-bas, ce soir?

— Il est à San Francisco, pour ramener le fourgon.

— Il n'y a donc que Benny, votre patron et Miss Glenda?

Il hocha la tête.

— Vous savez où elle est, Joe?

— Oui, dans une chambre du fond.

— La porte est fermée à clé?

— Non. La porte se ferme au verrou, de l'extérieur.

Je repoussai mon assiette. Glissant discrètement sous la table la liasse de billets que j'avais retirés à la banque, je pris cinq coupures de mille dollars et remis le reste dans ma poche.

— L'opération banque est décommandée, Joe, dis-je. Ne posez pas de questions. Vous pouvez me croire sur parole. C'est le moment de vous tirer. Je vous donne cinq mille dollars si vous faites sortir Miss Glenda de cette maison.

Les yeux lui sortaient de la tête.

— Cinq mille dollars? (Posant son couteau et sa fourchette, il me dévisagea.) Vous me donneriez cinq mille dollars?

Les tables voisines étant vides, je lui montrai les billets. Il les regarda bouche bée.

— Maintenant, écoutez, Joe. C'est très facile.

Voilà ce que vous allez faire. Je vous conduis à la maison et je vous laisse au bout de l'allée. Pendant que je parle avec Klaus, vous entrez, vous allez jusqu'à la chambre de Miss Glenda, vous la faites sortir et l'embarquez dans ma voiture. Vous la déposez à l'hôtel Sherwood en lui disant que j'irai la rejoindre. C'est tout ce que vous avez à faire. Ensuite vous revenez, vous laissez ma voiture à côté du portail et vous filez. Vous trouverez un car sur l'autoroute. Avec cinq mille dollars, vous pouvez disparaître. Plus de risque d'être arrêté pour kidnapping ou braquage de banque. Qu'en dites-vous?

Le front plissé, il réfléchissait. J'attendais les mains moites, le cœur battant. Enfin il secoua la tête.

— Il y a trois millions à la banque. Cinq mille dollars, c'est des nêfles à côté.

— Ne soyez pas stupide, Joe. Je vous ai dit que le braquage n'aurait pas lieu.

Prenant ma serviette posée par terre à côté de moi, j'en sortis la lettre que j'avais écrite à Brannigan et la lui tendis.

— Lisez.

Il lui fallut près de dix minutes pour en prendre connaissance. Sourcils froncés, il suivait les mots de son doigt épais, le nez collé sur les deux feuillets comme s'il était myope. Quand il eut achevé sa lecture, il me regarda fixement.

— Le patron vous tuera, monsieur Lucas.

— Non. Une copie de cette déclaration se trouve déjà dans les mains de la police. Elle en prendra connaissance lundi matin et entrera en action. Elle détient les faux bons portant les empreintes de

Klaus. Demain à la même heure, Joe, il sera bien loin d'ici et ne s'inquiétera pas de vous.

— Vous parlez de moi là-dedans, dit Joe en tapotant la feuille.

— Sans donner votre signalement, Joe. Avec l'argent que vous toucherez si vous libérez Miss Glenda, vous êtes paré.

De nouveau il plissa le front pendant qu'il réfléchissait.

— Vraiment très fortiche, monsieur Lucas. Oui. J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit l'autre soir. Même si on entre à la banque, je vois pas Benny me laisser partir avec un gros paquet. Oui. J'aurais intérêt à marcher avec vous.

Je respirai un bon coup.

Toutes les nuits que j'avais passées à me creuser la cervelle portaient leurs fruits.

— Alors, Joe, vous la ferez sortir de la maison et la conduirez à l'hôtel Sherwood?

— Oui. C'est ce que je vais faire. Après je vous ramène la voiture et je me taille vite fait.

Je scrutai le visage noir, baigné de sueur. Il me sembla que je pouvais avoir confiance en lui.

— Ne vous inquiétez pas de Benny. Je l'entraînerai dans la même pièce que Klaus. Donnez-moi dix minutes à partir du moment où j'entrerai dans la maison. Vous avez une montre?

— Bien sûr, monsieur Lucas.

— Je m'assurerai que la porte d'entrée n'est pas fermée à clé. Vous me donnez dix minutes et vous faites sortir Miss Glenda. Compris?

— Oui... Dix minutes et je la fais sortir.

— D'accord.

Je consultai ma montre : je disposais de vingt minutes pour arriver chez Klaus à 21 heures. Je demandai l'addition, la réglai, puis me dirigeai vers ma voiture, Joe sur les talons. Une fois installés, je mis le cap sur la sortie de la ville.

— Quand est-ce que je touche mon argent, monsieur Lucas? s'enquit Joe.

— Je vais vous l'expliquer.

Nous roulâmes sans échanger un mot jusqu'au chemin de terre conduisant à la propriété de Klaus. Arrivé à mi-hauteur, je m'arrêtai.

— Parlons de l'argent.

Je sortis les billets de ma poche, les pliai en deux et les déchirai soigneusement.

— Hé, monsieur Lucas! Qu'est-ce que vous faites? lança Joe.

Je lui tendis une moitié des billets déchirés et remis l'autre dans ma poche.

— Dès que j'aurai la certitude que Miss Glenda se trouve à l'hôtel Sherwood, je vous remettrai l'autre moitié, Joe... aucun problème. Je veux seulement m'assurer que vous ne vous déballonnerez pas. D'accord?

— Vous me les apporterez à ma piaule?

— Exactement. Quand j'en aurai fini avec votre patron, j'irai à l'hôtel Sherwood voir Miss Glenda et ensuite je me rendrai chez vous. Vous recollerez les billets et vous disparaîtrez. Vous aurez de l'argent en poche pendant toute la journée de samedi et celle de dimanche.

Il hocha la tête.

— D'accord, monsieur Lucas.

Nous descendîmes de voiture pour poursuivre le

chemin à pied. La nuit était tombée. Je voyais des lumières briller dans la maison.

— A tout à l'heure chez vous, Joe, dis-je. Je me charge de Benny. Ne vous en faites pas. Emmenez Miss Glenda à l'hôtel Sherwood. (Je serrai sa main moite.) Donnez-moi dix minutes à partir de maintenant.

— Oui, monsieur Lucas.

D'un pas vif, j'arrivai au portail, le poussai et me dirigeai vers la porte d'entrée. J'avais le cœur qui cognait et la bouche sèche. Pendant que je sonnais, je sortis le revolver que m'avait donné Joe.

Benny ouvrit la porte.

— Entre, salaud, dit-il.

En arrivant dans le hall illuminé, je levai mon revolver et l'enfonçai dans le ventre mou de Benny.

— Pas d'entourloupes, Benny, dis-je d'un ton calme. L'envie me démange de te loger une balle dans les tripes. Conduis-moi à Klaus.

Benny regarda fixement le revolver, sa figure de brute dénuée d'expression. Puis, à pas prudents, il me précéda jusqu'au living.

*

Klaus était assis à son bureau. Dès que je fermai la porte, ses yeux gris se fixèrent sur moi.

— Il a un revolver, le salaud, dit Benny.

Klaus demeura impassible.

— Va te mettre là-bas, contre le mur du fond, ordonnai-je à Benny. Et ne bouge pas.

— A tes ordres, salaud.

Traversant la pièce, Benny se posta derrière

Klaus, ses épaules massives appuyées contre le mur.

— Un revolver, monsieur Lucas? s'étonna Klaus. Vous avez donc décidé de nous doubler. Voilà qui est regrettable. Et maintenant vous allez me dire que l'opération n'aura pas lieu?

— Exact. (Je posai le porte-documents et le lecteur de cassette sur sa table. L'arme toujours braquée sur Klaus et Benny, j'ouvris le porte-documents de la main gauche, en sortis ma déclaration à Brannigan et la poussai vers Klaus.) Lisez.

Klaus saisit les feuillets pour en prendre connaissance. Levant les yeux :

— Un chef-d'œuvre de concision, monsieur Lucas.

Je m'attendais à une réaction violente et cette remarque anodine me mit mal à l'aise.

— Les bons que vous m'avez envoyés sont des faux, déclarai-je. Voici deux bobines que j'aimerais vous faire entendre. Elles vous convaincront qu'il n'est plus question de braquage.

Je plaçai la cassette sur le lecteur et le mis en marche. Durant deux ou trois minutes, Klaus entendit sa propre voix. Lorsque ma voix dit : « *Étiez-vous obligé de tuer le shérif Thomson?* » et que la sienne répondit : « *Que cela vous serve d'exemple. Quand quelqu'un se met en travers de mon chemin ou menace de le faire, je me débarrasse de lui* », il se pencha pour presser le bouton « arrêt ».

— Inutile de continuer, dit-il, se calant contre son dossier.

— Le double de ma déclaration et la copie de bandes magnétiques se trouvent dans les mains de la police. (Je jetai un coup d'œil à ma montre : il y avait

un quart d'heure que j'étais là. Glenda devait maintenant être en route pour l'hôtel Sherwood avec Joe.) J'ai fait le nécessaire pour que la police remette la déclaration et les bandes à Brannigan, lundi matin. S'il m'arrivait quelque chose, Brannigan détient des preuves suffisantes pour vous faire condamner, Klaus. C'est pourquoi je vous dis qu'il n'y aura pas de braquage.

— Pourquoi vous arriverait-il quelque chose, monsieur Lucas? (Il haussa les sourcils.) S'il doit arriver quelque chose à quelqu'un, ce sera à votre femme. Vous avez beaucoup trop d'importance pour moi. Je ne vous ferai aucun mal.

— A l'heure qu'il est, Klaus, Glenda est hors de votre atteinte.

Il eut un ricanement qui me fit frissonner.

— D'abord, laissez-moi vous féliciter, monsieur Lucas. Vous avez très bien joué. (Désignant les papiers et le lecteur de cassette.) Parfait, très bien monté. Malheureusement pour vous, vous n'êtes qu'un amateur face à un professionnel. Samedi matin à 3 heures, vous superviserez le braquage de la banque. Ne vous y trompez pas!

Je le regardai fixement; ma confiance s'évanouissait peu à peu.

— Vous vous trompez. Vous êtes maintenant au courant de la situation. Votre idée dingue ne marchera pas. Suivez mon conseil : quittez Sharnville avant que Brannigan ne vous envoie en prison.

— Vous croyez Glenda hors de mon atteinte? (Il secoua la tête.) Elle est enfermée à clé dans sa chambre. Vous faites du roman, monsieur Lucas.

Ça faisait vingt-cinq minutes que je me trouvais

dans la maison. Glenda devait être à présent en sécurité à l'hôtel Sherwood.

Soudain j'entendis un son qui me glaça : le negro spiritual lugubre joué sur un harmonica.

— C'est Joe, dit Klaus avec un ricanement. Inutile d'agiter ce revolver, monsieur Lucas. Vous n'imaginez pas que j'aurais laissé Joe vous donner une arme chargée ! Voyez-vous, l'ennui, avec les amateurs, c'est qu'ils ne vérifient rien, à l'inverse des professionnels. On donne une arme à un amateur et aussitôt il en conclut qu'elle est chargée. Tirez sur moi pour vous convaincre.

Un sourire mauvais aux lèvres, Benny traversa la pièce pour s'approcher de moi. Je levai le revolver mais ne pus me contraindre à presser la détente. Je savais qu'on m'avait bel et bien possédé.

— Je te dois bien ça, salaud, grogna Benny.

Son énorme poing vint s'écraser sur ma figure. Une gerbe lumineuse explosa à l'intérieur de mon crâne et je m'écroulai. Je nageai dans les ténèbres pendant un moment, puis très faiblement j'entendis Klaus dire :

— Tu n'aurais pas dû faire ça, Benny. Inutile d'employer la violence.

Puis je me rendis compte que des mains fouillaient la poche de mon veston. Je fis un faible effort pour les repousser, luttant désespérément pour reprendre connaissance. Au bout d'un long moment, mes idées commencèrent à s'éclaircir. Mon visage me faisait très mal. Je me retournai et parvins à me mettre à genoux. Un moment la pièce tourbillonna, puis se stabilisa. J'aperçus Joe à côté du bureau.

Je l'entendis qui disait :

— Ce connard m'a donné cinq grands formats,

patron. Il a déchiré les billets en deux. Maintenant, j'ai les autres moitiés. Je peux garder ce fric?

— Bien sûr, Joe, tu l'as bien gagné.

J'entendis Joe ricaner. Je compris alors que tout le mal que je m'étais donné pour le détourner de la bande n'avait servi à rien. Glenda était toujours prisonnière!

Lentement, je me mis debout, m'approchai d'un siège et m'assis.

— Donnez quelque chose à boire à M. Lucas, dit Klaus. Il semble en avoir besoin.

On me mit un verre de whisky dans la main.

— Mes excuses, monsieur Lucas, reprit Klaus. Benny se laisse emporter.

Je me retournai et jetai le verre de whisky à la figure de Benny qui gloussait. S'essuyant les yeux du revers de la main, il fit mine de foncer sur moi. Sa figure de brute grimaçait de rage.

— Benny, ordonna Klaus sans hausser la voix. Va voir Glenda.

Coupé dans son élan, Benny s'arrêta, me regarda et sourit.

— D'accord.

Il se dirigea vers la porte.

Je réussis à me mettre debout et le suivis en chancelant. Ma tête me faisait atrocement souffrir et j'avais l'impression que le plancher était incliné. D'un geste rapide, Joe m'attrapa par le bras, me fit faire volte-face pour m'assener une gifle en travers de la bouche, puis me poussa sur mon siège.

Hébété, j'essayai encore de me lever. Nouvelle baffe de Joe. A ce moment, j'entendis un long cri aigu

venu du fond de la maison : un hurlement de femme. De Glenda, sans aucun doute.

— Va l'arrêter, Joe, ordonna doucement Klaus. Il ne connaît pas sa force.

Un large sourire aux lèvres, Joe sortit.

— Ne craignez rien, monsieur Lucas, reprit Klaus. On ne lui fera plus de mal. Sauf si vous refusez de coopérer, bien entendu.

Je me rappelai ce que Glenda m'avait dit à propos de son mari : « *Ils l'avaient vidé de ses tripes comme un chirurgien vous enlève l'appendice. Tout son cran, et pourtant il en avait, l'avait abandonné.* »

Le cri perçant que je venais d'entendre m'avait ôté toute mon énergie.

— Je coopérerai, fis-je dans un murmure rauque.

Joe et Benny revinrent, Benny souriait. Joe, en nage, secouait la tête.

— Et maintenant, monsieur Lucas, dit Klaus, demain matin vous récupérerez la lettre et les cassettes que vous avez remises à la police. C'est compris?

J'acquiesçai.

— Bien. Vous les apporterez ici. C'est entendu? Nouvel acquiescement de ma part.

Klaus se pencha, le visage crispé par la colère, les yeux étincelants.

— Si vous essayez de me doubler encore une fois, votre femme sera torturée à mort! Je suis au courant de ce que vous avez fait, bien inutilement, pour saper le moral de Joe et de Harry. Il y a trois millions de dollars dans ces coffres, et ils les veulent! A partir de maintenant, vous coopérez! Compris?

— Oui.

— Donc, demain matin, ici! (Il frappa du poing sur la table et se mit à crier d'une voix aiguë de fou.) Personne, et vous encore moins, ne m'empêchera de braquer cette banque! Et maintenant, allez-vous-en!

Joe vint me prendre par le bras.

— Venez, vieux, fit-il en ricanant. Je vous ai bien fait marcher, avouez!

Après m'être dégagé, je le regardai bien en face.

— Et tu le regretteras, négro, dis-je. Il n'y a pas que moi qu'on puisse faire marcher.

Joe éclata de rire, en se frappant les cuisses de ses grandes mains noires.

— Ben alors! Qu'est-ce que vous sortez comme conneries!

Je quittai la maison et me dirigeai vers ma voiture. En m'installant au volant, je me rappelai les paroles de Glenda : « *C'est un être démoniaque.* »

Je me sentais complètement vaincu, écrasé. Le piège s'était refermé et il n'existait pas d'issue. De nouveau, j'entendis le cri de Glenda et frissonnai. J'avais affaire à un être démoniaque, mais aussi à un fou.

Je regagnai Sharnville, totalement désespéré.

*

A 8 heures 30, j'entrais au commissariat.

On était vendredi. Il faisait une chaleur moite, étouffante. Mais le soleil brillait dans un ciel clair.

J'avais passé la nuit à tourner et à me retourner, ne pensant qu'à Glenda. Le coup de poing de Benny m'avait laissé une ecchymose sur la figure mais, grâce à la pommade de Jebson, ma joue avait désen-

flé pendant la nuit. Je frémissais à l'idée de me trouver encore une fois face à Klaus. Mais il fallait que Maclain me rende mon paquet et que je le rapporte à ce fou.

Le shérif adjoint, Tim Bentley, était à son bureau. Excellent flic, mais jeunot. Il aurait fait un bien meilleur shérif que Maclain. Grand, élancé, il avait des cheveux d'un roux éclatant et des taches de rousseur. Il m'accueillit d'un sourire.

— Salut, monsieur Lucas. Je peux faire quelque chose pour vous?

— Maclain est arrivé, Tim?

— Il a dû aller à Los Angeles hier soir, monsieur Lucas. Il ne reviendra pas avant lundi.

Je me raidis.

— Je lui ai confié hier soir un paquet à remettre à M. Brannigan, dis-je. Il l'a enfermé dans le coffre.

Bentley hocha la tête.

— Je suis au courant. Le shérif l'a emporté.

Subitement j'eus de la difficulté à respirer; ma peau se couvrit de sueur froide.

— Il me faut absolument ce paquet! fis-je d'un ton dur. (Devant l'air étonné de Bentley, je m'efforçai de dominer la panique qui m'envahissait.) Il était entendu que Maclain remettrait ce paquet lundi, et pas avant.

— Oui, monsieur Lucas. Il le sait. Mais on l'a convoqué d'urgence à Los Angeles hier soir et, comme il a décidé d'y passer le week-end, il a emporté le paquet. Soyez tranquille. Il le remettra lundi.

— Tim, ce paquet contient les plans d'une nouvelle banque. Je viens de m'apercevoir que beau-

coup de calculs sont faux. Il faut que je le récupère tout de suite!

— Je vais appeler Los Angeles pour demander où est Maclain.

Je revoyais le visage haineux, crispé de rage de Klaus. Si je ne lui apportais pas le paquet dans la matinée, il se vengerait sur Glenda.

Après quelques minutes de conversation, Bentley reposa le combiné :

— Le capitaine Perrell a vu Maclain hier soir. Leur affaire est réglée. Il ignore où se trouve Maclain. (Bentley haussa les épaules.) Il est capable de revenir ou de faire la foire là-bas tout le week-end. Vous le connaissez. (Nouveau haussement d'épaules.) Il m'a bien dit de ne pas l'attendre avant lundi soir.

Je vis rouge. Assenant un coup de poing sur le bureau, je criai :

— Il me faut absolument ce paquet! Quelle folie de l'avoir confié à cet ivrogne! Aidez-moi, Tim!

Il m'observa avec stupéfaction.

— Voyons, monsieur Lucas! Du calme! Je...

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas fichu de le trouver! Alors, à quoi sert la police? Si Brannigan voit ces chiffres, ma société perd un contrat! C'est très important! Et je vous jure que vous me le paierez, Maclain et vous...

— Si c'est tellement important!...

Après un moment d'hésitation, il rappela Los Angeles, en disant qu'il avait besoin de joindre Maclain d'urgence. Puis il raccrocha.

— Ils le trouveront, monsieur Lucas. Mais ça peut

prendre du temps. Voulez-vous que je vous rappelle à votre bureau?

— Dans combien de temps?

— Deux heures. Si Maclain n'est pas ivre.

— Et s'il l'est?

Il haussa les épaules.

— Je ne le sais pas plus que vous.

— Rappelez Los Angeles. Rapportez-leur ce que je vous ai dit. Je prends ma voiture et j'y vais. Laissez-moi téléphoner.

— Je vous en prie, monsieur Lucas.

J'appelai mon bureau et annonçai à Mary que j'étais obligé d'aller à Los Angeles mais que je serais de retour dans le courant de l'après-midi.

— Mais vous avez trois rendez-vous, monsieur Lucas.

— Annulez-les, dis-je et je raccrochai. J'y vais, Tim. Merci pour tout ce que vous faites.

Je remontai dans ma voiture.

Il était 9 heures. En roulant vite, je mettrais deux heures environ pour arriver à Los Angeles. Je ne récupérerais peut-être pas mon paquet immédiatement. Je ne pensais pas pouvoir le rapporter à Klaus avant 15 heures.

D'un pas vif, je me rendis dans un bureau de poste et me rendis compte alors que je n'avais pas le numéro de téléphone de Klaus. Je le cherchai dans l'annuaire; il n'y figurait pas. J'étais trempé de sueur. J'appelai les Renseignements et tombai sur une employée aimable.

— Il s'agit d'un cas urgent, dis-je. Il faut absolument que je contacte M. Edwin Klaus. Il habite à La

Ferme, Shannon Road. Donnez-moi la communication, je vous en prie.

— Un instant, monsieur. (Au bout d'un moment, elle me dit :) Désolée, monsieur, le numéro ne peut être communiqué.

— Je le sais. Son fils vient d'être très grièvement blessé dans un accident de voiture. Il faut que je prévienne son père. Docteur Lewis, à l'appareil.

Il y eut un long moment d'hésitation.

— Très bien, docteur, dit enfin l'opératrice. Je vous donne la communication.

J'épongeai la sueur qui coulait sur ma figure, puis j'entendis la voix dure de Benny :

— Qu'est-ce que c'est?

— Passez-moi Klaus, criai-je presque. Ici Lucas.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il veut te parler, salaud? Va te faire foutre!

— Va le chercher, espèce de chimpanzé, hurlai-je.

J'entendis un bruit de voix, puis j'eus Klaus au bout du fil.

— Oui, monsieur Lucas?

— Le shérif a emporté le paquet à Los Angeles. Je m'y rends immédiatement. Mais je ne pourrai pas être chez vous avant 16 heures.

— 16 heures précises, monsieur Lucas. Si vous n'êtes pas arrivé, Benny aura libre accès auprès de votre femme.

Il raccorcha.

Je n'arrivai au commissariat de Los Angeles qu'un peu après 11 heures.

Le capitaine Perrell, petit et massif, savait que je

jouais au golf avec Brannigan, ce qui me valut d'être traité en hôte de marque.

— Votre problème est résolu, monsieur Lucas. Nous n'avons pas trouvé Maclain mais nous avons pu joindre son adjoint qui est déjà en route pour Sharnville. Maclain passe le week-end avec une femme, paraît-il. Mais il lui a demandé de déposer le paquet qui vous intéresse à la banque. Ce qu'il a fait ce matin à 9 heures 30 en échange de ce reçu.

Il me tendit un bout de papier.

Le cœur battant, je lus :

« Reçu un paquet de M. Lucas, Sharnville, à l'intention de M. Farrell Brannigan. »

« Lois Shelton. Secrétaire de M. Brannigan. »

Je connaissais bien Lois Shelton.

— Merci, capitaine. Je vais à la banque.

Tout en regagnant ma voiture, je me demandai si Brannigan avait déjà ouvert le paquet et lu ma lettre. A l'entrée de la banque, je demandai à parler à Miss Shelton. Le réceptionniste me sourit.

— Montez, monsieur Lucas. Vous devez connaître le chemin.

L'ascenseur me déposa au dernier étage et j'entrai dans le bureau de Lois Shelton.

C'était une grand fille, brune, agréable à regarder sans être vraiment jolie.

— Tiens, Larry! Quel bon vent vous amène? demanda-t-elle en repoussant sa chaise.

— Vous avez réceptionné un paquet pour F.B. L'a-t-il eu?

J'avais la figure couverte de sueur et la voix rauque.

— Ça ne va pas? demanda-t-elle, en se levant, l'air inquiet.

— Est-ce qu'il l'a eu?

— Le paquet est sur son bureau. M. Brannigan est absent pour la durée du week-end. C'est important?

Je respirai un bon coup.

— Il est parti?

— Oui... Hier soir. Un week-end consacré au golf, nous a-t-il dit.

— Je viens seulement de m'apercevoir que ma calculatrice déconne. Tous les chiffres que j'ai indiqués dans le paquet en question sont faux. Si F.B. voit ça, il m'en voudra à mort.

Elle rit.

— Ne vous en faites pas. Ce sont des choses qui arrivent. Je vais vous le chercher.

Pendant que j'attendais, une idée me vint à l'esprit. J'avais déjà établi un double de ma déclaration et des bandes actuellement dans les mains de Klaus. Pourquoi n'en ferais-je pas un autre? Je regardai l'heure. Il était à peine plus de midi. En me dépêchant, je pouvais être de retour à Sharnville pour 16 heures.

Lois revint avec le paquet.

— Lois, pouvez-vous me rendre un service? Je voudrais pouvoir utiliser deux magnétophones et une machine à photocopier.

— Rien de plus facile. Venez.

Elle me conduisit dans un petit bureau.

— Voilà : deux magnétophones et une machine à photocopier. Avez-vous besoin d'autre chose?

— Non... C'est parfait. Je n'en ai pas pour longtemps.

Le téléphone sonna dans son bureau et, me saluant d'un geste, elle s'en alla.

Je mis un peu plus d'une heure pour enregistrer les deux bandes et photocopier ma déclaration ainsi que les bons. Je refis le paquet, puis je glissai les photocopies de ma déclaration et des bons avec le double des enregistrements dans une enveloppe que je trouvais dans un tiroir du bureau. Je la cachetai et écrivis dessus : « *A remettre à M. Brannigan après le 5 juillet.* »

On était le 29 juin, ce qui me laissait le temps de manœuvrer. Si Klaus se révélait plus fort que moi et me tuait, Brannigan aurait des preuves suffisantes pour le faire condamner. Mais si, avec de la chance, je survivais au braquage, je pourrais reprendre le paquet à Lois.

J'entrai dans son bureau et posai l'enveloppe devant elle.

— Je vous demande de remettre ceci à F.B. le 5 juillet, Lois, mais pas avant. Ce sont quelques ébauches concernant un nouveau système de sécurité. J'y travaille encore. Si vous n'avez pas de mes nouvelles le 4, remettez-lui l'enveloppe le lendemain. Mais si je change d'avis, je vous appelle et je passe reprendre mon paquet. Ça ressemble à du James Bond, je sais. Mais c'est important pour moi. D'accord?

L'air intrigué, Lois hocha la tête.

— Je l'enfermerai dans mon coffre. Aucun problème.

— Merci. Il faut que je rentre à Sharnville.

Je lui envoyai un baiser, descendis par l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée, mon paquet serré sous le

bras, sautai dans ma voiture et pris la direction de Sharnville.

Quand je m'engageai sur le chemin de terre conduisant à la maison de Klaus, les aiguilles de ma montre indiquaient 15 heures 15.

Benny ouvrit la porte au moment où je gravissais les marches du perron.

— T'as réussi ton coup, salaud. Dommage pour moi. Je me réjouissais à l'idée de passer ta pute à tabac.

J'entrai dans le living où Klaus était assis à son bureau, et posai le paquet devant lui.

— Ouvrez, monsieur Lucas.

Je fis sauter la ficelle et le papier brun, ouvris le porte-documents pour lui montrer l'original de ma déclaration, les deux cassettes et les faux bons.

Il hocha la tête.

— Vous avez fait ce qu'on vous a dit. C'est raisonnable de votre part, monsieur Lucas. (Il me regarda fixement et dans les yeux gris, glacials, brilla une lueur qui me terrifia. Au bout d'un bon moment, il poursuivit :) Si j'étais l'amateur que vous êtes, avant de me séparer du contenu de ce porte-documents, j'aurais refait deux exemplaires des enregistrements et photocopié la déclaration et les bons... Si j'étais un amateur comme vous, monsieur Lucas, je les aurais laissés à la banque avec instruction de les remettre à M. Brannigan au retour de son week-end de golf. C'est bien ce que vous avez fait, monsieur Lucas?

« *C'est un être démoniaque!* » J'entendais l'accent désespéré de Glenda.

Je réussis à demeurer impassible et m'obligeai à soutenir son regard scrutateur.

— Je regrette beaucoup de ne pas y avoir pensé, fis-je d'une voix enrouée.

Son sourire me fit frissonner de la tête aux pieds.

— Je vous propose d'appeler Miss Shelton. Vous lui demanderez si le paquet que vous lui avez confié est en sécurité.

Benny entra, puis s'appuya contre le mur, en souriant.

— J'ai un écouteur, monsieur Lucas, j'entendrai donc ce qu'elle vous répondra.

Il commença à composer un numéro.

C'est un être démoniaque!

Me voyant démasqué, je dis avec un immense sentiment de défaite :

— Elle a les doubles.

Il reposa le combiné et me fixa de son regard de fou, puis il se tourna vers Benny.

— Je te laisse cet amateur. Tâche de ne pas trop abîmer ce connard.

Se levant, il passa devant moi et sortit.

Benny s'écarta du mur, son sourire mauvais aux lèvres.

— Ce sera un plaisir pour moi, salaud, dit-il. Quand une ordure se fait tabasser par moi, il comprend sa douleur.

D'un geste rapide, il m'effleura la mâchoire du gauche et, au moment où je levais les bras, m'assena un coup du droit dans le ventre, qui m'écrasa comme un bloc de ciment.

Lentement je revins à moi. Très loin, comme dans un rêve, j'entendais la voix de Glenda me dire :

— Oh! mon chéri. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait?

Je remuai et j'eus l'impression d'être déchiré par les crocs d'un loup. Je poussai un cri.

— Ne bouge pas.

Mes paupières étaient lourdes comme du plomb mais je parvins à les ouvrir. Vaguement, comme dans un brouillard, j'aperçus les cheveux roux de Glenda, puis sa figure.

— Ne parle pas... Attends, Larry. Ne bouge pas. Attends.

Mes paupières trop lourdes se refermèrent et je perdis de nouveau connaissance.

Quand je rouvris les yeux, je vis son visage avec netteté : livide, les traits tirés. Mais c'était le visage de Glenda, tout contre le mien. Je sentis ses lèvres effleurer mes joues. Je cherchai sa main à tâtons et la gardai dans la mienne.

— N'essaye pas de remuer, mon chéri, me recommanda-t-elle. Ça va passer... Un peu de patience.

— Et toi? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait? réussis-je à demander.

Sa main serrait la mienne.

— Ne parlons pas de moi. Écoute-moi, Larry, je t'en prie. Il faut que tu les fasses entrer à la banque. Je t'ai dit que c'est un être démoniaque. Tu n'as pas voulu me croire. Oh! mon chéri, pourquoi as-tu

essayé de les doubler? Regarde ce qu'ils t'ont fait! Et si tu savais dans quel état ils m'ont mise!

Immobile, je m'efforçais de surmonter la douleur qui irradiait de tout mon corps meurtri. J'avais l'impression que quelque chose s'était brisé à l'intérieur de moi-même. Je pensais à Alex Marsh qui pleurait en voyant battre sa femme. Un homme écrasé, vidé. Le tabassage scientifiquement administré par Benny m'avait plongé dans la terreur de le voir recommencer. Et cependant, au fin fond de mon subconscient, commençait à poindre le désir ardent de le tuer, de liquider Klaus ainsi que Joe. Je savais que ce souhait était irréalisable mais il existait et allait croissant.

— Ne t'en fais pas. Je les aurai.

— Mon chéri, je ne supporterai pas plus longtemps d'être enfermée ici avec cette brute.

Je me rendis compte alors que j'étais couché sur un lit. Regardant autour de moi, je constatai que je me trouvais dans une petite chambre dont la fenêtre était aveuglée par des planches. En face, une porte entrouverte donnait sur une salle de bains.

— C'est ici qu'ils te gardent?

— Oui. Benny t'a amené dans cette pièce et m'a dit de m'occuper de toi. Klaus et lui sont partis, je crois.

— Comment... alors nous sommes seuls?

— Oui, je pense.

Au prix d'un violent effort, je m'assis. Mon corps tout entier me faisait mal... Elle tenta de me retenir mais je repoussai ses mains.

— C'est une chance inespérée! Il faut en profiter! (Je posai les pieds par terre et ma figure se couvrit de sueur.) Aide-moi à me lever, Glenda.

— Il est impossible de sortir! Tu ne crois pas que j'ai essayé bien des fois?

— Aide-moi à me lever!

Elle me soutint tandis que je m'efforçais de me mettre debout.

— C'est inutile, Larry. Tu vas souffrir, ce sera tout comme résultat.

Je gagnai la porte en titubant et posai les mains sur le panneau. Le battant était solide comme un mur de brique. Même à l'aide d'une hache, j'aurais eu du mal à le défoncer. M'approchant de la fenêtre, je m'aperçus qu'elle était condamnée par des planches de chêne vissées. Aucune chance de sortir par la porte ou la fenêtre.

Sous l'effet de la douleur qui me torturait, je me sentis tourner de l'œil et m'écroulai sur le lit.

Glenda courut dans la salle de bains et en rapporta un verre d'eau. Je m'en aspergeai la tête et mon étourdissement disparut. En lui rendant le verre, je consultai ma montre. Un instant, je n'en crus pas mes yeux. J'étais resté plus de quatre heures évanoui.

— On pourrait sortir par le plafond, proposai-je.

— C'est trop haut. Et sur quoi monter pour l'atteindre? Il n'y a rien à faire. Oh! Larry, mon chéri, il faut que nous fassions ce qu'il veut.

A ce moment nous entendîmes du bruit dans le couloir, et Glenda se cramponna à moi. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit à la volée et Klaus entra.

Derrière lui, Benny et Joe se tenaient sur le seuil.

— Vous devez maintenant vous rendre compte, monsieur Lucas, qu'il est très imprudent de me jouer

des tours. (Puis se tournant vers Glenda :) Un verre d'eau.

Glenda prit le verre et se précipita dans la salle de bains. Je fus horrifié de voir à quel point elle avait peur de cet homme.

— Voici des cachets, monsieur Lucas. Prenez-les! Je tiens à ce que vous soyez en forme pour l'opération.

Benny, suivi de Joe, entra dans la chambre.

Réduit à l'impuissance, je tremblais à la perspective de voir les poings énormes de Benny s'abattre sur mon corps endolori. Je saisis les trois cachets et le verre d'eau que Glenda me tendait d'une main tremblante.

— Prenez-les, aboya Klaus.

J'avalai les cachets et bus l'eau.

— Je suis certain que vous ne verrez pas d'inconvénient à partager le lit de votre femme, dit Klaus. Bonne nuit à tous deux.

Et il ferma la porte.

— Je reste dans le couloir, salaud. Si t'as besoin de quelque chose pendant la nuit, dit Benny levant ses gros poings, suffit de le demander.

Joe rugit de rire, puis les deux hommes sortirent de la chambre et j'entendis tirer le verrou.

Au moment où je tendais la main vers celle de Glenda, les cachets produisirent leur effet et je sombrai dans le sommeil comme une lampe qui s'éteint.

CHAPITRE VII

Je rêvai que Joe jouait le negro spiritual sur son harmonica. Je me retournai pour chasser ce mauvais rêve, me réveillai brusquement. J'entendis la même musique.

J'ouvris les yeux. Joe était là, assis sur un tabouret, en train de jouer de l'harmonica. Quand il s'aperçut que je le regardais, il cessa de jouer et ses lèvres épaisses esquissèrent un sourire.

— Salut, vieux, dit-il. Il est temps de se lever.

Je me redressai dans le lit. Je n'éprouvai pas de douleur fulgurante mais mon corps était endolori. Je jetai un coup d'œil autour de moi.

Glenda était assise par terre, dans un coin. Elle m'observa de ses grands yeux devenus ternes.

— Debout, vieux, dit Joe. Prenez un bain; je vais vous le faire couler. Le temps passe. Vous ne pouvez pas dormir sans arrêt.

Je consultai ma montre. Il était 10 heures. Du matin ou du soir? je l'ignorais.

Joe ouvrit la porte et appela. Benny arriva un instant plus tard. Il s'approcha de Glenda, l'attrapa par le bras et la mit debout.

— Maintenant, marche gentiment, bébé, dit-il en la traînant dehors.

Joe entra dans la salle de bains et ouvrit les robinets. Je me levai, craignant de ressentir une souffrance aiguë. Mais il n'en fut rien. Inutile que Joe le sache. Quand il sortit de la salle de bains, j'eus un hoquet de douleur et me pliai en deux.

— Allons, allons, vieux, fit-il d'un ton impatient. Vous n'êtes pas si délicat.

Je demeurai un moment le buste en avant puis, d'un pas chancelant, gagnai lentement la salle de bains. Je restai à côté de la baignoire, à souffler comme un phoque, pendant que Joe fermait les robinets. Il m'ôta ma chemise.

— Ouais, vieux. On peut dire que Benny s'y connaît.

Je regardai ma poitrine. Elle était jaune, noire et bleue. Sans me presser, feignant une grande faiblesse, j'enlevai mon pantalon et mon caleçon. Quand je fus complètement nu, je reculai en titubant et heurtai Joe qui me rattrapa.

— Allez, vieux, fit-il avec impatience. (Puis il me porta à demi pour me coller dans la baignoire.)

Allongé dans l'eau chaude, je gardai les yeux fermés; mon cerveau reprit son activité. Il devait exister un moyen pour sortir de ce piège! Tant que Glenda demeurait leur otage, j'avais les mains liées. Si je pouvais trouver le moyen de la délivrer!

Joe, debout à côté de moi, me laissa tremper dans l'eau chaude une dizaine de minutes. Puis il tendit la main et m'attrapa par le poignet pour m'aider à me relever. J'émis un grognement à son intention.

— Essayez-vous en vitesse, vieux. Le patron veut vous voir.

Il retourna dans la chambre. Je ne me pressai pas. Le moindre contact avec mon corps endolori me mettait au supplice, néanmoins je m'essuyai, passai péniblement ma chemise et mon pantalon, puis entrai lentement dans la chambre. J'étais étonné de ne pas souffrir au moindre geste mais je pris soin de gémir à chaque pas.

— Vous voulez manger quelque chose, vieux? demanda Joe en me montrant un plateau sur lequel étaient disposés une cafetière et des sandwiches.

Je me rendis compte alors que je mourais de faim. Toujours très lentement, je me servis du café et le bus.

— Quelle heure est-il, Joe?

— Il fait nuit. On peut dire que les cachets du patron vous ont fait de l'effet!

Je me sentais plus solide. Le café m'avait requinqué. Je mangeai les sandwiches debout, à demi pliés en deux pendant que Joe, assis sur son tabouret, jouait de l'harmonica. Je me sentis encore mieux quand j'eus fini de manger.

— Vous voulez que je vous dise, vieux? fit Joe en rangeant l'harmonica dans la poche de sa chemise. Ce qui vous arrive, vous l'avez bien cherché. Je vous ai dit que le patron était malin, vous n'avez pas voulu m'écouter. Je vous ai dit de pas creuser votre propre tombe. Encore une fois, vous n'avez pas voulu m'écouter. Je vous ai dit que si vous travailliez pour le patron, vous nageriez dans le fric, comme moi; mais vous ne m'avez pas écouté. Alors il a fallu employer la manière forte.

Je me redressai un peu pour le regarder.

— Et moi, je vous préviens encore une fois que, pour Klaus, un nègre, ça ne compte pas, Joe. Il vous mènera en bateau comme moi.

Il sourit.

— C'est vous qui le dites. Allez. Le patron veut vous voir.

Au moment où il m'attrapait par le bras pour me conduire à la porte, le battant s'ouvrit brusquement. Benny poussa Glenda devant moi, si brutalement qu'elle tomba à quatre pattes.

Je voulus m'approcher d'elle mais Benny me barra le chemin d'un coup de poing dans la figure. Je me contins pour ne pas le frapper, mais ce n'était pas le moment. Je laissai Joe me conduire dans le couloir jusqu'au living.

Klaus était à son bureau.

Joe me poussa dans un fauteuil en face de Klaus et s'écarta.

— Très bien, Joe, dit Klaus. Attends dehors.

Le Noir sortit, refermant la porte derrière lui.

— Comment vous sentez-vous, monsieur Lucas? demanda Klaus se penchant en avant pour me dévisager.

Toujours plié en deux, je me serrais les côtes.

— Monsieur Lucas! fit-il d'un ton sec. Pas de comédie avec moi! Cette raclée, vous l'avez bien cherchée et vous l'avez eue. Prenez garde de ne pas en recevoir une autre. Dans quatre heures, vous ferez entrer mes hommes à la banque. C'est compris?

Je levai la tête pour le regarder.

— Oui.

— Il y a un certain nombre de choses à faire. Je vous le répète, monsieur Lucas. Si vous voulez que votre femme reste en vie, vous marcherez droit. Compris?

— Oui.

— Très bien. Maintenant, au cas où vous penseriez que votre secrétaire pourrait signaler votre disparition, je vous informe qu'elle a reçu un télégramme annonçant que vous étiez retenu et rentriez mardi. Ce qui vous donne le temps de prendre la fuite.

J'avais la certitude qu'une fois les coffres de la banque vidés, les hommes de Klaus m'abattraient. Je ne me faisais aucune illusion à ce sujet.

Je gardai le silence.

Klaus pressa le bouton d'une sonnerie et Harry entra.

— Occupe-toi de lui, Harry, et surveille-le.

Harry eut un sourire insolent, assuré, enjoleur.

— En route, gros malin. Votre tentative n'a pas réussi. Maintenant il s'agit pas de faire un pas de travers.

Je me levai lentement et, toujours plié en deux, je sortis derrière lui et plongeai dans la chaude nuit moite.

Harry alluma un puissant projecteur, me fit traverser la pelouse, puis nous entrâmes dans une vaste grange.

Elle était éclairée par deux ampoules électriques nues pendant des poutres. Au milieu, était garé un fourgon blindé. La réplique exacte de celui que j'avais vu si souvent dans la Grand-Rue de Sharn-

ville. A côté, deux individus grands, massifs, portaient l'uniforme brun de la Société de Sécurité.

— Regardez, gros malin, dit Harry. Qu'en pensez-vous?

Les deux hommes me regardèrent pendant que je les examinais. Puis je fis lentement le tour du fourgon. Les uniformes, le véhicule, c'était à s'y méprendre.

— Du beau boulot, reconnus-je.

Harry hocha la tête et sourit.

— Vous pouvez le dire. Mais faites bien attention, gros malin. Regardez encore une fois. Pas question de faire un impair, hein?

— Du beau boulot, répétai-je.

— Regardez.

Il ouvrit la portière côté conducteur, se pencha et tira un levier. Le nom de la Société de Sécurité, peint en lettres rouges de chaque côté du fourgon, disparut sous le toit du véhicule. Il fut remplacé par un panneau portant : Meubles Calo. Les plaques minéralogiques pivotèrent et un numéro de Los Angeles apparut.

— Astucieux, hein? dit Harry. Une fois le camion chargé, on s'y embarque tous.

Tous sauf moi, pensai-je.

— Drôlement bien combiné, dis-je.

— Bon. Maintenant on va chercher votre bazar chez vous. En route.

Nous sortîmes de la grange et traversâmes la pelouse pour monter dans la Chevrolet.

— Prenez le volant, gros malin. Je vous surveille.

Harry s'installa à côté de moi, je démarrai et m'engageai sur le chemin de terre.

— J'ai pensé à ce que vous m'avez dit, déclara Harry. Vous vous êtes trompé en faisant confiance à Joe. C'est un nègre un peu borné. Le patron s'est occupé de lui et quand un ballot de son espèce croit en quelqu'un, il ne le lâche pas. Il a répété au patron tout ce que vous lui avez dit. C'est le patron qui a eu l'idée de vous refiler un revolver par l'intermédiaire de Joe. Il est malin, le patron. Il s'est dit que si Joe ne vous donnait pas une arme, vous en achèteriez une. Ça, c'est prévoir. L'idée de faire libérer Glenda par Joe était excellente. Seulement vous avez eu tort de croire que vous pouviez compter sur Joe. Et qu'est-ce qui s'est passé? Vous avez reçu une raclée et Glenda est toujours enfermée.

Je ne répondis pas. Je ralentis à la sortie du chemin de terre et attendis qu'il n'y ait pas de voiture pour m'engager sur l'autoroute.

— Je ne me fais aucune illusion : il n'y a certainement pas trois millions de dollars dans les coffres, reprit Harry. Klaus est aussi dingue que vous le dites. Un million à tout casser. Un million partagé en trois, ça ne fait pas lourd. Voilà ce que je vous propose. Cinquante mille dollars pour vous et Glenda, le reste pour moi. Qu'est-ce que vous en dites?

Un nouveau piège? me demandai-je.

— Et Joe et Benny, que deviennent-ils?

— Un détail... Dites-moi : si on tire un coup de feu dans la salle des coffres, on peut l'entendre de la rue?

— On ne l'entendrait même pas dans la banque.

— Je me posais la question. Voilà mon idée. Une fois les cartons remplis, je butte Joe et Benny et je vous donne cinquante grands formats et un revolver. Je m'embarque dans le fourgon avec le reste du bu-

tin. Vous allez descendre Klaus et libérer Glenda. La voiture sera garée à côté de la banque. Vous la prenez. Ça vous va?

Et qu'est-ce qui t'empêchera de me descendre après Joe et Benny? pensai-je.

— Et les deux types du fourgon?

— Aucun problème. Ils amènent le véhicule dans la cave et disparaissent dans leur voiture. J'entrerai en action quand le fourgon sera chargé. C'est moi qui m'occuperai de l'argent. Je mettrai cinquante mille dollars dans un carton. Dès que j'aurai butté Joe et Benny, je vous donne le carton et un revolver. Vous partez de votre côté et moi du mien.

Nous étions maintenant dans la Grand-Rue de Sharnville. Je virai en direction de mon immeuble.

— Klaus sera seul avec Glenda?

— Oui. Il n'y a personne d'autre. Vous n'aurez qu'à entrer et le descendre. Ça vous plaît?

Ça me plaisait beaucoup. A condition d'être encore en vie après le braquage. Mais Harry m'inspirait autant de confiance qu'un serpent à sonnettes. Ce serait trop simple pour lui. Bang, et Benny était mort. Bang, et Joe était mort. Enfin, nouveau bang... j'étais mort.

— Oui, dis-je, ça me va.

Se penchant en avant, il me tapota le genou.

— Entendu. Marché conclu.

Je garai la voiture devant mon immeuble, puis me retournai sur mon siège pour regarder Harry en face. La lumière du réverbère éclairait son visage.

— Dites-moi, Harry, ça ne vous fait vraiment rien d'abattre Joe et Benny? Vous seriez capable de les descendre et ça ne vous ferait rien? demandai-je.

Un sourire découvrit ses dents.

— Voyez ça sous un autre angle, gros malin. Pour avoir Glenda, ça vous ferait quelque chose de coller une balle dans la peau de Klaus?

Je réfléchis longuement à la question. Si je n'abattais pas Klaus, il nous tuerait certainement, Glenda et moi. J'en avais la certitude.

— Un point pour vous, dis-je.

— Pour un million de dollars, pourquoi hésiterais-je à me débarrasser de deux abrutis comme Joe et Benny? Personne ne les pleurera, allez.

J'ouvris la portière et descendis sur le trottoir. Harry me rejoignit. Puis nous prîmes l'ascenseur pour monter chez moi.

Tandis que Harry faisait le tour du propriétaire, je rassemblai rapidement tous les gadgets dont j'aurais besoin pour pénétrer dans la banque. A la cuisine je trouvai un sac de plastique et les mis dedans.

Je consultai ma montre. Il était maintenant 1 heure 10. Le moment approchait.

— Voilà, dis-je en posant le sac sur la table.

— Tout y est?

— Oui.

— C'est sûr? S'agit pas que tout foire parce que vous avez oublié un de vos bidules.

— Tout est là.

— Très bien. (Il s'approcha d'un fauteuil et s'assit.) Si on se tapait un verre?

Je sortis de ma cave à liqueurs une bouteille de scotch et deux verres. Je préparai deux drinks légers, en donnai un à Harry et allai m'asseoir à côté de lui.

Il leva son godet.

— A notre succès. Bon, écoutez, voilà ce que nous allons faire. (Il but une gorgée, posa son verre et se pencha en avant.) Klaus m'a dit de ne pas vous lâcher d'une semelle. Il n'a pas confiance mais ne vous en faites pas. Nous monterons tous les deux chez Manson pendant que Joe et Benny resteront à côté de la porte de la salle des coffres. Vous ferez ce qu'il faut avec le téléphone et la cassette. La porte s'ouvrira et Joe se mettra au boulot. Il est au poil pour se servir d'une fraiseuse. Vous dites qu'il y a quatre cents coffres à ouvrir. Benny et moi, on les videra à mesure que Joe les aura forcés. Ensuite on mettra l'argent dans les cartons. Tout ce qu'on vous demande c'est de ne pas vous avoir dans les jambes. Si Joe se dépêche, je vous demanderai peut-être de nous aider à remplir les cartons. On travaillera toute la journée de samedi. Ça nous donne vingt-sept heures environ pour ouvrir tous les coffres. Le fourgon arrive à 8 heures, le dimanche matin, le chauffeur et son copain se tirent. On charge les cartons dans le fourgon. (Harry s'interrompt pour sourire.) Pendant que Harry et Benny sont occupés à ranger, je les descends. Je vous donne un revolver et un carton contenant cinquante mille dollars et vous filez chez Klaus. Compris?

Je bus quelques gorgées de whisky.

Harry m'abattrait-il dès que je les aurais fait entrer dans la salle des coffres? Mon cerveau fonctionna à toute vitesse. C'était peu probable. Aucun d'entre eux n'accepterait de passer vingt-sept heures enfermé avec un cadavre dans la salle des coffres. Non... Harry tuerait Joe, Benny et moi après.

— J'ai saisi, assurai-je.

— Joe s'occupe de la fraiseuse, Benny des cartons, vous de vos ustensiles et du ravitaillement. J'ai tout préparé. On ne va pas se laisser mourir de faim. Ma pépée sera prête à faire la causette au gardien. (Il jeta un coup d'œil sur sa montre.) Encore une demi-heure.

Il se leva et se mit à tourner dans le living.

— Toute cette masse de fric! s'exclama-t-il. Depuis le temps que j'en rêve...

— Ces bons que m'a donnés Klaus, dis-je en l'observant. Joe prétend que c'est votre père qui les a fabriqués. Ils m'avaient l'air authentiques.

Il s'immobilisa et ricana :

— Joe parle trop. (Très sûr de lui, il eut un rire provocant.) Oui, Klaus s'est payé votre tête. Tout le monde croirait ces bons authentiques. Mon père était un artiste, mais il était stupide. Tellement gourmand qu'il a été négligent et s'est retrouvé en taule. Moi avec. En travaillant ensemble, on pouvait faire fortune. Mais il a été trop pressé. On a repéré un paquet de bons. Du coup les Fédéraux nous sont tombés dessus. (Il haussa les épaules.) La vraie poisse, quoi. Mais cette fois-ci, plus question de faux bons. C'est des vrais billets qu'on va ramasser.

— Et qu'allez-vous faire quand vous aurez cet argent, Harry?

— Un million... plus peut-être! Avec un paquet pareil, pas difficile de disparaître quand on a de la jugeote comme moi. (Il sourit d'un air rusé.) De quoi me payer un régiment de femmes. Y a que ça qui m'intéresse, les gonzesses. Je passerai mon temps à me déplacer et à baiser. J'ai hâte de commencer.

— Quand la police sera alertée, Harry, elle vous recherchera.

— Ça m'est déjà arrivé. Mais ce coup-ci, je disparaîtrai complètement. Si les flics ont réussi à m'alpaguer la fois précédente, c'est parce que je n'avais pas le sou. Mais avec un million de dollars — aucun problème. (Il se gratta la barbe.) Et vous, que comptez-vous faire avec cinquante mille dollars et Glenda?

Je n'avais pas réfléchi à la question. Et si Harry ne cherchait pas à m'embêter et me donnait vraiment cinquante mille dollars ainsi qu'un revolver, et que j'arrive à emmener Glenda... que ferais-je?

Me sachant derrière le braquage de la banque, la police, dès qu'elle s'apercevrait que j'avais quitté Sharnville, serait à mes trousses. Mais le cambriolage ne serait découvert que le lundi matin à 8 heures et demie. Si Harry tenait parole, j'aurais vingt-quatre heures pour quitter le pays.

— Je prendrai le premier avion pour le Canada, répondis-je. Là-bas j'aurai le temps de faire des plans.

Il hocha la tête et arbora le même sourire en coin.

— Glenda est futée. Voyez ça avec elle. Elle aura une idée.

Je consultai ma montre. J'avais encore une heure devant moi.

— Je ne me sens pas encore très bien, Harry, dis-je. Pendant que nous attendons, je vais m'allonger. Pas d'objection?

— Allez-y. (Il se resservit à boire.) C'est vraiment la barbe d'attendre.

J'allai dans ma chambre et m'allongeai sur mon lit.

J'étais certain que Harry ne me donnerait pas cinquante mille dollars et encore plus persuadé qu'il ne me donnerait pas un revolver. Je restai immobile à réfléchir. Je concentrai toute mon attention sur la salle des coffres. Harry, Joe, Benny et moi allions y passer quelque vingt-sept heures. Je pensais à la porte à glissière donnant accès à la cave. D'après le système installé par moi, au moment où cette porte s'ouvrait, celles de la chambre forte se fermaient automatiquement. Le contrôle électronique commandant l'ouverture de la porte coulissante était déclenché par un bouton encastré dans la paroi à côté de cette porte, et peint en blanc comme le mur. Pour un œil non averti, ce bouton était pratiquement invisible.

Je continuai à songer à une solution qui bientôt commença à prendre forme. Mais c'était très risqué.

Je réfléchissais toujours, allongé sur mon lit, quand Harry entra.

— C'est l'heure, annonça-t-il. En route.

Je me levai, mis mon veston et passai dans le living. Il était maintenant 2 heures 35.

— Vous êtes sûr de ne rien avoir oublié? demanda Harry.

— Absolument sûr.

— Vous êtes en forme?

— Je m'en sortirai.

— Benny surveille la banque. Quand le gardien arrivera derrière le bâtiment, Benny allumera une cigarette. Ma copine est à son poste prête à bavarder avec le gardien. Quand Benny allume sa cigarette, on entre en vitesse.

L'ascenseur nous déposa au rez-de-chaussée. En

sortant de la cabine, je me demandai si j'avais encore longtemps à vivre.

Nous nous retrouvâmes dans la rue.

Des phares s'allumèrent, puis s'éteignirent.

— C'est Joe, expliqua Harry.

La Chevrolet était garée quelques mètres plus loin. En arrivant devant la voiture, je remarquai que Harry s'immobilisait, l'air tendu.

Je reconnus Joe assis au volant. Au fond du véhicule se trouvait un homme.

— Dépêche-toi, Harry. Nous n'avons plus beaucoup de temps.

J'eus un choc en reconnaissant la voix sèche de Klaus.

Klaus!

— Vous êtes là, patron? demanda Harry d'un ton hésitant.

— J'ai décidé de participer avec vous à la réjouissance, dit Klaus. Monte devant, Harry. M. Lucas s'installera à côté de moi.

Au moment où je pris place à côté de Klaus, je m'aperçus qu'il tenait un revolver braqué sur moi.

Quand Harry fut assis, Joe passa en première et la voiture roula à une allure modérée en direction de la Banque Nationale de Californie.

*

Tandis que nous passions dans les rues désertes et nous engagions dans la Grand-Rue, mon cerveau fonctionnait à une vitesse folle.

Klaus était là, assis à côté de moi! Qu'était-il arrivé à Glenda? L'avait-il déjà assassinée? Mes entrailles

se nouaient à cette idée. Si elle était vivante, l'aurait-il laissée sans surveillance?

— Je lis dans vos pensées, monsieur Lucas, dit posément Klaus. Votre femme va parfaitement bien. J'ai trouvé un gardien qui veille sur elle. Quand vous aurez achevé votre travail, il n'y aura aucun problème. Vous serez tous deux libres de vos mouvements.

Un psychopathe!

S'il s'imaginait que je croyais un mot de ce qu'il racontait, il était encore plus fou que je ne le pensais!

Joe rangea la voiture le long du trottoir et éteignit les phares. Nous étions à deux cents mètres de la banque.

De ma place, je voyais le gardien assis dans sa guérite. Je le connaissais pour avoir fait une partie de golf avec lui : ancien flic avec une femme gentille et quatre enfants.

Joe laissa le moteur tourner tandis que nous observions tous le gardien. Les aiguilles de la montre du tableau de bord indiquaient 3 heures 11.

— Allez, décarre, ordure, marmonna Harry.

Nous attendîmes encore dix minutes. Puis le gardien bâilla, s'étira et sortit de sa guérite. Il jeta un coup d'œil à droite, puis à gauche. Enfin, le fusil sur l'épaule, il longea lentement la façade de la banque.

Joe passa en première et fit avancer la voiture.

— Doucement, recommanda Harry. Attends le signal de Benny.

Joe stoppa.

Harry se retourna pour me regarder.

— Vous prenez le sac de ravitaillement et vos

ustensiles. Vous êtes prêt à ouvrir les portes de la banque?

— Oui, dis-je en saisissant le sac en plastique qu'il lança sur la banquette.

Nouvelle attente. Le gardien n'était plus visible. Soudain, de l'autre côté de la rue, une allumette s'enflamma, dans l'ombre d'une porte cochère. Aussitôt, Joe amena la voiture à dix mètres de l'entrée de la banque et arrêta le moteur.

— Ouvrez les portes! aboya Klaus à mon intention.

Je descendis au moment où Joe courait ouvrir le coffre de l'auto. Benny nous rejoignit et prit une pile de cartons pliés que lui tendait Joe.

Je fis fonctionner l'appareil et les portes coulissantes s'ouvrirent.

Klaus entra le premier, puis s'arrêta pour nous regarder nous précipiter à l'intérieur.

— Ne bougez pas. (Il me dévisagea.) Nous sommes hors de portée du système d'alarme?

— Il se trouve à deux mètres derrière vous, répondis-je, et à l'aide de mon bidule je refermai les portes.

Toute l'opération avait pris moins de quarante secondes.

— Bon, on y est, dit Benny avec un sourire.

— Vous ouvrirez la salle des coffres avec Harry, dit Klaus, qui m'observait de ses terribles yeux gris. Pas d'entourloupe si vous voulez sortir vivant d'ici. Nous attendons ici.

Je me mis à quatre pattes pour passer sous le rayon invisible. Harry fit de même et me rejoignit. Tou-

jours à l'aide de l'appareil, j'ouvris les portes de l'ascenseur.

— Il y en a pour un moment, dis-je à Klaus.

Le patron foudroya Harry du regard.

— Surveille-le.

J'appuyai sur le bouton du premier. Les portes se refermèrent et la cabine monta sans heurt.

— Bon-Dieu! explosa Harry. Il est venu! On pouvait vraiment pas le prévoir!

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. A la lumière de ma lampe électrique, je me dirigeai rapidement vers le bureau de Manson. Je poussai la porte et entrai, Harry sur les talons.

Prenant soin de ne pas diriger le faisceau lumineux du côté des fenêtres, je m'assis devant la table de Manson et pris le téléphone rouge. Comme je savais exactement ce qu'il fallait faire, je n'eus pas besoin de réfléchir. Je ne pensais qu'à l'arrivée inopinée de Klaus.

Au moment où je commençais à sectionner les fils du téléphone et à les dénuder, Harry déclara :

— Si on ne marche pas la main dans la main, vous n'aurez pas Glenda, et moi je n'aurai pas mon blé.

Sans m'interrompre dans mon travail, je demandai :

— Il a quelqu'un pour garder Glenda?

— Impossible. Pourquoi? Et qui? Elle est enfermée à double tour et ne peut pas sortir. Ne vous en faites pas pour elle. Voilà ce qu'on va faire : je m'occupe de Benny et de Joe et vous vous chargez de Klaus.

Je commençai à relier les fils de mon appareil à ceux du téléphone que je venais de couper.

— Me charger de lui? Comment?

— Vous savez vous servir d'un revolver?

Je m'interrompis pour le regarder.

— Je n'en ai jamais tenu un en main.

Il fit une grimace.

— Klaus est très fort. Il faut que vous soyez tout à côté de lui. De très près, vous ne pouvez pas le manquer.

Il posa un automatique plat devant moi, sur le bureau.

— On attend l'arrivée du fourgon demain matin. Pendant que Benny et Joe seront occupés à charger, vous vous approcherez de Klaus et vous lui ferez son affaire. Tirez à travers la poche de votre veston. A ce moment-là, je descends Joe et Benny. Aucun problème. Ils seront en train de trimbaler les cartons. D'accord?

— Comment puis-je être sûr que Klaus n'a pas déjà assassiné Glenda?

— Pour avoir son cadavre sur les bras? Il ne prend pas de risques. S'il veut s'en débarrasser, il la fera enterrer par Benny. Ne vous en faites pas pour elle. Elle est en parfait état. Vous descendez Klaus et il ne vous reste qu'à aller la chercher et prendre le large.

Je ne croyais pas un mot de ce qu'il me racontait mais j'étais bien obligé de le suivre pour le moment. A présent, au moins, j'avais une arme.

J'achevai l'installation du téléphone. Au moment de prendre le pistolet, je demandai :

— Il est chargé?

— Évidemment. (Harry me prit l'arme des mains,

sortit le chargeur et me montra les balles, puis remit le chargeur en place.) Il suffit de relever le cran de sécurité, vous pointez l'arme sur les tripes de Klaus et vous pressez la détente. Ne la tirez pas... appuyez.

Assuré d'être incapable de suivre ses recommandations, je pris le pistolet et le mis dans ma poche.

— C'est branché? demanda Harry en désignant le téléphone.

— Prêt à fonctionner. (Sur le cadran, je composai 2-4-6-8. J'attendis et entendis des cliquetis.) Voilà. Trois serrures sont maintenant débloquées.

— Nom de Dieu! (Harry ne quittait pas le téléphone des yeux.) C'est de la magie!

Je m'approchai du mur situé derrière le bureau de Manson. Je découvris le panneau coulissant et pris la cassette. Puis pressant le bouton qui actionnait l'ouverture d'un autre panneau, j'introduisis la cassette dans la fente. Au bout de quinze secondes environ, une lumière verte apparut.

— La porte de la salle des coffres est ouverte.

Revenant au bureau, je débranchai mon gadget et le mis dans le sac en plastique.

Harry qui surveillait toujours dit :

— Quoi... c'est vrai la porte de la salle des coffres est ouverte?

Je glissai la pince dans ma poche et répondis :

— Elle est ouverte.

— Suffit de connaître le truc, hein? (Il eut un sourire gêné, La figure en sueur, il avait l'air inquiet.) Surveillez Klaus. Il a la gâchette facile. Et pour l'amour du Ciel, ne le ratez pas.

Le cœur battant, je descendis avec lui par l'ascenseur. La porte de la salle des coffres était ouverte.

Klaus, Joe et Benny se trouvaient déjà à l'intérieur.

A notre arrivée, Klaus se retourna.

— Jusqu'à présent, vous avez réussi, monsieur Lucas, dit-il. Maintenant si vous voulez bien vous mettre là-bas et ne gêner personne, l'opération pourra se poursuivre.

D'un geste, il m'envoya me poster contre le mur du fond tandis que Joe commençait à monter sa fraiseuse et Benny à déplier les cartons.

Harry examina la salle aux murs tapissés de coffres forts :

— Impressionnant, comme endroit.

— Effectivement, Harry. Et chaque petite boîte contient de l'argent, commenta Klaus.

J'allai m'accoter contre le mur du fond, à proximité du volet métallique séparant la salle des coffres du garage souterrain. Je me glissai légèrement vers la droite afin de dissimuler le bouton qui permettait d'ouvrir la porte du garage et de fermer, en même temps, celle de la salle des coffres.

Joe avait allumé le chalumeau.

— Par où je commence, patron? demanda-t-il.

Klaus désigna le premier coffre sur le mur de droite.

— Fais attention, Joe. Ne fais sauter que la serrure.

Joe ajusta ses lunettes de protection et augmenta l'intensité de la flamme. Klaus et les deux autres le regardaient faire. Je glissai une main derrière moi, trouvai le bouton. Mes doigts se posèrent dessus. Le moment n'était pas encore venu, me dis-je, et je sentis la sueur me couler le long du dos.

Joe mit dix minutes à découper la serrure. Quand

elle tomba par terre, il baissa la flamme de son outil.

— La porte est brûlante, dit-il en reculant.

Harry s'avança, la main droite protégée par un gant d'amiante. Il tira sur la porte du coffre et poussa un juron.

— Rien!

— Continue, Joe, ordonna Klaus. Et tâche d'aller plus vite. Il y a quatre cents coffres à ouvrir. Tu as mis dix minutes pour venir à bout du premier. A cette allure, il te faudra plus de soixante heures pour les forcer tous.

Joe le regarda bouche bée.

— Vous m'avez dit de faire attention, patron.

— D'accord, mais tout de même! aboya Klaus.

Joe découpa la serrure suivante en un peu plus de cinq minutes. Là encore, Harry s'avança et tira sur la porte.

— Hé!

Benny s'approcha et les deux hommes regardèrent à l'intérieur du coffre.

— Nom de Dieu! regarde! Du fric! s'écria Benny.

— Sortez-le et dépêchez-vous! dit sèchement Klaus.

Pendant que Harry vidait le coffre, Joe s'attaqua au troisième. Cette fois, il dégagea la serrure en quatre minutes. Sans attendre que Harry intervienne, il passa au quatrième.

— Du fric! s'écria Harry qui se mit aussitôt à entasser des liasses de billets dans le carton que tenait Benny.

J'observais Klaus. Dans la figure exsangue aux traits tendus, les yeux étaient rivés sur Joe qui découpait la quatrième serrure. Klaus paraissait guet-

ter impatiemment, comme s'il attendait anxieusement une nouvelle capitale : le résultat d'un diagnostic qui pouvait se révéler fatal.

A chacune de nos entrevues, Klaus s'était montré froid et calme. Mais ce n'était pas le cas maintenant. Quand la quatrième serrure céda et que Harry ouvrit la porte, Klaus s'approcha. Harry sortit du coffre trois coffrets à bijoux en cuir et une pile de billets. Klaus regarda à l'intérieur du coffre et recula en marmonnant.

J'eus subitement la certitude qu'il n'était pas venu pour « participer avec nous à la réjouissance » comme il l'avait prétendu. Il était là pour récupérer quelque chose, quelque chose de très important pour lui.

A présent, Joe travaillait plus vite. Il força la cinquième serrure en moins de trois minutes.

— Fais attention, lui lança Klaus.

Harry ouvrit la porte et grogna, l'air écoeuré :

— De la paperasse!

Klaus l'écarta, sortit des feuillets qu'il examina rapidement avant de les jeter par terre. J'eus alors la certitude qu'il cherchait un document précis.

Le sixième coffre contenait une liasse de billets et divers dossiers. Tandis que Klaus examinait les papiers, que Harry et Benny rangeaient l'argent dans un carton et que Joe s'occupait du septième coffre, je pressai le bouton de commande tout en m'appuyant de tout mon poids contre le volet.

Tout se passa en un dixième de seconde.

La porte de la salle se ferma en claquant. Le volet se releva brutalement et je tombai dans le garage.

J'entrevis Klaus, Harry, Joe et Benny qui se re-

tournèrent pour regarder les portes qui venaient de se fermer. Je me relevai en hâte et cherchai à tâtons le bouton de commande, côté garage. Je le trouvai, appuyai et, au moment où le volet se referma, je vis Klaus faire volte-face, revolver en main, un instant trop tard.

Le cœur battant à se rompre, j'allumai ma lampe et courus à la boîte à fusibles. Je savais quel fil couper. La main tremblante, j'introduisis la pince dans la boîte et sectionnai le fil.

Même s'ils découvraient le bouton de commande à l'intérieur de la salle, le volet ne s'ouvrirait pas.

Je les avais enfermés dans un piège!

*

Derrière la porte entrouverte du garage, j'examinai prudemment la petite rue, puis regardai ma montre. Il était 4 heures 30. Je ne pensais qu'à Glenda.

Le plus rapide et le plus simple consistait à prendre la Chevrolet garée devant la banque. Mais j'écartai cette solution. J'avais vu Joe enlever la clé de contact. La voiture était garée à dix mètres de la guérite du gardien. J'aurais pu mettre le moteur en marche, mais cela prendrait du temps et attirerait l'attention du vigile.

Il fallait que je rentre chercher ma voiture chez moi. Je scrutai en tous sens l'étroite rue déserte. Après avoir fermé les portes du garage, je descendis l'artère au pas de course, évitai la Grand-Rue en virant à gauche, puis toujours galopant, descendis une autre rue. Tournant encore une fois à gauche, je me retrouvai dans la Grand-Rue mais à plusieurs

centaines de mètres de l'entrée de la banque. Je ralentis et poursuivis mon chemin d'un pas vif.

Sharnville dormait.

Il me fallut vingt minutes, tantôt courant, tantôt marchant pour arriver chez moi. Mon cerveau n'avait pas cessé de fonctionner pendant toute la durée du trajet. Malgré mon immense désir de rejoindre Glenda, je devais penser à m'équiper pour fuir. Il ne me restait que trois mille dollars, somme suffisante pour nous permettre de passer au Canada. J'avais la certitude que là-bas, je trouverais le moyen de gagner de l'argent.

J'entrai chez moi et m'arrêtai pour regarder autour de moi.

J'avais vécu plus de quatre ans dans cet appartement et l'idée de le quitter me faisait mal au cœur. Subitement, je me rendis compte que j'étais désormais un fugitif, constamment pourchassé.

Dans ma chambre, je sortis une grande valise où je mis les vêtements de première nécessité. Puis je retournai dans le living et rassemblai mes divers instruments de travail : machines à calculer et tables de références sans lesquelles j'étais perdu.

Je possédais quelques objets de valeur. Je pris des boutons de manchettes en or, une grosse chevalière en or — cadeau de mon père que je ne portais jamais — un coffret à cigarettes en argent gagné dans un tournoi de golf. J'étais prêt à partir.

Je regardai encore un moment autour de moi, puis j'éteignis et pris l'ascenseur pour descendre au garage. Je plaçai la lourde valise dans le coffre, mis le moteur en marche et remontai la rampe.

Quand je fus engagé dans la Grand-Rue pour ga-

gner l'autoroute, je ralentis en passant devant la banque.

Installé dans sa guérite, le gardien bâillait.

Je me demandai ce que faisaient les quatre hommes enfermés dans la salle des coffres. Il leur était impossible d'en sortir avant lundi matin, à l'arrivée de Manson.

Ces gars-là étaient prêts à tout. Il fallait que je prévienne Manson. S'il ouvrait les portes de la salle des coffres, sachant même qu'on s'y était introduit, il serait reçu à coups de feu. Je ne me faisais aucune illusion à ce sujet. Je décidai donc de téléphoner à Manson du premier aérodrome canadien et de le mettre au courant pour que des policiers armés cernent la banque.

Puis je pensai à Glenda. Quelle joie de voir son visage quand, le verrou tiré, j'entrerais dans sa prison! Nous prendrions immédiatement le chemin de l'aéroport et embarquerions sur le premier avion à destination du Canada.

J'étais maintenant sur l'autoroute, déserte à cette heure. Mais comme je savais qu'il y avait des patrouilles de police, je respectai la limitation de vitesse. Roulant toujours avec une extrême prudence, j'arrivai, au bout de vingt minutes, au chemin de terre qui conduisait chez Klaus.

Le cœur battant la chamade, déterminé à entrer dans la maison pour libérer Glenda, je stoppai devant le portail fermé.

Par mesure de précaution, j'avais éteint mes phares en m'engageant sur le chemin.

Klaus avait affirmé que Glenda était gardée. Malgré ce que m'avait dit Harry, je ne pris pas de risques.

En descendant de voiture, je sortis le revolver de ma poche. Je m'arrêtai à côté du portail pour observer la maison. Elle était plongée dans l'obscurité.

Caché derrière les rideaux tirés, quelqu'un m'avait-il vu arriver?

Après avoir poussé sans bruit le portail, je me glissai par l'entrebâillement. Si quelqu'un me surveillait de la maison, la faible lueur de l'aube lui permettait de me voir. J'hésitai. Puis, rassemblant mon courage, je traversai en courant la pelouse négligée et arrivai à la porte.

Je m'arrêtai. Puis j'abaissai la poignée et poussai doucement le battant. Je scrutai l'obscurité, attendis, l'oreille tendue et, ne percevant aucun bruit, j'entrai dans le hall. De nouveau je m'arrêtai, pour écouter. Puis, lentement, le revolver au poing, le doigt sur la détente, je m'engageai dans le couloir conduisant à la prison de Glenda. Nouvelle halte pour sortir ma lampe torche.

Si quelqu'un, tapi dans le living, en sortait en tirant, j'étais mort. Mais le désir de voir Glenda était plus fort que tout. J'allumai la lampe et braquai le faisceau sur la porte qui se trouvait devant moi.

La porte était ouverte!

Oubliant tout risque d'embuscade, j'entrai précipitamment dans la pièce, cherchai à tâtons l'interrupteur et l'abaissai.

La lumière éblouissante m'aveugla un instant. Je reconnus ensuite la chambre que j'avais partagée avec Glenda.

Quand je constatai qu'elle n'était pas là, ce fut un coup terrible. Je courus à la salle de bains... personne.

Sans plus me soucier de rien, j'allumai dans le couloir, me précipitai dans le living et donnai la lumière.

En quelques secondes, j'eus visité toute la maison. Glenda n'y était pas!

CHAPITRE VIII

Un soleil pâle filtrait entre les rideaux et éclairait le tapis. Un merle siffla. Dans la cuisine, le réfrigérateur se remit en marche en grondant.

Je me secouai et consultai ma montre : 5 heures 45. Je m'étais effondré de désespoir dans le living, accablé de constater que j'étais arrivé trop tard pour sauver Glenda. A présent, j'avais la certitude que Benny l'avait tuée, puis enterrée quand j'étais parti avec Harry. Ma crainte que Klaus donne l'ordre de l'assassiner était confirmée.

Je pensais à elle, la seule femme qui ait jamais compté pour moi. Je la revoyais avec ses cheveux roux, ses yeux, son corps merveilleux.

On l'avait enterrée quelque part dans cette ferme. Il fallait que je trouve sa tombe! Je ne pouvais pas rester là à me lamenter. Je me levai et sortis dans l'air frais du petit matin. Le soleil qui apparaissait au-dessus des arbres projetait des ombres pâles.

Je regardai autour de moi. La grange? Traversant la pelouse, j'y entrai et m'immobilisai sur place.

J'avais complètement oublié le fourgon bidon. Il était là, au milieu de la grange. Je m'approchai et

regardai à l'intérieur par la vitre du conducteur. Les deux uniformes des gardes se trouvaient sur la banquette. Je consultai ma montre. Dans une heure au plus tard, les deux individus jouant le rôle de gardes allaient se pointer. Très dangereux ! S'ils amenaient le fourgon à la banque, comme prévu, et s'apercevaient qu'ils ne pouvaient pas pénétrer dans le garage souterrain, qu'allaient-ils faire ? Et si le gardien de la banque les repérait alors qu'ils essayaient d'entrer, donnerait-il l'alarme ?

J'avais le cerveau en ébullition. Le besoin urgent de découvrir la tombe de Glenda fut plus fort que tout. J'examinai les alentours de la grange, scrutai le sol de terre battue. Elle n'était certainement pas enterrée là. Au moment où je me dirigeais vers la porte, j'entendis arriver une voiture.

Le cœur cognant contre mes côtes, la main dans la poche serrant la crosse du revolver, je sortis sous le soleil pâle.

Une Chrysler déginguée s'était rangée à côté de ma voiture. Deux hommes en descendirent. Je reconnus les deux individus chargés de jouer le rôle de gardes du fourgon.

Ils s'immobilisèrent à ma vue. Ils échangèrent un regard pendant que je les saluais d'un geste de la main. Ils m'avaient aperçu en compagnie de Harry. J'espérais qu'ils me prendraient pour un membre de la bande.

Ils avancèrent et j'allai à leur rencontre.

Le plus grand me regarda d'un air soupçonneux.

— Tout se déroule bien ? demanda-t-il.

Je fus soulagé. Ils croyaient certainement que je travaillais pour Klaus.

— L'opération est décommandée, annonçai-je, le doigt sur la détente du revolver. Le patron m'a dit de venir ici pour vous avertir. N'y pensez plus.

L'homme regarda son compagnon.

— Vous voulez dire qu'on n'emène pas le fourgon?

— Exact. L'opération n'a pas lieu.

Le plus petit demanda d'un ton agressif :

— Et le fric?

— Il est à vous. Aucun problème.

Ils me dévisagèrent un moment, puis se regardèrent en souriant.

— Ça, par exemple! Bonne nouvelle! Dites au patron que s'il a besoin de nous, on est à sa disposition... d'accord?

— Je lui ferai la commission.

Je les regardai regagner leur voiture, puis repartir.

Je passai une heure à examiner les alentours de la ferme. Nulle part la terre n'avait été fraîchement remuée. Abattu, accablé, je rentrai dans le living. Il était 7 heures.

Je me laissai choir dans un fauteuil et m'abandonnai quelques minutes à mon chagrin. Glenda était morte! Durant plus d'une demi-heure, je pensai à elle. Au comble du désespoir, je me rappelais les instants précieux que nous avions passés ensemble. Puis je commençai à me résoudre à l'irréremédiable. Maintenant, qu'allais-je faire? me demandai-je.

Prendre le large avec Glenda aurait représenté une aventure excitante. Mais la perspective de fuir seul me faisait peur.

M'obligeant à ne pas penser à elle, j'examinai la situation dans laquelle je me trouvais. Klaus et ses

trois complices étaient enfermés dans la salle des coffres. Ils n'avaient aucune chance de s'en sortir, mais je n'en avais guère plus. Dès que la police interviendrait, elle se rendrait compte que j'étais le seul suspect capable d'ouvrir les portes de la banque la plus sûre du monde.

Brusquement, tout me devint indifférent. Sans Glenda pour me soutenir, je me sentais incapable de vivre en fugitif pourchassé jour et nuit. Je parvins à la conclusion que je devais voir Brannigan. Il fallait que je lui explique tout. Il représentait mon unique espoir. Mais je ne pouvais attendre jusqu'à mardi, jour où il était attendu à la banque. Dans la soirée, je devrais prévenir Manson que des bandits se trouvaient dans la salle des coffres. Mais avant tout, il était indispensable que je parle à Brannigan. Il fallait que je le trouve. Très rapidement.

Je connaissais son numéro de téléphone personnel. Oubliant, dans mon angoisse, qu'il était à peine 7 heures 50, je composai le numéro de Brannigan. Au bout d'un certain temps, une voix de femme ensommeillée demanda :

— Qui est à l'appareil, grands dieux ?

J'avais rencontré plusieurs fois la femme de Brannigan dans des cocktails. Grande, maigre, la cinquantaine, voulant rester jeune, elle avait des cheveux teints noir corbeau, et était follement préoccupée de sa santé. Je reconnus sa voix.

— Excusez-moi, madame Brannigan. Ici, Larry Lucas. Je...

— Larry Lucas ? (Le registre de sa voix monta d'un cran.) Si je m'attendais ! Ça fait des mois que je ne vous ai pas vu. Vous allez bien, Larry ? En pleine

forme, sûrement. Comme je voudrais pouvoir en dire autant. (Quand Merle Brannigan se mettait à parler, il était impossible de l'arrêter.) Vilain garçon! Vous m'avez réveillée! Et laissez-moi vous dire une chose, Larry. Ça fait des siècles que je n'ai pas eu une bonne nuit de sommeil. Vous me suivez? Une vraie bonne nuit de sommeil. J'ai des douleurs dans les genoux, Farrell ronfle comme un sonneur; et moi je passe la nuit entière sans fermer l'œil avec ces douleurs dans les genoux. Vous vous rendez compte? J'ai vu le docteur Schruder. Il prétend que je marche trop. Quelle stupidité! Marcher! Moi qui ai de la peine à mettre un pied devant l'autre. Ce n'est plus qu'un mot pour moi. (Elle eut un rire aigu.) Qu'en pensez-vous, Larry? Farrell dit que je suis hystérique. Imaginez un peu! Hystérique! Hier soir, contre ma volonté, et croyez bien, Larry, que j'ai beaucoup de volonté, mais contre ma volonté tout de même, j'ai pris trois cachets de... valium... ça s'appelle bien comme ça?... enfin, trois somnifères. Savez-vous ce qui est arrivé? Ces fichus cachets m'ont empêché de fermer l'œil! Ils n'ont produit aucun effet. Je souffrais atrocement. Mais par pur désespoir, je me suis levée et mise à genoux. Seigneur! Ce que j'ai pu souffrir! Mais je l'ai fait et j'ai parlé de ce problème à Dieu. Vous croyez en Dieu, Larry?... Évidemment, quelle question! Eh bien, j'ai parlé de ce problème à Dieu. Là-dessus, je me suis recouchée. Et pour la première fois depuis des mois, je me suis endormie tout de suite. Et voilà que vous venez me réveiller!

— Madame Brannigan, dis-je en me retenant de hurler, je suis vraiment navré de vous avoir réveillée,

mais il faut que je parle à M. Brannigan. Une affaire grave pour la banque.

— Vous voulez parler à Farrell?

Je fermai les yeux, la sueur ruisselait sur ma figure.

— Oui, madame Brannigan.

— Vous dites que c'est grave?

— Oui, madame Brannigan. Il faut que je joigne M. Brannigan.

— Nous sommes bien dimanche, Larry? Nous ne sommes pas lundi, n'est-ce pas? Grands dieux, je ne suis pas complètement réveillée. Si nous sommes lundi, j'ai rendez-vous chez le coiffeur à 9 heures. Quelle heure impossible, non? Mais il est tellement occupé...

— Nous sommes dimanche! gueulai-je.

— Larry! Ne criez pas, mon cher! J'ai les nerfs à vif. Si nous sommes dimanche, comment peut-il se passer quelque chose de grave à la banque? Elle est fermée le dimanche... à ce que je crois, du moins.

Je parvins à maîtriser ma voix.

— Il faut que je contacte M. Brannigan. Pouvez-vous m'indiquer où je peux le joindre?

— Il est parti je ne sais où pour jouer au golf. Vous connaissez F.B. Quand il n'est pas occupé à faire de l'argent, il joue au golf. Je me rappelle qu'un jour nous bavardions avec Jerry Ford, Farrell a dit...

— Madame Brannigan! Je vous demande de m'aider! Avez-vous idée de l'endroit où je peux joindre M. Brannigan?

— Il ne me dit jamais rien. (Elle prit un ton boudeur.) Vous savez, à certains moments, Farrell manque totalement d'égards comme tous les maris sans doute après vingt-cinq ans de mariage.

— Vous ne savez pas où je peux le joindre ?

— S'il s'agit d'une affaire grave — je ne vois d'ailleurs pas de quoi il pourrait s'agir — vous pouvez le demander à sa secrétaire. Elle est plus au courant que moi des faits et gestes de mon mari. Terrible, non ? Une gamine en sait davantage...

— Merci, madame Brannigan, coupai-je avant de raccrocher.

Je cherchai le numéro de téléphone personnel de Lois dans l'annuaire. Une minute plus tard, je l'avais au bout du fil.

— Ici Larry, Lois. Il faut que je contacte F.B. de toute urgence. Vous savez où il est ?

— C'est vraiment très urgent ? demanda sèchement Lois.

— Une affaire grave ; il s'agit de la banque. Je ne peux pas vous en dire plus. F.B. voudra que ça reste secret, Lois. Il faut absolument que je lui parle !

— Je vais voir si je peux le joindre. Donnez-moi votre numéro. Je vous rappelle.

— Vous ne pouvez pas m'indiquer son numéro ?

— Non, c'est moi qui vous fais signe.

Je lus le numéro inscrit sur l'appareil d'où j'appelais.

— Vous êtes certain que ça ne peut pas attendre à demain ? demanda Lois. F.B. sera fou de rage si je le dérange pour rien.

— Il le sera bien plus si vous ne le faites pas. Dépêchez-vous, Lois. J'attends.

Je raccrochai.

Pendant que je patientais, assis au bureau, je me rappelai les photos accusatrices me représentant avec Marsh. Je fouillai les tiroirs de la table. L'un

d'eux était fermé à clé. Je courus chercher des outils à la cuisine. Dans un placard, je découvris un long tournevis. Regagnant le living, je m'attaquai au tiroir et l'ouvris en quelques minutes.

J'y trouvai le pli contenant les doubles des deux enregistrements et de ma déclaration à Brannigan. Dans une autre enveloppe, je découvris les photos qui avaient fait l'objet du chantage où nous figurions Marsh et moi en train de nous battre. Mais surtout, il y avait les négatifs.

A la cuisine, j'avais vu un bidon d'essence, j'allai le chercher, posai ensuite les deux enveloppes dans l'âtre de la grande cheminée, versai de l'essence dessus, puis grattai une allumette pour y mettre le feu.

Je reculai et regardai les flammes.

Quand le feu s'éteignit, j'écartai les cendres, versai encore un peu d'essence et jetai une allumette enflammée. A présent, j'étais assuré qu'il ne demeurerait rien des photos du chantage, des bandes magnétiques et de ma déclaration.

Lois n'avait pas rappelé!

J'entrepris de visiter les placards du living. Je trouvais la bêche, enveloppée de plastique, dont je m'étais servi quand ils avaient enterré Marsh. J'allai chercher un chiffon à la cuisine, le mouillai et, après avoir arraché le plastique, m'en servis pour faire disparaître mes empreintes du manche de l'outil. J'essuyai ensuite le dessus du bureau, les accotoirs du fauteuil, et enroulai le bout de tissu autour du combiné du téléphone. C'était tout ce que je pouvais faire.

A ma montre, il était 8 heures 5. Un instant, je

songeai à Klaus, Joe, Harry et Benny enfermés dans la salle des coffres, puis mes pensées revinrent à Glenda.

Assis au bureau, j'étais plongé dans mes souvenirs quand la sonnerie du téléphone m'arracha à mes pensées.

Je saisis le combiné. C'était Lois.

— Désolé, Larry. Ça ne répond pas, déclara-t-elle. J'ai appelé trois fois. Ou il refuse de répondre ou bien il n'est pas là.

— Rappelez! fis-je d'une voix éperdue. C'est très grave, Lois. J'attendrai.

— C'est impossible! Ma mère est malade, il faut que j'aille la voir. Mon train part dans quelques minutes!

— Dans ce cas, donnez-moi son numéro. J'appellerai.

— Pas question. (Après un moment, elle ajouta :) Larry! Il ne joue pas au golf! De temps en temps, il s'offre un long week-end, mais pas pour jouer au golf. C'est assez clair, non?

Je n'en revenais pas. J'avais toujours placé Farrell Brannigan bien au-dessus de beaucoup d'hommes.

— Je m'en contre-fous! Il faut que je lui parle, Lois! Il se passe des choses qui risquent de couler la banque! Je ne peux pas vous en dire davantage. Il faut que je lui parle. Et tout de suite!

— Mais il ne répond pas, rétorqua-t-elle d'un ton gémissant. Je trahirais la confiance qu'il a en moi si je vous indiquais son numéro.

— Il vous en remerciera, soyez-en sûre, vociférai-je. Vous savez qu'il a confiance en moi.

C'est très grave! Allons, Lois, donnez-moi son numéro!

Après un long moment de silence, elle dit :

— C'est le 333.4.77.880; Il faut que je me sauve, je vais manquer mon train! lança-t-elle avant de raccrocher.

Je griffonnai le numéro sur un bloc posé sur le bureau. 333 était l'indicatif de Pennon Bay, petite plage située à une dizaine de kilomètres de Sharnville. J'avais envisagé d'y louer un bungalow avec Bill Dixon car je pensais que nous pourrions y travailler ensemble le dimanche tout en prenant des bains de soleil. J'y étais allé mais j'avais aussitôt craint que le paillement des innombrables gosses nous empêchent de bosser. Je me rappelais fort bien Pennon Bay : du sable, la mer, des palmiers, des villas cosues, quelques restaurants convenables. Quand l'agent immobilier m'avait fait visiter quelques pavillons, j'avais cru qu'un certain nombre devaient servir de retraite pour amoureux, alors que la plupart accueillait des familles pour le week-end. L'agent immobilier m'apprit avec regret que les plus isolés, assurément des nids d'amour, n'étaient pas à louer.

Les mains tremblantes, je pris l'annuaire et le feuilletai. Voilà... Pennon Bay. Il n'y avait que deux cents abonnés. J'étudiai attentivement les numéros et tombai enfin sur le 4.77.880.

Miss Sheila Vance, 14, Sea Road.

La maîtresse de Brannigan?

Après avoir soulevé le combiné, je composai le numéro. Je laissai sonner pendant une minute avant de raccrocher. Je consultai ma montre : 9 heures 25.

Il fallait absolument que je voie Brannigan! Il fal-

lait que je lui refile cette sale histoire. Je me moquais de ce qui pouvait m'arriver. Et je me fichais éperdument qu'il vole de temps à autre un week-end à sa femme pour se consoler dans les bras d'une autre. Il avait tant fait pour moi! et j'avais l'impression que si je lui racontais toute la vérité sur cette abominable histoire, il m'aiderait encore... et lui seul pouvait le faire.

Je quittai la maison en courant vers ma voiture, sautai dedans et mis le moteur en marche. Au moment où je reculais pour m'engager sur le chemin de terre, je songeai aux quatre hommes enfermés dans la banque, puis je pensai à Glenda. Ils étaient coincés, d'accord. Au moins, le meurtre de Glenda serait vengé!

A l'extrémité du chemin de terre, bouillant d'impatience, je dus attendre longtemps avant de pouvoir m'engager sur l'autoroute. Déjà de pleines voiturées roulaient vers les plages. L'exode du dimanche matin avait commencé.

Sur l'autoroute, j'avançai lentement. Les véhicules transportant sur leur toit des bateaux pneumatiques roulaient pare-chocs contre pare-chocs. Aux portières, des gosses, surexcités à la perspective d'aller faire trempette, poussaient des cris et des hurlements. Installés au volant, des pères exaspérés se retournaient de temps en temps pour apostropher leurs mouflets, tandis que les mères épuisées les obligeaient à se rasseoir sur la banquette. Un dimanche matin à Sharnville, semblable à beaucoup d'autres.

Direction Hampton Bay, Bay Creek, Little Cove, Happy Bay, enfin Pennon Bay.

La plage la plus populaire était celle de Little Cove. Après la bretelle qui y conduisait, la circulation devint plus fluide et je pus accélérer. Une seule voiture signala qu'elle virait à gauche en direction de Pennon Bay. A sa suite, je descendis le chemin sablonneux menant à la plage.

Le véhicule stoppa devant une luxueuse villa en bordure de mer. Quatre gosses sortirent et se mirent à courir sur le sable en poussant des cris, pendant que le conducteur descendait ouvrir la porte du garage.

Je continuai à rouler à la recherche d'un parking. L'ayant trouvé, je mis pied à terre. Je n'avais aucune idée de l'endroit où se trouvait Sea Road. Je regardai à droite et à gauche. Puis, voyant un homme relativement jeune, en slip de bain, se diriger de mon côté, je l'arrêtai et demandai :

— S'il vous plaît... Sea Road?

Énorme, l'air bête comme un pied coupé, il avait une toison de poils noirs sur la poitrine.

— Sea Road? (Il gratta sa poitrine velue.) Oui. ... Sea Road. (Il fronça les sourcils.) Oui. ... Allez tout droit, tournez à gauche et vous y êtes.

— Merci.

— De rien. Bonne journée, lança-t-il avant de se diriger pesamment vers la mer.

Je suivis la route et, au moment où j'allais virer à gauche, j'entendis quelqu'un m'appeler. Je m'arrêtai et me retournai.

Le type au torse velu courait après moi :

— Excusez-moi. C'est Sea Road que vous cherchez?

Le soleil était maintenant haut dans le ciel et je transpirais dans mon complet de ville.

— Oui.

— Je me suis gourré, vieux. Faut tourner à droite. Je l'aurais volontiers étranglé.

— Quoi... je dois retourner au carrefour et prendre la route de droite?

Il se gratta la poitrine, fronça les sourcils, puis hocha la tête.

— Oui. C'est ça, vieux.

Au moment où je rebroussais chemin, il me dit :

— Vous avez des gosses, vieux? (Sans m'arrêter, je répondis non.) Vous ne connaissez pas votre bonheur...

Je pressai le pas et sa voix se perdit au loin.

Les villas qui bordaient la route devenaient plus luxueuses. Elles étaient entourées de grands jardins clos de haies de lauriers ou de murs de pierre. Aucun numéro, mais en revanche des noms tels que « Le Nid », « Bien chez soi », « Toi et moi » et autres appellations idiotes que les gens donnent à leur maison.

J'avais parcouru une centaine de mètres quand j'aperçus une gamine d'une quinzaine d'années qui se balançait sur le battant du portail d'une grande villa. Maigre comme un clou, blonde, en jean et tee-shirt, elle me regarda d'un air emprunté avec un petit sourire espiègle.

— Salut! fit-elle.

Je m'arrêtai.

— Je cherche le numéro 14 Sea Road.

Son sourire se fit rusé.

— Vous cherchez Sheila?

— C'est ça. Vous la connaissez?

Elle fit la moue.

— Ma mère ne veut pas que je lui parle. Je lui dis bonjour quand ma mère n'est pas là.

Cherchant à me renseigner, je demandai :

— Qu'est-ce que votre mère lui reproche?

La fille fronça le nez.

— Ma mère est très vieux jeu. Elle traite Sheila de putain simplement parce qu'elle a un ou deux petits amis.

— Où habite-t-elle?

Le petit sourire rusé apparut de nouveau.

— A votre place, je n'irais pas tout de suite. Son gros petit ami est là. Un type vieux et affreux. Mais son petit ami de cœur est extra. Lorsque Sheila n'a pas envie de se baigner, il vient nager avec moi... quand maman n'est pas dans le secteur.

Elle ricana.

Poursuivant mon investigation, je demandai :

— Comment savez-vous que c'est son petit ami de cœur? Le gros pourrait bien être le vrai, non?

— C'est idiot. Le gros ne vient qu'une fois par mois. Tandis que Harry habite avec elle, lui.

— Harry?

Un frisson glacé me parcourut le dos. Puis je me dis que Harry était un nom très répandu. Néanmoins, mon instinct me poussa à insister.

— Harry... un grand type mince, avec une barbe?

Les yeux de la fille s'écarquillèrent.

— C'est ça... Vous le connaissez?

Tenant d'une main le battant pendant qu'elle se balançait d'avant en arrière, elle repoussa de l'autre les longs cheveux blonds qui pendaient sur ses épaules.

— Comment vous appelez-vous? Où avez-vous rencontré Harry?

— Vous ne m'avez pas dit où je peux trouver Sheila.

— Tout au bout de la route. La seule villa qui porte un numéro. Quand avez-vous rencontré Harry?

Soudain, une voix rauque brailla :

— Sheila! Rentre immédiatement!

La fille fit la grimace.

— Ma mère. Au revoir.

Elle descendit du portail, puis courut en direction du pavillon.

Je me remis en route en me demandant ce qui se passait. Inutile de tirer des conclusions hâtives, me dis-je. Il devait y avoir des centaines de barbus qui s'appelaient Harry.

Le cerveau en feu, je pressai le pas. Au bout du chemin, une grande haie de lauriers dissimulait une villa. Le numéro 14 était inscrit sur le portail. Je le poussai et découvris un grand jardin. Devant moi, au bout d'un sentier tortueux, se dressait un grand pavillon bas. Je grimpai rapidement le sentier et arrivai à la porte.

Comment Brannigan me recevrait-il quand il s'apercevrait que je l'avais poursuivi jusque dans son nid d'amour? Après un instant d'hésitation, je pressai le bouton de la sonnette. J'entendis la sonnerie retentir à l'intérieur de la villa. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit.

En pyjama blanc, Glenda se tenait sur le seuil, ses cheveux roux ébouriffés, ses grands yeux verts écarquillés.

Une bande de gosses déguisés en cow-boys envahit le jardin. Leurs revolvers étaient une imitation parfaite des armes authentiques. Ils se tiraient dessus et les claquements secs de leurs jouets étaient d'un réalisme effrayant.

Deux d'entre eux tombèrent, une main sur la poitrine, en gigotant comme s'ils étaient touchés à mort. Un autre, l'air rageur, accourut et tira sur eux en criant :

— Vous êtes morts... vous êtes morts!

Puis, abandonnant leurs deux camarades immobiles, toute la bande se lança sur la route et courut vers la mer en poussant des cris.

L'apparition de Glenda et cette subite explosion de vacarme me paralyserent. Je ne pus que rester figé sur place, les yeux rivés sur Glenda tandis que les deux gamins se relevaient.

L'un d'eux braqua son arme sur moi, puis tira.

— Vous êtes mort! hurla-t-il faisant encore feu.

Puis son camarade et lui se lancèrent à la poursuite des autres.

— Glenda! parvins-je à prononcer.

Pâle comme un linge, elle avait l'air terrorisé. Lentement elle recula, une main sur la bouche, comme si elle se trouvait devant un fantôme.

— Oh, mon Dieu! mon Dieu!

— Glenda!

Je fis un pas en avant.

Avec un cri étouffé, elle tourna les talons pour se lancer en chancelant dans un long couloir, ouvrit une

porte sur la droite, entra dans la chambre et claqua la porte.

Mon cerveau se refusait à fonctionner. Je restai cloué sur le seuil, incapable de bouger. Moi qui étais certain que Klaus l'avait fait assassiner ! Le choc de la trouver en vie et, pire encore, le fait que ma présence la terrorisait, m'anéantissaient.

Je gardai les yeux fixés sur la porte derrière laquelle elle se trouvait. Une pendule sonna à l'intérieur du pavillon. Le dos chauffé par le soleil, je comptai les coups. Onze heures. Mes idées s'éclaircirent. J'entrai, puis fermai la porte de la villa. Je longuai ensuite le couloir, tournai la poignée de la porte de la pièce où se trouvait Glenda. Elle était fermée à clé.

— Glenda! criai-je. Ouvre-moi! Tu n'as rien à craindre. Glenda... Je t'en prie!

— Laissez-la tranquille, Larry, fit une voix rocailleuse derrière moi. Elle a eu un choc.

Je fis volte-face.

Farrell Brannigan se tenait dans le couloir. Il portait une chemise blanche à col ouvert et un pantalon bleu. Malgré sa tenue négligée, il conservait tout son prestige de président du groupe bancaire le plus important de Californie.

— Venez, fiston, fit-il. Nous avons des choses à nous dire. Laissez-la seule un moment. Les femmes ont besoin de se remettre quand elles ont subi un choc de ce genre.

Stupéfait, complètement déboussolé, j'hésitai, puis entrai derrière lui dans un vaste living confortablement meublé, avec fauteuils, canapés et grand bureau.

— Et maintenant, Larry, commença calmement Brannigan en passant derrière la table, pour que vous ne vous mépreniez pas sur la situation, je vais vous faire une confidence. Glenda est ma fille illégitime.

Je le dévisageai, infiniment soulagé. Sa fille! En voyant Glenda sur le seuil, j'avais aussitôt pensé qu'elle était Sheila Vance, la maîtresse de Brannigan.

— Votre fille? fis-je sans le quitter des yeux.

Il s'effondra dans son énorme fauteuil de bureau, prit un cigare dans un coffret tout en me désignant un siège.

— Asseyez-vous donc Larry. J'ai une histoire à vous raconter.

De plus en plus ébahi, je pris place. Brannigan était aussi calme que s'il présidait un conseil d'administration.

— Je vais vous confier un secret, Larry, poursuivit-il. Il doit rester entre vous et moi. Je sais que je peux vous faire confiance, pas vrai?

— Glenda est votre fille?

Il hocha la tête.

— C'est vrai. La mère de Glenda était ma secrétaire. Il y a vingt-six ans de cela. (Il tira une bouffée de son cigare.) J'étais marié depuis quelques mois. Merle, vous le savez, est obnubilée par sa santé. Elle ne m'a jamais apporté aucune satisfaction au lit. (Il pointa son cigare vers moi.) Un homme a besoin de ce genre de satisfaction. C'est pour ça que le mariage existe. Pour ça et pour ne pas vivre seul. (Il tira sur son cigare, puis il reprit :) Ce que personne ne sait, Larry, c'est que l'argent de Merle m'a mis le pied à l'étrier. Je joue cartes sur table. Si elle n'avait pas été

aussi riche, je ne l'aurais pas épousée. Comme j'avais besoin d'argent, je me suis marié avec elle. La vie avec Merle s'est révélée difficile. C'est une de ces femmes qui méprisent le sexe. Elle ne m'a rien accordé. Alors, au bout d'un certain temps, j'ai commencé à coucher à droite et à gauche. Qui n'en aurait pas fait autant ? Regardons les choses en face, Larry. Il y a deux choses dans la vie d'un homme : l'argent et les femmes.

Comme je ne répondais pas, il continua :

— J'ai eu la bêtise de coucher avec ma secrétaire, Anne, la mère de Glenda. Anne était une fille charmante... une fille bien. Elle est morte à la naissance de Glenda. (Il poussa un soupir.) Je me suis retrouvé avec une petite fille sur les bras. Si Merle l'apprenait, j'étais sûr qu'elle divorcerait et je perdrais ainsi son appui financier. Je voulais ma fille. Merle a toujours refusé de me donner des enfants. J'ai confié Glenda à un couple de braves gens chez qui j'allais la voir de temps en temps. (Il souffla encore une bouffée de fumée.) Vous ne comprenez certainement pas ce que peut éprouver un homme quand il est père d'une petite fille, mais peu importe. Vous l'apprendrez peut-être un jour. Je voyais Glenda tous les mois. Elle ne manquait de rien. Je lui ai fait donner la meilleure éducation possible. Je lui ai même appris à jouer au golf. Je lui ai acheté cette maison pour que nous puissions nous y retrouver. Nous nous rencontrions sur un terrain de golf éloigné et nous jouions ensemble. Et puis, les choses se sont gâtées. Peut-être parce qu'elle ne me voyait pas assez souvent. Il m'est arrivé de ne la voir que trois fois en un an tellement j'étais surchargé de travail. Je ne sais pas

au juste pourquoi, mais les choses se sont gâtées. Ce Harry Brett est entré dans sa vie. Je savais bien qu'un jour ou l'autre, il y aurait forcément un homme. Mais j'espérais qu'elle tomberait mieux. Chaque fois que je peux, je viens passer le week-end ici avec elle, comme aujourd'hui. Je la préviens, et Brett disparaît. (Il se cala dans son fauteuil et croisa ses jambes épaisses.) Maintenant, la situation a changé, Larry.

Il me regarda d'un air grave, l'image du président à l'aise devant la table du conseil d'administration, un cigare entre ses gros doigts; la fumée du havane de luxe flottait dans l'air.

— Considérablement changé. Glenda est amoureuse de vous. Elle ne veut plus entendre parler de Brett. C'est vous qu'elle veut.

Il se pencha pour secouer la cendre de son cigare dans le cendrier.

— Actuellement, nous nous trouvons dans une situation difficile. Mais je suis sûr qu'à nous deux nous trouverons le moyen d'en sortir. N'oubliez jamais que ma fille vous aime, qu'elle a besoin de vous et compte sur vous pour nous aider, elle et moi.

Je gardai le silence pendant un long moment. En observant ce gros homme imposant, je compris, au comble du désespoir, qu'il mentait. Farrell Brannigan! L'homme qui, d'un geste, avait fait ma situation. Je passai en revue les événements des derniers jours : Marsh liquidé, Thomson assassiné. La menace de chantage. Klaus, Benny, Joe et Harry Brett. Glenda me suppliant de leur indiquer le moyen d'entrer à la banque. Sa fausse captivité. Le sourire es-

piège de la gamine qui se balançait sur le battant du portail quand elle avait parlé de Harry Brett.

Sans rien laisser transparaître de mes pensées, je demandai :

— Vous dites que Glenda compte sur moi pour vous aider. En quoi pourrais-je vous être utile? Pourquoi un homme de votre importance aurait-il besoin de mon aide?

Son regard me quitta pour se poser derrière moi, sur le mur, puis me fixa de nouveau.

— Dois-je vous rappeler, Larry, que sans moi vous seriez encore un simple employé? Grâce à moi, vous possédez aujourd'hui une affaire florissante et êtes devenu une des personnalités de Sharnville... Grâce à moi.

Je continuai à le regarder bien en face, sans rien dire.

Au bout d'un long moment, il poursuivit :

— J'ai besoin de votre aide, Larry. Autant que vous aviez besoin de la mienne, autrefois. Cette affaire est devenue un dangereux gâchis. Vous, et vous seul, pouvez arranger les choses. Glenda et moi comptons sur votre assistance.

— Quelle affaire, monsieur Brannigan?

Le sourire paternel se figea. Il se frotta le menton, tira sur son cigare et souffla un nuage de fumée qui masqua son visage.

— Larry, nous comptons sur vous, tous les deux. Je vous ai tiré du néant. Un service en vaut un autre, n'est-ce pas?

— Je vous le demande encore une fois, monsieur Brannigan. Quelle est l'affaire qui est devenue un dangereux gâchis?

La figure empâtée s'empourpra légèrement. Il se redressa dans son fauteuil. Finie l'attitude bon-homme. Brannigan était redevenu le président intraitable en butte à l'opposition.

— Nous perdons notre temps, fiston! fit-il sèchement. Vous savez très bien de quoi je parle! Inutile de jouer au plus fin avec moi. Que s'est-il passé à la banque?

A la dureté de son regard, je compris que Farrell Brannigan était mêlé au braquage de la banque. J'étais à présent à l'épreuve des chocs et mon cerveau se mit à fonctionner rapidement.

— N'ayez aucune inquiétude pour la banque, monsieur Brannigan, dis-je. Quatre bandits sont enfermés dans la salle des coffres. Il leur est impossible d'en sortir sans moi. Je vous ai garanti que votre banque serait la plus sûre du monde... elle l'est.

Lentement, il écrasa son cigare dans le cendrier. Sous son hâle de golfeur, son teint était devenu jaune.

— Vous dites qu'ils sont enfermés dans la salle des coffres? demanda-t-il d'une voix cassée. (Je voyais sa confiance l'abandonner.)

— Cette banque est la plus sûre du monde, monsieur Brannigan. Quand un psychopathe, trois brutes et un tueur essayent de braquer la banque que j'ai installée, ils se font prendre au piège.

Il tendit la main vers le coffret à cigares. Je remarquai qu'elle tremblait. Puis changeant d'avis, il la ramena et me regarda.

— Mais vous êtes en mesure de les faire sortir, Larry?

— Certainement, dis-je. Mais je n'en ai pas la moindre intention.

Me penchant en avant, je demandai :

— Voulez-vous qu'ils s'en sortent, monsieur Brannigan?

Il demeura immobile et je le vis se tasser sur lui-même. Ce n'était plus le président du plus important groupe bancaire de Californie mais un gros homme vieillissant que je ne pouvais plus respecter.

— Il le faut, Larry, chuchota-t-il enfin d'une voix sourde.

— Non, ils ne sortiront pas. Je vais téléphoner à Manson pour le prévenir que quatre braqueurs sont enfermés dans la salle des coffres. Quand la police sera alertée, j'irai à la banque et j'ouvrirai la porte. Avec mon système, je suis seul à pouvoir le faire. Cette banque reste la plus sûre du monde.

Je me levai et m'approchai du bureau pour téléphoner. Au moment où je soulevais le combiné, la porte s'ouvrit en trombe et Glenda se précipita dans le living.

A présent, elle portait un pantalon vert et un chemisier blanc. Dans la main, elle tenait un automatique qu'elle pointa sur moi.

— Lâche le téléphone! hurla-t-elle.

Elle avait un regard fou. Les muscles de sa bouche se contractaient convulsivement; le pistolet tremblait dans sa main.

Je fis deux pas en arrière.

— Glenda! lança sèchement Brannigan.

Elle le regarda avec haine.

— Il n'y a plus que Larry qui puisse nous aider

maintenant, Glenda, fit Brannigan d'un ton suppliant. Pas de drame, je t'en prie.

Je regardais le visage dur et tendu de Glenda, ses yeux méchants brillants de colère, sans reconnaître la femme que je croyais aimer. Cette femme dont le corps souple et docile s'était donné à moi, dont la voix suppliante m'avait prié de lui sauver la vie, avait disparu, remplacée par cette rouquine à la mine mauvaise que la mère de la petite voisine traitait de putain.

Alors que je me croyais désormais blindé, je fus cependant bouleversé en découvrant qu'elle s'était servie de moi avec tant de dureté et de cruauté.

— A cause de toi, où en est Harry? demanda-t-elle d'un ton aigu. Hein? Qu'as-tu fait de lui, salaud?

— Glenda! cria Brannigan. Va-t'en! Laisse-moi m'occuper de ça. Tu m'entends!

Elle le regarda d'un air méprisant.

— Tu n'as pas à me dicter ce que je dois faire, gros lard! Ta fille! Quelle rigolade! Tu t'imagines que cet imbécile va croire tes mensonges? (Puis se tournant vers moi :) Tu vas faire sortir Harry de la salle forte! (Elle me menaça de son revolver.) Si tu refuses, je te tue!

— Vas-y, Glenda. Tue-moi, dis-je avec le plus grand calme. Il n'y a que moi à pouvoir ouvrir la porte. Et l'oxygène diminue. D'ici quatre ou cinq heures, ton Harry et les autres mourront asphyxiés. Tout dépend de toi. Vas-y, tire!

Elle recula et porta la main à sa bouche.

— Asphyxiés?

— La ventilation ne fonctionne plus, déclarai-je. Quatre hommes vivent actuellement de l'air qui reste

dans la salle... Mais il n'y en a pas pour longtemps.

Je tendis la main :

— Je le ferai sortir. Aux conditions que je poserai.
Donne-moi ce flingue!

— Tu bluffes! Tu es un démon!

— C'est comme ça que tu appellais Klaus, n'est-ce pas? Donne-moi ce pistolet.

— Donne-le-lui, cria Brannigan.

Elle hésita, puis jeta l'arme à mes pieds.

— Ramasse! hurla-t-elle. Toi et ton amour à la gomme! Harry est dix fois plus viril que toi!

Elle sortit en courant, claquant la porte derrière elle.

Je ramassai le pistolet et le posai sur le bureau, puis lentement, je retournai m'asseoir.

Après un long moment de silence, Brannigan dit, l'air gêné :

— Elle est hystérique, Larry. Vous connaissez les femmes...

Je levai les yeux, les poings serrés.

Ton stupide amour à la gomme!

Je souffrais, mais maintenant je connaissais la vérité. Brannigan m'avait menti du commencement à la fin. Le ton méprisant sur lequel Glenda avait dit : « Ta fille! » me prouvait qu'elle était en réalité sa maîtresse. Et toutes les vanes qu'il m'avait racontées à propos de sa secrétaire ne visaient qu'à sauver son image de marque.

— Et d'après vous, elle m'aime? dis-je. Vous, alors, comme menteur!

Il accusa le coup.

— Est-il vrai que ces hommes risquent l'asphyxie? demanda-t-il.

— Ils en ont encore pour six heures environ. La salle des coffres est notre réalisation, à Dixon et à moi. Il y a bien un ventilateur. Mais j'ai dû couper le courant pour sortir. Je ne bluffe pas et je ne raconte pas de bobards.

Brannigan hocha la tête d'un air las. Il n'était plus qu'un vieillard gras, abattu, vaincu.

Il y avait un magnétophone sur la table.

— Monsieur Brannigan, je veux que vous me disiez la vérité, fis-je. Finis, les mensonges. Je vais enregistrer notre entrevue.

— Ne faites pas ça, fiston. Vous êtes en train de me dire que, pour moi, la route est barrée.

— Exactement, répliquai-je mettant le magnétophone en marche. Vous m'avez dit que Glenda était votre fille. Vous mentiez?

— Oui, fiston. Glenda est ma maîtresse. Son pouvoir de séduction est diabolique. Laissez-moi vous dire, Larry, qu'elle m'a extorqué beaucoup d'argent.

— Elle m'a raconté qu'elle était mariée avec Alex Marsh. Vrai ou faux?

— Elle n'a jamais été mariée avec lui... il était son maquereau. Il me faisait chanter. Il détenait des photos me représentant en compagnie de Glenda. Des clichés accablants. Merle aurait divorcé si elle les avait vus. Sans l'argent de Merle, je suis coulé. Le chantage de Marsh m'a coûté très cher. Je savais qu'un jour où l'autre Merle voudrait savoir pourquoi sa fortune fondait à toute allure. Il fallait que je trouve un moyen pour mettre fin au chantage de Marsh. (Brannigan se cala plus confortablement et poursuivit :) Marsh était aussi fou de Glenda que moi. Seulement il était gourmand. Glenda savait qu'il

me faisait chanter. Mais, en parfait maquereau qu'il était, jamais Marsh ne lui donnait un *cent* de l'argent qu'il me soutirait.

« Marsh s'est rendu compte que je risquais de représenter un danger pour lui. Il savait que j'essayerais de mettre la main sur les photos ; après quoi je le ferais assassiner. Il y a trois semaines, il est venu me trouver. " Monsieur Brannigan, m'a-t-il dit, n' imaginez pas que vous pourrez vous procurer les clichés et me faire descendre après. Ces photos se trouvent dans l'un des coffres-forts de la banque la mieux protégée du monde. " Puis il m'a regardé en ricanant. " La clé du coffre se trouve dans les mains de mon homme d'affaires. S'il m'arrive quelque chose, le coffre sera ouvert et vous donnerez à votre femme l'explication que vous voudrez concernant ces photos. " J'ai compris que je ne pouvais rien faire. Marsh avait bien joué. »

Brannigan s'interrompit pour essuyer du revers de la main la sueur qui ruisselait sur sa figure.

— Même pour le président de la banque, il n'existait aucun moyen d'ouvrir le coffre de Marsh. (Il fixa sur moi un regard terne.) C'est vous qui aviez rendu la chose impossible. (Il se tut un instant, puis ajouta :) Je boirais bien quelque chose, fiston.

Je me levai et m'approchant de la cave à liqueurs, lui servis un whisky bien tassé. Il prit le verre d'une main tremblante, le vida, poussa un soupir et posa son godet.

— Tout mon avenir, poursuivit-il, se trouvait donc enfermé dans la salle des coffres créée par vous, Larry. Je voulais à tout prix jouir d'une indépendance financière et ne pas avoir à compter sur la

fortune de ma femme. Une grosse affaire s'est présentée, la chance de ma vie peut-être. Grâce au crédit de Merle, je suis arrivé à me mettre sur les rangs. Au moment où j'allais l'emporter, Marsh a réapparu. Il avait décidé de quitter les États-Unis, m'a-t-il dit. Il exigeait deux millions de dollars comme règlement de compte final. En échange, il me remettrait les photos et les négatifs. Il m'accordait deux semaines pour réunir cette somme. Si elle ne lui était pas versée, il irait trouver Merle qui raquerait pour éviter un scandale, il en était sûr. Mais elle n'aurait pas payé et c'était la fin de ma carrière.

Il se pencha en avant, ses deux grosses mains serrées.

— A ce moment, j'ai compris qu'il n'existait qu'un seul moyen pour sortir de ce borbier : trouver un arcan qui s'introduirait à la banque, s'emparerait des photos et assassinerait Marsh. Je n'avais pas d'autre solution. (Il s'interrompit pour boire une gorgée.) Je n'avais aucun contact avec la pègre. Ma situation ne me permettait pas de me mettre à la recherche d'un braqueur de banques. C'est alors que je me suis souvenu de Klaus. Il se trouve que Klaus...

— Inutile, je suis déjà au courant, coupai-je. J'ai tout enregistré. Il y a très longtemps, vous travailliez ensemble. Vous avez découvert qu'il avait détourné des fonds et l'avez fait condamner à cinq ans de prison... c'est ça?

Il garda les yeux fixés sur ses poings serrés.

— C'est exact. A l'époque, j'étais persuadé que tous ceux qui travaillent dans une banque doivent

être honnêtes. Quand on ne subit pas de pression, il est facile de rester honnête.

— Vous avez donc retrouvé Klaus et lui avez demandé de s'introduire à la banque?

— Je n'avais personne d'autre à qui m'adresser. (Il siffla son verre.) Comprenez bien, Larry. Je me trouvais dans une situation désespérée. Il fallait que je me débarrasse de Marsh, que je récupère ces photos. Toute ma vie en dépendait. Quand j'ai rencontré Klaus, je me suis rendu compte que c'était un malade mental. Les années passées en prison lui avaient peut-être détraqué le cerveau. Il me détestait. Je voyais la haine émaner de lui pendant que nous parlions. Il avait entendu parler par les mass media de ma banque, la plus sûre du monde. Il était enchanté de s'introduire dans la chambre forte pour que je devienne un objet de risée. « Tu auras tes photos m'a-t-il dit. Mais n'oublie pas que tous les banquiers du monde se moqueront de toi! Je te réduirai à zéro. » Voilà comment fonctionnait son esprit malade. (Brannigan poussa son verre vide vers moi.) J'en prendrais bien un autre, fiston. (Je me levai, remplis son verre et le lui tendis.) Merci.

Il but quelques gorgées et reprit :

— Je me fichais éperdument de la banque. C'est là où Klaus s'est trompé. Il s'imaginait qu'il me punissait. Ces photos, il me les fallait à tout prix. Si quelqu'un au monde était capable de braquer une banque, c'était certainement Klaus. Nous avons donc décidé que les hommes employés par Klaus garderaient le contenu des coffres. J'aurais mes photos. Et Klaus satisferait la haine pathologique qu'il me vouait en prouvant au monde que ma banque

n'était pas la plus sûre du monde. (Il leva ses grosses mains qui retombèrent avec un bruit mat sur le bureau.) Voilà les faits dans tout ce qu'ils ont de sordide. Je vous ai tout dit, Larry. Pouvez-vous me tirer de ce pétrin?

Je pensai au jour où nous nous étions rencontrés pour la première fois sur le terrain de golf. Je me rappelai que, grâce à son influence, j'étais devenu quelqu'un à Sharnville. Je le considérais comme un grand homme, alors. C'était bien fini à présent. En voyant Farrell Brannigan écroulé dans son fauteuil, la figure ruisselante de sueur, il cessa d'être un dieu pour moi.

— Vous n'avez pas été régulier, fis-je. Vous savez aussi bien que moi que jamais Klaus n'aurait pu pénétrer dans la banque. Vous saviez que j'étais le seul à pouvoir le faire! Alors vous m'avez fait marcher.

Il s'agita sur son siège.

— Écoutez, fiston...

— Assez de « fiston »... Vous n'avez pas dit à Klaus que j'étais l'imbécile capable de le faire entrer à la banque?

Il frotta son visage inondé de sueur.

— Possible. (Il tenta de conserver un semblant de dignité.) Mais je n'ai pas dit...

— Vous avez fait plus! Et je vais vous le dire! Vous saviez que Klaus n'avait pas une chance de s'introduire dans la banque, alors vous vous êtes servi de moi. Le connard qui marcherait, ce serait moi! Vous avec vos « fiston »! Vous vous fichiez éperdument de moi. Vous ne pensiez qu'à préserver votre honorabilité. C'est vous qui m'avez collé

Glenda dans les bras! Joe n'est jamais allé verser de l'eau dans le réservoir de votre voiture. Encore un bobard qu'on m'a fait avaler. Vous étiez sûr que je ne résisterais pas à Glenda. Et c'est en effet ce qui est arrivé. Son prétendu reportage sur Sharnville vous a été bien utile. Elle m'a mis le grappin dessus et, en plus, elle a prévenu Klaus qu'il fallait se méfier du shérif et que Manson était incorruptible. Alors qu'est-ce qui s'est passé? Le shérif a été assassiné. Ne me dites pas que vous n'étiez pas au courant de la situation. Ne me racontez pas que vous ignoriez que Klaus me faisait porter le chapeau pour le meurtre de Marsh. Un jour vous m'avez dit que vous aimiez jouer au bon Dieu... Tu parles!

Il agita ses grosses mains comme pour écarter la vérité.

— Je vous le jure, Larry! J'ai tout laissé à Klaus!
Je le regardai avec dégoût.

— Vous jureriez n'importe quoi pour préserver votre honorabilité. Elle est plutôt compromise. (Je pressai la touche d'arrêt du magnétophone.) J'ai encore une possibilité de m'en sortir. Pas vous. Je vais de ce pas prévenir la police. Avec cette bande magnétique et les deux autres qui sont en ma possession, j'ai une chance. (Je dégageai la bobine et la mis dans ma poche.) Pour vous, c'est la fin. Je vous laisse le flingue.

— Larry! Attendez, lança-t-il d'un ton pressant. Ça peut encore s'arranger. Je vous demande seulement d'attendre jusqu'à demain. Ensemble, nous trouverons le moyen de sortir de ce pétrin.

Je le dévisageai.

— D'ici quelques heures, bien avant demain, qua-

tre hommes vont mourir étouffés. C'est ce que vous voulez?

— Vous ne comprenez pas, fiston? Un fou, trois ennemis de la société, qui s'intéresse à leur sort? (Il frappa des deux poings sur la table.) Eux disparus, il n'y a pas de témoin. S'ils n'ont pas ouvert le coffre de Marsh, ça n'aura plus d'importance. S'ils ont trouvé les photos, je connais la forme de l'enveloppe. Je serai là quand Manson ouvrira les portes et je prendrai les clichés. Larry! Je vous ai sorti du néant! Soyez reconnaissant! Faites ça pour moi!

Une voiture démarra; le bruit nous fit sursauter.

— Qu'est-ce que c'est?

— Pas de témoins, disiez-vous? Je crois deviner que Glenda a entendu tout ce que vous disiez et qu'elle est partie au secours de Harry.

Il se leva péniblement.

— Arrêtez-la.

Chancelant, l'arme au poing, il ouvrit la porte.

La Cadillac filait à toute allure sur le chemin sablonneux. Brannigan leva l'arme. Le saisissant par le poignet, j'abaissai le pistolet.

— C'est la fin pour vous, dis-je. Maintenant, vous avez l'occasion de jouer au dieu avec Dieu.

Je le quittai et retournai vers ma voiture.

La gamine se balançait sur le portail.

— Salut, fit-elle, avec son sourire espiègle. Vous l'avez vue? (Elle se maintint sur le portail tout en relevant ses cheveux.) Elle vient de passer.

Le bruit lointain d'un coup de feu couvrit la voix de la fillette, le bruit des vagues qui se brisaient sur la plage et les cris des mouettes.

J'attendis.

La gamine pencha la tête de côté.

— Un coup de feu! Quelqu'un a tiré! Quel pied! fit-elle.

Je pensai à Brannigan. A tout ce qu'il avait fait pour moi. A son côté implacable. Une balle dans la tête résout tous les problèmes.

— Vous regardez trop la télévision, dis-je la voix enrouée, et je gagnai ma voiture.

*

Pendant la durée du trajet de retour à Sharnville, je chassai Brannigan de mes pensées. Au moment où je montai en voiture, j'espérai que le coup de feu que j'avais entendu signifiait qu'il était délivré de sa femme, de sa cruauté et que la balance des comptes de son existence penchait en sa faveur.

Il fallait que je pense à moi. Dans cinq heures, il n'y aurait plus d'air dans la salle des coffres. Avant d'alerter la police, je devais prévenir Manson. Il représentait désormais mon dernier espoir.

Sur l'autoroute, je consultai ma montre : 13 heures. J'ignorais de quelle manière Manson occupait ses dimanches. *Il me semblait être le genre d'homme à passer ses journées de liberté avec sa femme et ses enfants, en jardinant sans doute.*

Avisant un bar-café, je m'y arrêtai et m'enfermai dans une cabine téléphonique. Je ne voulais pas perdre mon temps en allant chez Manson, qui habitait de l'autre côté de Sharnville, pour m'apercevoir une fois chez lui qu'il n'était pas là.

Je composai le numéro et entendis sonner. Au moment où je commençais à penser qu'il était

absent, il y eut un déclic, puis la voix de Manson demanda :

— Qui est à l'appareil?

— Larry Lucas.

— Ah, Larry. (Sa voix monta d'un ton.) Attendez un instant. (Je l'entendis vaguement parler. Il tenait probablement la main sur le micro.) Voulez-vous venir tout de suite, Larry?

Au ton pressant de sa voix, je compris que Glenda, toujours maligne, n'avait pas perdu son temps. J'aurais dû penser à Manson.

— Vous êtes gardés en otages, Alec?

— Oui. Venez. Ne faites rien. Vous comprenez? Venez, c'est tout.

Je percevais la tension de sa voix.

— J'arrive, dis-je en raccrochant.

J'imaginai parfaitement le tableau : Manson, sa femme et les deux gosses face à Glenda, un revolver à la main.

J'hésitai. Fallait-il alerter la police? *Ne faites rien*, avait recommandé Manson d'une voix éperdue.

Je revoyais Glenda en train de me menacer de son revolver : *Tu vas faire sortir Harry! Sinon, je te tue*. Je me rappelais la lueur mauvaise qui brillait dans ses yeux verts.

Ce n'était pas le moment d'appeler la police.

Je sortis du bar en trombe, sautai dans ma voiture et roulai à vive allure sur l'autoroute. A cette heure-là, la plupart des gens étaient à la plage ou au restaurant. Mais je ne pris pas de risques et ne dépassai pas la vitesse limite. Mais de justesse.

En m'engageant dans l'allée de Manson, je vis la Cadillac de Brannigan garée à côté de la porte. Plus

l'ombre d'un doute. Glenda était bien là, armée d'un pistolet.

Je descendis, contournai rapidement la Cadillac, grimpai les marches conduisant à la porte qui s'ouvrit dès que j'y arrivai.

Manson se tenait devant moi. Nous nous regardâmes. J'avais du mal à reconnaître dans cet homme grand et mince, vêtu d'une chemise de coton bleu et d'un pantalon blanc, le banquier efficace, impersonnel que je connaissais. J'étais en présence d'une épave, d'un homme terrorisé en sueur, la bouche secouée de tics, le regard vide.

— Pour l'amour de Dieu, cria-t-il, que se passe-t-il? Cette femme menace de tuer mes enfants! Elle veut que j'ouvre la salle des coffres. Je lui ai répété cent fois que c'était impossible avant demain matin!

— Mais toi, tu peux l'ouvrir, salopard! cria Glenda de la porte du living. Arrive ici!

Tremblant, Manson s'effaça et j'entrai dans le salon.

Je me trouvai devant le tableau auquel je m'attendais.

Sur le grand canapé, Monica Manson serrait ses enfants dans ses bras. J'avais rencontré Monica aux cocktails de la banque. Gentille, très femme d'intérieur, exactement ce qu'il fallait à Manson. Les deux enfants, un garçon et une fille étaient épouvantés. La fillette pleurait.

Glenda recula. Elle tenait un pistolet mitrailleur, arme mortelle à n'importe quelle distance. Elle me foudroya du regard, l'air démoniaque.

— Tu vas ouvrir la porte! hurla-t-elle. Tu vas faire

sortir Harry! (Puis se tournant vers Monica :) Si vous voulez revoir votre crétin de mari vivant, ne faites rien! Si vous prévenez les flics, je lui fais sauter la cervelle! (Elle braqua son arme sur moi.) En route. (Pointant le flingue sur Manson :) Vous aussi.

Je me rendis compte qu'elle commettait la même erreur que Klaus quand il avait participé au braquage. Si Glenda avait réfléchi, elle se serait aperçu qu'en restant avec Monica et les enfants, elle occupait une position inattaquable. En les gardant sous sa menace, elle me privait de toute possibilité de manœuvre. J'aurais été obligé d'ouvrir les portes. Mais elle était dans un tel état de nerfs qu'elle se défit de son dernier atout sans y prendre garde.

Sans lui laisser le temps de changer d'avis, j'attrapai Manson par le bras et l'entraînai sous le soleil brûlant.

— Laissez-moi faire! Ne dites pas un mot! chuchotai-je d'un ton pressant pendant que Glenda criait à Monica de ne pas bouger.

J'étais maintenant parfaitement calme. Le pauvre Manson était dans un tel état que je dus le tenir par le bras pour qu'il ne perde pas l'équilibre.

— Nous prendrons ma voiture, dis-je à Glenda. Tous mes instruments sont dans le coffre.

— Écoute, petit con. dit-elle. Si tu cherches à me doubler, je lui fais sauter le caisson! Prends le volant. Il monte à côté de toi! Dépêchons!

Nous nous installâmes, Glenda sur la banquette arrière, le canon de l'arme appuyé sur la nuque de Manson.

— Grouille-toi, nom de Dieu! me cria-t-elle.

Je gagnai rapidement l'autoroute, puis me dirigeai vers la Grand-Rue de Sharnville.

— Glenda, écoute-moi, dis-je avec le plus grand calme. Je ferai sortir Harry. Mais c'est la fin, pour lui et pour toi. Brannigan s'est suicidé.

J'entendis Manson suffoquer mais il eut assez de bon sens pour ne rien dire.

— Ça durera peut-être plus longtemps que tu ne crois, salaud. Je me fous de Brannigan. Il n'y a qu'un seul homme dans ma vie. Harry! Si on doit y passer, on y passera ensemble. Et ce crétin et toi avec nous! Mets-toi bien ça dans le crâne.

Je ralentis avant de m'engager dans la Grand-Rue. De loin, je vis le gardien de la banque devant sa guérite, l'arme à l'épaule. Il y avait très peu de voitures. Une dizaine de promeneurs regardaient les vitrines.

Je stoppai devant la banque.

Le gardien se redressa, nous observa et, reconnaissant Manson, il le salua. Puis il vit le flingue de Glenda. Sa figure ronde d'homme d'un âge mur prit la teinte de la graisse de mouton. Il porta la main à son fusil. Une rafale crachée par l'arme automatique éclata. Glenda l'avait abattu.

— Descendez, cria-t-elle. Ouvre la banque!

Encore sous le choc, je descendis, courus ouvrir le coffre de la voiture et attrapai le sac de plastique. Les mains tremblantes, je trouvai le bidule neutralisant et entendis des cris. Au moment où je pressais le bouton de l'appareil pour ouvrir les portes, je vis un flic descendre la rue en courant, une arme à la main. Il s'arrêta, nous regarda, reconnut Manson, puis aperçut l'arme que tenait Glenda. Il eut un instant

d'hésitation fatal. D'une brève rafale, elle l'abattit. Il tomba en se serrant la poitrine.

— Entrez! hurla Glenda en me poussant ainsi que Manson à l'intérieur de la banque. Ferme les portes!

Je fis fonctionner l'appareil et les portes se refermèrent.

— Où est la salle des coffres? demanda Glenda.

— Là-bas, fis-je, le doigt tendu.

Elle traversa en courant le faisceau d'alarme qui protégeait les coffres. Sans le savoir, elle venait ainsi d'alerter le commissariat de Sharnville, l'agence locale du Bureau Fédéral et la police de Los Angeles. D'ici quelques minutes, tous les policiers du secteur cerneraient la banque.

De la crosse de son arme, elle martela la porte de la salle des coffres, en hurlant :

— Harry! Je vais te faire sortir! Écoute-moi, Harry!

J'attrapai Manson par le bras et lui soufflai :

— Quand je dirai « filez », prenez vos jambes à votre cou et allez vous cacher!

Glenda fit subitement volte-face et me regarda, folle de rage.

— Ouvre, ou je lui fais sa fête, menaçait-elle, pointant son arme sur Manson.

— Les commandes d'ouverture sont au premier, dis-je.

Me dirigeant vers l'ascenseur, je fis fonctionner la neutralisation.

Les portes de la cabine s'ouvrirent et j'entrai.

Glenda hésita un instant. Puis elle poussa Manson en avant et le suivit.

Nouvelle erreur! Si elle était restée dans le hall avec Manson, j'avais les mains liées.

L'ascenseur était automatique et la cabine peu spacieuse. Pendant que Glenda poussait Manson contre la paroi, je pressai le bouton du premier étage, puis celui du troisième.

Le risque était gros mais avec une sérieuse chance de réussite.

Les portes se fermèrent, l'ascenseur arriva rapidement au premier, s'arrêta et les deux battants s'écartèrent.

Pour moi, la minute de vérité était venue!

Le cœur battant, je regardai Glenda sortir à reculons, son arme braquée sur Manson et moi.

— Venez, cria-t-elle.

L'ouverture de la cabine était étroite. Sans laisser à Manson la possibilité de bouger, je passai devant lui, sortis de l'ascenseur et restai devant la porte.

— Écarte-toi de là, hurla Glenda qui comprit subitement que j'avais été plus fort qu'elle.

— Glenda! Tu as le choix entre la vie de Harry et la mienne, dis-je. Si tu me descends, Harry meurt.

Au moment où j'entendis les portes de la cabine se refermer, je gueulai :

— Filez!

— Fumier!

Allait-elle tirer? Je sentais la sueur me ruisseler dans le dos tandis que nous nous affrontions.

— Glenda! J'ouvrirai les portes! Je ferai sortir Harry! lui criai-je.

Elle regarda à droite et à gauche, la figure crispée de rage, de déception et de peur. Apercevant l'escalier au fond du couloir, elle se mit à courir dans cette

direction dans le fol espoir de rattraper Manson, son unique otage.

En dix enjambées, je la rejoignis et la saisis par la taille. Elle s'étala avec un bruit mat et l'arme lui échappa des mains.

Abasourdie, elle ne bougea pas tandis que je ramassais le flingue. Le visage dans les mains, elle se mit à sangloter.

Les sirènes des voitures de police convergeant vers la banque couvrirent le bruit de ses pleurs.

*

Le capitaine Perrell de la police de Los Angeles, arrivé en hélicoptère, était installé devant le bureau de Manson.

Manson et moi étions assis en face de lui.

Bentley, le shérif adjoint, se tenait derrière Perrell. Le capitaine avait immédiatement pris la direction des opérations. C'était le genre d'homme qui commence par étudier les faits et prend ensuite des décisions rapides.

Quand j'eus ouvert les portes de la banque pour lui permettre d'entrer, suivi d'une armée d'agents en tenue et de flics en civil, il me demanda sèchement ce qui se passait. Il remarqua le pistolet mitrailleur que je tenais et un policier en civil se glissa aussitôt à mon côté pour me l'enlever.

— Il y a quatre types dangereux enfermés dans la salle des coffres, annonçai-je à Perrell.

Il reçut cette information sans sourciller.

— Il y a une femme au premier. Le pistolet mitrailleur lui appartient, elle fait partie de la bande, repris-

je. Elle n'est pas armée mais dangereuse quand même.

Perrell claqua des doigts et deux flics en civil sortirent leur revolver et s'engagèrent dans l'escalier.

Mon cœur se glaça. J'avais aimé Glenda. Peut-être restait-il en moi une ombre de cet amour.

— Les individus qui sont enfermés ont des armes? demanda Perrell.

— Oui. Et l'un d'eux est un tueur et un déséquilibré. Ils sont tous extrêmement dangereux.

— Bien. Nous allons monter voir cette femme.

En sortant de l'ascenseur, nous tombâmes en plein drame. Derrière la porte de Manson, l'un des policiers en civil surveillait l'intérieur du bureau. L'autre était sur le point d'y entrer.

— Un instant! aboya Perrell.

— Elle est sur le rebord de la fenêtre, dit le plus grand des deux flics. Prête à sauter.

Par la fenêtre ouverte du bureau de Manson, nous entendions les murmures de la foule massée dans la rue.

Perrell se glissa sans bruit dans la pièce. Je le suivis.

Appuyée contre une fenêtre, Glenda nous tournait le dos. Elle regardait la foule au-dessous d'elle.

— Laissez-moi lui parler, demandai-je d'un ton pressant.

Écartant Perrell, je m'approchai lentement de la grande baie ouverte par laquelle elle était sortie.

— Glenda! fis-je doucement. Rentre. Je vais faire sortir Harry. Il voudra te parler.

En reconnaissant ma voix, elle se retourna.

Elle était livide, les yeux enfoncés dans les orbites; elle avait les lèvres pincées comme un animal pris au piège. J'avais aimé cette femme, mais plus rien dans son visage n'éveillait mon amour. J'étais en présence d'une étrangère, d'une folle dangereuse.

— Espèce d'ordure! cria-t-elle. Tiens, prends ça!

Elle leva la main et un petit 22 automatique se braqua sur moi.

Un coup de feu partit derrière moi. C'était Perrell. Avec horreur, je vis du sang, un crâne éclaté, quand elle chancela avant de tomber dans le vide.

Ce fut la confusion. Des cris montant de la rue, des appels d'hommes. Je me traînai jusqu'à un fauteuil et m'y effondrai. Comme dans un rêve, j'entendis vaguement Perrell lancer des ordres, mais n'enregistrai pas ce qu'il disait. La confusion reprit : des hommes allaient et venaient en tous sens... des voix.

Je la revoyais sur le terrain de golf, je songeais au délicieux dîner qu'elle m'avait préparé, puis je me rappelai la première fois où nous avons fait l'amour : elle était en bikini, assise sur le sable, et attendait le moment de me trahir.

— Larry! (La voix de Manson me fit sursauter. Je me redressai. Il était debout à côté de moi.) Ils veulent que j'ouvre la salle des coffres! Et je leur répète que nous sommes obligés d'attendre jusqu'à lundi matin!

Je me secouai.

— Je peux l'ouvrir.

Manson me dévisagea.

— Que dites-vous?

— Très bien, Lucas, fit sèchement Perrell. Expliquez-vous.

Assis en face du bureau de Manson, je racontai tout. Sans rien omettre. Je ne dissimulai rien de cette sordide affaire, sachant qu'un flic installé dans un coin notait chaque mot de ma déclaration. Je me foutais de tout. Je savais que mes propos figureraient à la une des journaux du lendemain. Pour moi, il n'était plus question de Sharnville. J'eus tout de même une pensée pour Bill Dixon. Il faudrait qu'il se cherche un autre associé. Rien ne m'intéressait plus.

Quand j'eus terminé, il y eut un long moment de silence. Manson me dévisageait, à la fois interloqué et horrifié. Je sortis la cassette de ma poche et la poussai vers Perrell.

— Voici la déclaration de Brannigan. Sa secrétaire a les deux autres bandes. Brannigan était dans le coup depuis le début. Vous trouverez son cadavre 14 Sea Road à Pennon Bay.

— Un instant, lança Perrell. (Puis s'adressant à Bentley :) Allez voir, Tim! Emmenez aussi une ambulance et le médecin légiste.

Au moment où Bentley sortait en courant, un sergent de la police passa la tête par l'entrebâillement de la porte :

— Tout est prêt, capitaine.

— J'arrive. (Perrell se leva.) Venez avec moi, Lucas. Si quelque chose ne va pas, prévenez-moi.

Pendant que Manson téléphonait à sa femme, l'ascenseur nous déposa au rez-de-chaussée.

La scène avait changé du tout au tout.

Quatre projecteurs aveuglants étaient braqués sur l'entrée de la salle des coffres. Cinq policiers en uniforme, munis de gilets pare-balles, une mitrailleuse au creux du bras, étaient accroupis, invisibles,

derrière les projecteurs. Une dizaine de flics également équipés de gilets pare-balles et de mitraillettes étaient postés à l'extérieur, devant l'entrée de la banque.

— Ces types peuvent-ils nous entendre à travers la porte? me demanda Perrell.

— Non.

— Existe-t-il un moyen pour leur dire de se rendre?

— Non.

Il haussa les épaules.

— Bon, très bien. C'est leur affaire. (Puis s'adressant aux cinq policiers :) S'ils tirent, descendez-les tous. (Il se tourna vers moi :) Allez-y, Ouvrez.

— Ça demandera vingt minutes.

— On n'est pas pressés, lança-t-il. Allez-y.

Je pris l'ascenseur jusqu'au premier, ramassai le sac en plastique contenant mes appareils et mes outils, que j'avais posé pour tenir tête à Glenda, puis j'entrai dans le bureau de Manson.

Manson était seul, beaucoup plus détendu depuis qu'il avait parlé à sa femme. Il était redevenu le banquier efficace, impersonnel.

— Larry, dit-il, je sais maintenant ce que représente le fait d'être l'objet de pressions. Un homme de la stature de Brannigan a craqué sous la menace. Sachez que vous pouvez compter sur mon aide. Je suis de votre côté. Vous avez sauvé la vie de mes enfants.

Je l'écoutai à peine. Je pensais aux quatre hommes enfermés. Mon savoir me permettait d'ouvrir la porte de la salle des coffres. Que se passerait-il à ce moment-là? Je pensai aux cinq policiers accroupis,

mitraillette en main. Peut-être les bandits se rendraient-ils. Klaus? Il ne voudrait pas risquer une condamnation à perpétuité. Non, il ne céderait pas. Benny? Lui, j'en étais certain, sortirait en tirant des coups de feu. Harry et Joe?... ils se rendraient peut-être.

— Ne dites rien maintenant, Alec, fîs-je en sortant mes outils.

Manson me regarda dénuder les fils du téléphone. Mes mains tremblaient et l'opération prit un certain temps. Je venais de brancher mon gadget quand Perrell entra.

— Les portes s'ouvriront quand vous voudrez, lui annonçai-je.

— Donnez-moi une minute, dit-il et il sortit en courant.

Je lui accordai deux minutes, les yeux fixés sur la trotteuse de ma montre. Puis je composai les quatre chiffres, me levai et allai introduire la cassette dans la fente. Quelques secondes plus tard, la lumière verte indiqua que les portes de la salle des coffres étaient ouvertes.

Je partis en courant. Au moment où je m'engageai dans l'escalier, j'entendis des coups de feu. Puis le claquement assourdissant de rafales de mitraillettes. Pendant que je descendais quatre à quatre, des détonations plus violentes encore éclatèrent.

Quand j'atteignis le hall, tout était fini.

J'avais eu à moitié tort et à moitié raison.

Klaus gisait dans une mare de sang. Accroupi contre le mur, les mains sur la tête. Benny hurlait :

— Ne tirez pas, ne tirez pas!

Au milieu du hall, Joe était replié sur lui-même, le thorax éclaté.

Je restai sur les dernières marches de l'escalier, regardant le tableau, en proie à une sensation de vide et d'écœurement.

Et Harry?

J'attendis, les yeux rivés sur l'entrée de la salle des coffres.

Le sergent de police, accroupi derrière un projecteur, brailla :

— Sortez! Les mains sur la tête!

De la fumée de poudre flottait dans le hall. Au bout d'un long intervalle, Harry, les mains sur la tête, s'avança lentement dans la lumière des projecteurs.

Je l'observai attentivement : grand, barbu, pâle sous son hâle, ruisselant de sueur.

Le seul homme de ma vie, avait dit Glenda.

Enfin, au moins il était vivant. Il passerait très probablement le reste de son existence derrière des barreaux. En le regardant, je compris pourquoi Glenda l'aimait aussi passionnément. Il avait toujours l'air insolent, sûr de soi, invaincu et je me rendis compte qu'il ne changerait jamais.

On emmenait Benny sans ménagement.

Quatre policiers entourèrent Harry et l'un d'eux lui passa les menottes. Harry tourna la tête et m'aperçut. Il eut un pâle sourire.

— On ne peut pas gagner à tous les coups, pas vrai? dit-il. Mais vous avez sacrément bien joué!

Quand les policiers l'entraînèrent, je m'approchai :

— Un instant!

Les flics me dévisagèrent pendant que je m'adressais à Harry :

— Harry, je veux que vous sachiez que Glenda a tout fait pour vous sauver. Elle est morte.

Il me dévisagea, puis ricana :

— Cette pute? Tout le monde s'en fout qu'elle soit morte! Elle n'était même pas une bonne baiseuse!

D'un geste, il m'écarta, puis partit avec les flics sous le soleil brûlant.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection James Hadley Chase

- PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1
EVA, n° 2
LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3
VIPÈRE AU SEIN, n° 4
LA PETITE VERTU, n° 5
ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6
AU SON DES FIFRELINS, n° 7
LE CORBILLARD DE MADAME, n° 8
IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE
PIANISTE), n° 9
UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10
POCHETTE SURPRISE, n° 11
OFFICIEL !, n° 12
LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13
DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14
MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15
DANS LE CIRAGE !, n° 16
MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES !, n° 17
GARCES DE FEMMES !, n° 18
LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE, n° 21

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,
n° 23

À PIEDS JOINTS, n° 24

LE ZINC EN OR, n° 25

FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE !, n° 26

LE JOKER EN MAIN, n° 27

UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28

LE VALOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29

ON REPIQUE AU JEU, n° 30

C'EST LE BOUQUET !, n° 31

N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32

PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33

UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34

QUI VIVRA, RIRA, n° 35

*Impression Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher),
le 20 octobre 1997.
Dépôt légal : octobre 1997.
Numéro d'imprimeur : 1/2405.
ISBN 2-07-049748-8/Imprimé en France.*